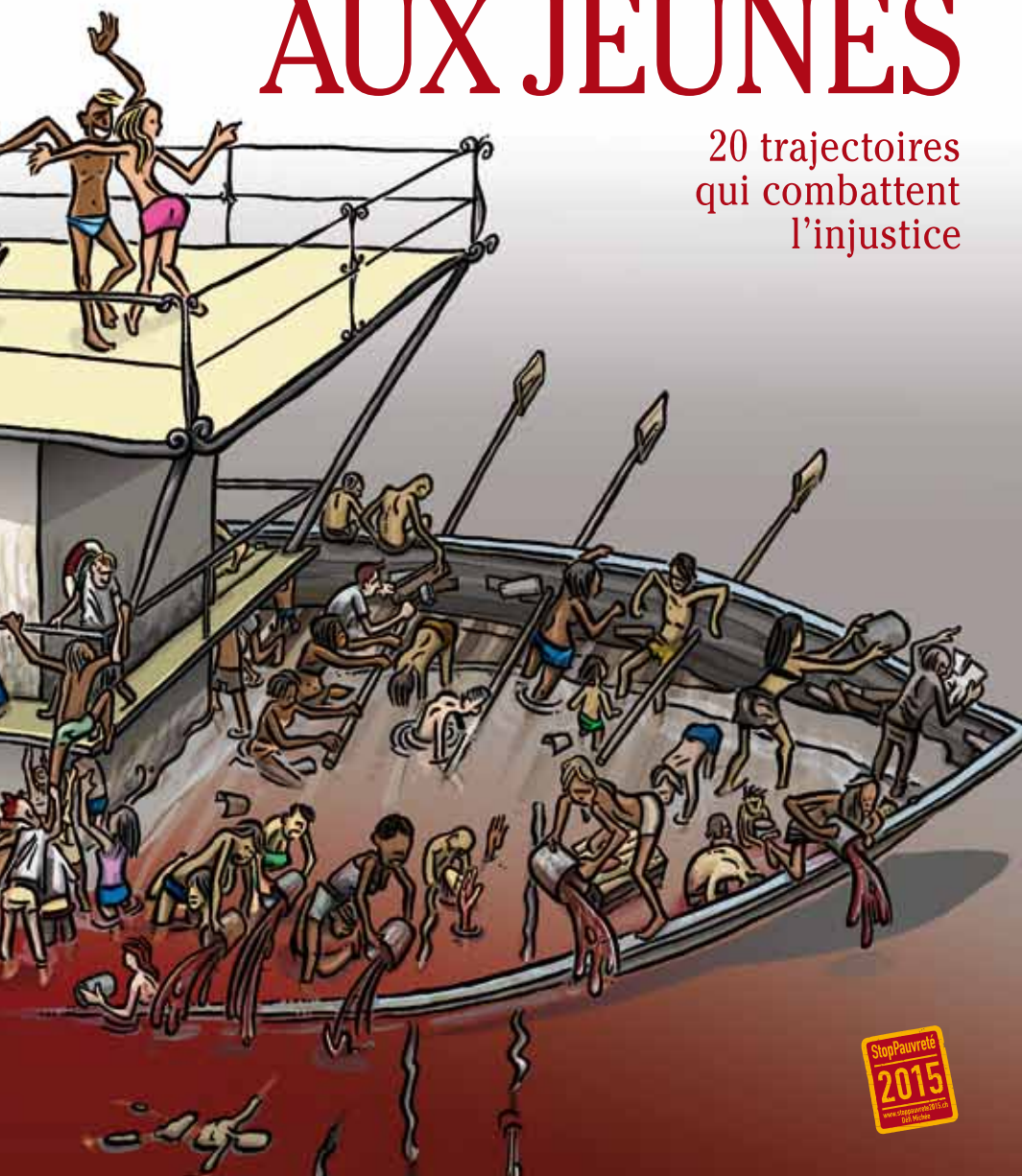


# PAROLE AUX JEUNES

20 trajectoires  
qui combattent  
l'injustice



**PAROLE  
AUX JEUNES**

© 2010

Illustration de couverture : Alain Auderset

Mise en page : Antoine Bader

Editeur :

StopPauvreté.2015

en partenariat avec les Editions Je Sème

# PAROLE AUX JEUNES

20 trajectoires  
qui combattent  
l'injustice

Gabrielle DESARZENS



# Remerciements

C'est à la demande de Jean-Daniel ANDRÉ que la journaliste Gabrielle DESARZENS s'est engagée dans la rédaction de ce livre à voix multiples. Elle a collecté ces histoires, ces parcours de vie et écrit ou réécrit tout ou partie des textes.

Elle a bénéficié de la relecture attentive de :

- Jean-Philippe JUTZI, chef du Centre de politique étrangère culturelle (Département fédéral des affaires étrangères);
- Serge CARREL, chargé de communication dans la Fédération romande d'Eglises évangéliques (FREE);
- Raymond BATAILLARD, Suzanne BERNEY et Jean-Jacques GALLAY.

Nous remercions toutes celles et tous ceux qui ont cru à ce projet et qui nous ont encouragés et aidés dans sa réalisation.



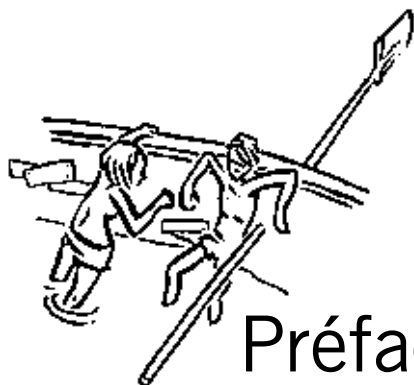
# Sommaire

Préface ..... 9

Introduction ..... 11

- **Jérémie**, Bénin  
Trois mois sur un navire-hôpital. .... 17
- **Brigitte**, République démocratique du Congo  
Le microcrédit, un tremplin pour  
des études en pédiatrie ..... 25
- **Claude**, Burkina Faso  
Après avoir connu la faim, il lutte contre elle .... 33
- **Rahul**, Inde  
De la lèpre à la mécanique ..... 45
- **Sothea**, Cambodge  
Il y a une vie après la prostitution ..... 55
- **Djibril**, Burkina Faso  
Grâce à une formation agricole,  
il quitte la précarité ..... 61
- **Navy**, Cambodge  
Hier, sous les tirs des Khmers rouges.  
Aujourd'hui, au chevet des orphelins ..... 71
- **Aude**, Laos  
Nourrir un rêve d'entraide... et le réaliser! ..... 81

|                                                       |     |
|-------------------------------------------------------|-----|
| • <b>Armand</b> , Tchad                               |     |
| S'affirmer dans sa culture.                           |     |
| Et se projeter dans l'avenir. ....                    | 93  |
| • <b>Morgan</b> , Etats-Unis                          |     |
| Prostitution enfantine: du choc à l'action .....      | 101 |
| • <b>Ismaël</b> , Cisjordanie                         |     |
| La rencontre de l'autre détruit les a priori .....    | 111 |
| • <b>Carol</b> , Côte d'Ivoire                        |     |
| Aveugle, mais menuisier .....                         | 121 |
| • <b>Sia</b> , Tchad                                  |     |
| Consacrée aux orphelins de son pays .....             | 133 |
| • <b>Chris Armel</b> , Cameroun                       |     |
| L'échange Nord-Sud: une source de motivation .        | 145 |
| • <b>Erika</b> , Colombie                             |     |
| Elle a pris l'ascenseur social,                       |     |
| mais revient auprès des démunis .....                 | 153 |
| • <b>Caleb</b> , Burkina Faso                         |     |
| Infirmier malgré handicap et fétichisme .....         | 161 |
| • <b>Ivan</b> , Ouganda                               |     |
| Voir des changements... vouloir les multiplier! .     | 169 |
| • <b>Moussa</b> , Tchad                               |     |
| Des petits boulots                                    |     |
| à l'indépendance professionnelle .....                | 177 |
| • <b>Luiz Henrique</b> , Brésil                       |     |
| Enfant des favelas, il prépare la prochaine           |     |
| Coupe du monde de foot .....                          | 185 |
| • <b>Gisèle</b> , Bénin                               |     |
| Etre battue, exploitée... et s'en relever! .....      | 197 |
| Conclusion .....                                      | 207 |
| Postface .....                                        | 209 |
| Répertoire alphabétique des partenaires de ce livre . | 211 |



# Préface

Faire passer l'aide publique au développement à 0,7 % du Produit intérieur brut (PIB), voilà ce que demande la pétition «0,7 % ensemble contre la pauvreté». C'est au son des tambours et des trompettes que les 201'679 signatures appuyant cet objectif sont arrivées sur la place Fédérale à Berne le 26 mai 2008. Il y a deux ans déjà. Des étendards arborant les slogans favorables à la pétition paraient à l'avant du cortège. C'était magnifique !

La pétition «0,7 % ensemble contre la pauvreté» était soutenue par une septantaine d'Organisations non gouvernementales (ONG) : les organisations de développement, les Eglises, les associations de jeunes, de femmes, de protection de l'environnement, de défense des droits de l'homme, et les deux unions syndicales. Des élus de tous horizons politiques s'étaient également associés au mouvement, témoignant de ce que la lutte contre la pauvreté n'est pas l'apanage d'une sensibilité politique. Mais celui d'un pays tout entier qui prend des engagements humains élémentaires. L'objectif commun était de sensibiliser la population aux Objectifs du Millénaire pour le Développement définis par les Nations Unies, et de rappeler les obligations de la Suisse dans ce domaine.

Certes, la Suisse a une longue tradition humanitaire à son actif. C'est pourtant sur cette même place Fédérale, le 7 juillet 2007 lors d'une fête de solidarité avec les habitants les plus pauvres de la planète, que l'ancien Haut-commissaire des Nations Unies aux droits de l'homme, Mary Robinson, avait adressé aux Suisses un vigoureux « *Wake up!* », « Réveillez-vous! ».

Car aussi grands que soient les efforts, d'ailleurs encore insuffisants, de notre pays, l'aide au développement n'est de loin pas à son terme. Ce livre « Parole aux jeunes » nous rappelle qu'il est essentiel de continuer à s'investir pour réaliser les Objectifs du Millénaire. Des jeunes s'y lancent, au Nord comme au Sud. Ils ouvrent des voies originales dans lesquelles ils nous invitent à entrer pour les encourager... et les soutenir ! Au Conseil national, j'ai personnellement soutenu l'augmentation de l'aide au développement. C'est une simple question de justice. La solidarité n'est pas seulement du ressort privé. Il s'agit aussi d'un devoir de l'Etat.

On parle beaucoup aujourd'hui de déshumanisation de la société et de la personne... La solidarité est une manière de lutter contre cette évolution. En ce sens, elle n'aide pas seulement les pays les plus pauvres, mais fait fructifier le fonctionnement des sociétés occidentales et ouvre les jeunes à l'autre. Un mouvement essentiel pour le monde de demain !



Claude RUEY

Conseiller national

et président de l'Entraide protestante suisse (EPER)

# Introduction

J'ai passé plusieurs années en Afrique comme pilote de brousse. Plusieurs fois, j'ai transporté de jeunes volontaires qui venaient travailler dans des projets de développement, notamment au Tchad. Ils étaient toujours surpris de nous voir atterrir sur la route et faire le plein avec des fûts d'essence posés sur un pick-up...

**Sia, qui raconte une partie de son histoire dans ces pages, est un peu le fruit de leur travail. Orpheline de mère, elle a été accueillie comme enfant à l'orphelinat que des jeunes du Nord ont marqué de leur passage en y montant des murs ou en y plantant des arbres. Elle y travaille aujourd'hui à son tour comme intendante. A elle seule, elle représente un encouragement à persévérer, à s'accrocher et à lutter pour un monde plus juste, où le faible et l'exclu peuvent avoir leur place d'homme ou de femme.**

C'est aussi avec beaucoup d'émotion que j'ai découvert l'histoire de Carol Se Goh, né aveugle au Burkina et porté par sa mère sur le dos, comme on le voit si souvent en Afrique. Son histoire illustre la réalité des aveugles du Sud

et, par extension, de toutes les personnes handicapées. Elle permet d'entrevoir quels sont leurs soucis quotidiens et combien il leur est difficile de trouver une place dans une société où « la survie du plus fort » est souvent la règle. Carol est aujourd'hui menuisier : quel retournement de situation ! Quelle revanche sur l'adversité et la fatalité !

En regardant attentivement le dessin de la couverture de ce livre, je me pose une question : le bateau coule-t-il ? Actuellement, un tiers de la population mondiale « rame » sérieusement pour survivre. La moitié de ces personnes ont « l'eau sous le nez » : leur vie est menacée. Elles parviennent tout juste à se nourrir, et pas toujours à leur faim.

En Occident, nous appartenons en grande majorité à la classe des privilégiés : sur l'ensemble des habitants de la planète, chacun d'entre nous est la personne sur six qui a le choix de son éducation, de son habitation, de son engagement dans la société, et qui bénéficie de services de qualité en matière de santé et d'éducation. **Mais le bateau planétaire risque de couler avec tous ses passagers si nous laissons aller un système qui continue à générer des inégalités profondes. De plus en plus d'hommes, de femmes et d'enfants sont en effet prisonniers de la spirale de la pauvreté et s'y noient.**

Si le dénuement et l'exclusion existent dans tous les pays, l'Afrique subsaharienne et une partie du sous-continent indien sont les régions du monde les plus touchées. Des défis énormes doivent en outre être relevés dans les plus grandes villes du Sud, où la population double tous les dix à quinze ans.

**Qui bâtira un monde plus juste dans les vingt prochaines années ?** Aujourd'hui, plus de 50 % de la population mondiale a moins de 20 ans. En Afrique subsaharienne, plus de 50 % de la population a moins de 15 ans ! **Le but de ce livre est de te permettre à toi, jeune citoyen d'aujourd'hui et de demain, de prendre conscience non seulement des problèmes, mais aussi des solutions apportées par certains d'entre vous. Djibril, Erika et Ivan se sont levés pour «écoper l'eau du bateau», «prendre une rame» comme on prend son avenir en main pour avancer. Et non seulement pour croire en un avenir meilleur, mais pour faire en sorte qu'il le soit.**



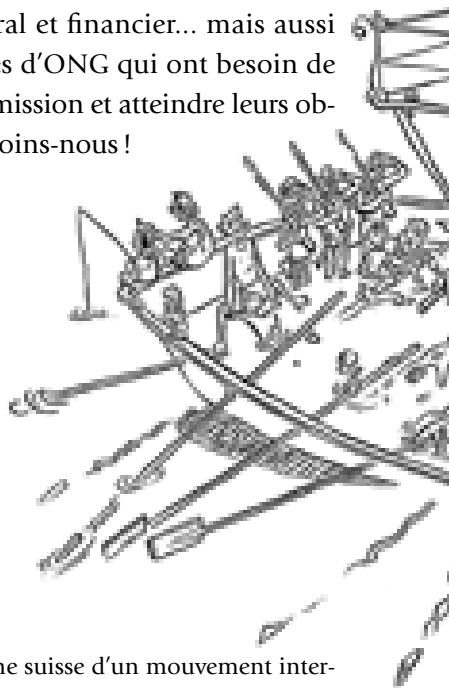
Leurs histoires t'invitent à entrer dans cette dynamique de changement qui leur a permis de retrouver respect et dignité. Et de se découvrir véritables acteurs de changement. En Suisse romande, le mouvement StopPauvreté.2015 travaille avec plus de 35 Organisations non gouvernementales (ONG). Elles défendent une approche du développement qui répond à tous les besoins de l'être humain, aussi bien physiques et sociaux que spirituels.

Durant mes nombreux séjours dans le Sud, j'ai rencontré des personnes en situation de détresse. Je les ai souvent admirées pour leur capacité à résister dans des conditions extrêmes. **Mais plus que jamais la pauvreté est aussi la cause, à mon sens, de gros dégâts, de profondes blessures à l'intérieur de la personne. Avec, pour conséquence, le fatalisme et la perte totale de confiance en soi et en ses capacités. Agir sur le développement du potentiel de chacun, comme le montrent plusieurs histoires, me paraît essentiel.**

C'est ce travail de restauration et de réhabilitation de toute la personne humaine que nous poursuivons dans le cadre de StopPauvreté.2015<sup>1</sup>. C'est ce travail que nous voulons promouvoir et que nous te proposons de rejoindre. Par un soutien moral et financier... mais aussi par un engagement aux côtés d'ONG qui ont besoin de jeunes pour poursuivre leur mission et atteindre leurs objectifs. Alors n'hésite pas : rejoins-nous !



Jean-Daniel ANDRÉ  
Coordinateur romand  
de StopPauvreté.2015

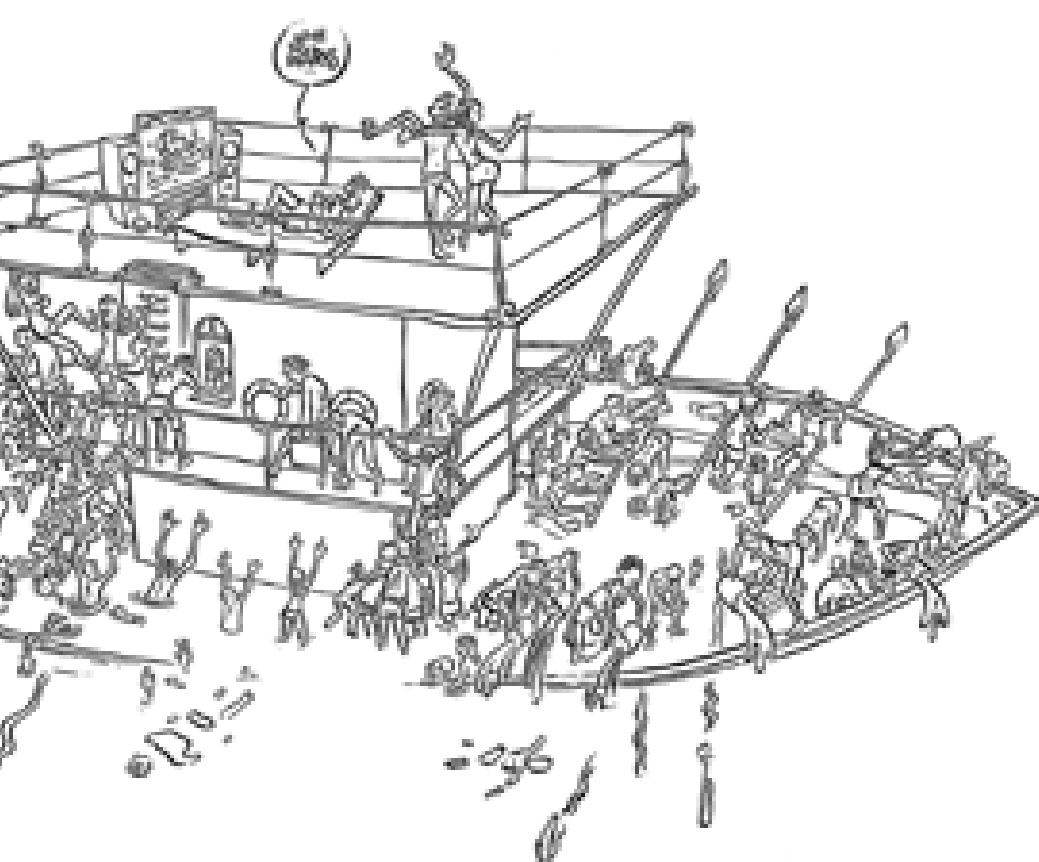


---

<sup>1</sup> StopPauvreté.2015 est la branche suisse d'un mouvement international, le Défi Michée, dont les objectifs sont :

- Approfondir l'engagement des chrétiens envers les pauvres,
- Rappeler aux décideurs nationaux et internationaux leurs engagements à l'égard des Objectifs du Millénaire pour le Développement (OMD).

Du matériel pédagogique en lien avec ce livre et avec diverses problématiques de développement est à disposition sur le site : [www.stoppauvrete.ch](http://www.stoppauvrete.ch).





B É N I N

# Jérémie

## Trois mois sur un navire- hôpital



**Sur un bateau-hôpital de 152 mètres de long, j'ai pu me rendre utile auprès de personnes en souffrance. Petit ouvrier sur l'immense chantier de l'aide humanitaire, j'ai réalisé que je pouvais aider à partir de mes capacités et être un élément positif autour de moi. Génial !**

Imaginez un ancien ferry transformé en gigantesque hôpital avec 6 salles d'opération et 78 lits... Bienvenue sur l'« Africa Mercy » ! J'y ai passé 3 mois en été 2009 avec près de 400 membres d'équipage. J'ai logé comme matelot dans une cabine exiguë où nous étions six. Le bateau était amarré dans le port de Cotonou, au Bénin. C'était mon premier voyage en Afrique. Le jour de mon arrivée, le directeur m'a fait visiter dans le port un hangar amé-

nagé en vaste chambre d'hôpital pour les patients en convalescence ou en attente d'une opération. J'ai vu là un jeune garçon de peut-être 7 ans qui avait été opéré des jambes et qui recommençait tout juste à marcher à l'aide d'un déambulateur conçu sur mesure pour lui. Le sourire fier et les yeux émerveillés de ce petit gars, qui allait pouvoir se déplacer bientôt comme ses copains, ont été pour moi un encouragement et une motivation qui m'ont accompagné tout au long de mon séjour !



Je suis Jérémie Weibel,  
j'ai 22 ans. J'ai un petit frère et une petite sœur. J'ai toujours vécu en Suisse, entre Genève et

Lausanne. J'ai fait ma scolarité obligatoire à Gland, puis le gymnase à Nyon. Longtemps je n'ai pas su que faire comme métier, mais je me suis toujours senti attiré par le médical. En cherchant et réfléchissant, j'ai découvert la profession d'ambulancier qui allie les aspects social, médical et technique... et qui me permet d'être sur le terrain ! Je me suis présenté aux examens d'entrée, mais j'ai échoué. Je me suis retrouvé devant une année « libre », avant de retenter ma chance. Après avoir fait mon armée, puis travaillé pour me payer mon billet d'avion, je suis parti trois mois à destination de Cotonou avec l'ONG Mercy Ships.

La pauvreté est présente partout dans la capitale béninoise. Les détritiques s'entassent de part et d'autre des docks ; des bateaux rouillés se maintiennent plus au moins à la surface de l'eau... Le bateau-hôpital se dresse

au milieu de barques de pêcheurs, que l'on voit partir à l'aube et dérouler leurs longs filets... pour ne ramener que quelques poissons...

Jusque-là, je n'avais pas beaucoup voyagé. J'avais juste eu l'occasion de faire un voyage de deux semaines au Brésil avec un groupe de catéchumènes. Cette première expérience humanitaire m'avait permis de découvrir une nouvelle culture et... la pauvreté. Mais aussi la joie de vivre des enfants de la rue, des parties de foot mémorables, et mon plaisir à m'impliquer pour des gens qui en ont besoin ! J'ai tout de suite eu envie de refaire un tel voyage, mais cette fois-ci tout seul et plus longtemps. Et, si possible, dans le domaine médical.

*« Je me suis retrouvé  
hors de ma zone  
de confort suisse »*

Un engagement sur l'« Africa Mercy » répondait à ces critères ! J'ai donc travaillé à l'économat médical de ce bateau. Je devais préparer les commandes des différents services comme du cabinet dentaire établi un peu plus loin dans la ville. Et puis je réceptionnais dans le port les énormes conteneurs de matériel médical et devais le trier, le ranger, et le distribuer aux différents professionnels médicaux. Il faisait chaud, les cartons étaient lourds, il fallait parfois faire vite... Mais j'étais en contact avec un maximum de collaborateurs comme de patients. Je me suis retrouvé hors de ma zone de confort suisse, où je

vivais tranquille avec mes proches, ma maison et mes habitudes, à devoir me dépêcher pour approvisionner des salles d'opération où l'on pratiquait des interventions qui changeaient la vie des gens du tout au tout...

Un des moments forts de mon séjour a été de voir un bébé avec une énorme tumeur sous le menton, presque aussi grosse que sa tête. Je l'ai revu après l'opération : quel changement !

Un autre moment particulier a été une soirée passée dans un *ward*, une chambre d'hôpital à l'intérieur du bateau. J'y ai discuté avec Caleb, un petit garçon de 7 ans et demi, hospitalisé pour un problème au ventre. J'ai d'abord joué avec lui. Il était très timide. Alors que la nuit tombait, et que sa maman s'était endormie sur un matelas juste à côté, il m'a raconté sa vie... Il m'a dit qu'il se faisait battre, il pleurait, il a aussi évoqué la méchanceté de ses sœurs... Je ne savais pas trop quoi faire, je l'ai juste écouté. Et puis il s'est calmé.

Le lendemain, j'ai couru pour le voir partir sur les docks : il se retournait et me disait au revoir tous les cinq mètres, j'étais bouleversé ! Grâce à lui, j'ai appris qu'il ne fallait pas forcément faire de grandes choses pour aider son prochain. Parfois il suffit juste d'être là et d'avoir une oreille attentive.

Une autre expérience extraordinaire a été de travailler comme assistant dentaire. Un cabinet avait été aménagé dans un quartier de la ville. J'ai pu aider un jour entier un médecin dentiste dans ses différentes activités. Je dois

avouer qu'au début, j'étais plutôt réticent à l'idée de voir des arrachages de dents... mais j'ai pris mon courage à deux mains et j'y suis allé ! J'ai d'ailleurs assisté à l'arrachage de quatorze dents dans la même bouche... C'était dur, mais passionnant : le fait d'être là et d'être en contact direct avec le patient et de pouvoir aider concrètement quelqu'un a été important pour moi. Quelques jours plus tard, j'ai pu assister sur le bateau à l'opération d'une énorme tumeur au niveau de la mâchoire ! Très impressionnant !

En dehors des heures de travail, les contacts entre volontaires sur le bateau sont très riches. Il y a un café « Starbucks » sur le bateau, où l'on se fait vite des amis qui viennent du monde entier. Les repas pris à l'avant du bâtiment sont aussi une excellente occasion de rencontrer d'autres membres d'équipage. Par petits groupes, on a visité ensemble des prisons, on a joué au volley sur la plage... et on a animé des cultes dans des Eglises locales. Un dimanche, je suis allé avec d'autres animer le temps de chant dans un rassemblement chrétien de la ville : on m'a mis dans les mains une guitare complètement pourrie, je n'avais jamais vu ça ! Mais j'ai joué avec et c'est très bien allé ; même si le culte n'en finissait pas !

*« Changer le monde...  
tout seul, cela ne marche pas »*

Comme l'anglais est la langue utilisée sur le bateau et que le Bénin est francophone, j'ai été appelé plusieurs fois à jouer le rôle de traducteur. Au début, j'avais presque honte

de mon anglais, et puis j'ai pris confiance et me suis senti finalement assez à l'aise dans cet exercice. En fait, j'ai eu toujours plus le sentiment d'être parfaitement à ma place ! Comme d'autres jeunes de mon âge, j'ai bien sûr envie de changer le monde. Mais je me suis vite rendu compte que tout seul, cela ne marche pas. Il faut s'inscrire dans une structure déjà en place et qui nous convient.

Déplacer des cartons, ce n'est pas grand-chose. Mais c'est nécessaire pour que le bateau-hôpital fonctionne. En fait, je me suis senti utile dans les toutes petites choses, alors qu'en Europe, j'ai le sentiment que c'est plus le tape-à-l'œil qui compte. De retour en Suisse, ça a d'ailleurs été le choc : j'avais vu des gens qui allaient étouffer à cause de tumeurs énormes, et j'entendais dans le train ou dans le bus des personnes qui râlaient pour les cinq minutes

« Changer le monde tout seul... ça ne marche pas », mais ensemble c'est possible ! Cette constatation, les ONG de Suisse la font aussi. En se mettant ensemble, elles peuvent accomplir beaucoup de choses concrètes dans le domaine du développement. Nous pouvons aussi influencer la politique de nos pays envers les plus pauvres de la planète et demander une aide plus importante et plus efficace. En 2007, sous l'impulsion d'Alliance Sud, les ONG helvétiques ont demandé à leur gouvernement une augmentation de l'aide publique. En 2010, celui-ci a accepté d'augmenter son aide de 0,4 à 0,5 % du PIB (Produit intérieur brut). Plus de 300 millions de francs par an seront ainsi accordés aux plus démunis.

de retard qu'avait prises leur transport public... Ce qui est sûr, c'est que je vais retourner sur le terrain ! J'y ai vu un personnel médical motivé et heureux de pratiquer bénévolement, même sans instrument adéquat. Cela m'attire comme un aimant !



# Brigitte

## Le microcrédit, un tremplin pour des études en pédiatrie



**La guerre au Congo-Kinshasa, et particulièrement en Ituri, une région du nord-est du pays, a déboussolé toute une génération de jeunes. Les combats aujourd'hui ont cessé. Et les 15 à 25 ans peuvent, s'ils nourrissent une ambition et font preuve de persévérance, réaliser leurs rêves !**

— Tu peux me donner 10 beignets à 100 francs ?

— Les arachides, c'est combien ?

J'ai vendu deux ans ce genre de denrées alimentaires dans l'enceinte même de mon école. Nous étions plusieurs et c'était comme un petit marché que nous avions mis

sur pied. Je vendais des galettes, deux grandeurs de beignets et des arachides dans des sachets plastiques. J'avais ma clientèle régulière et je livrais commande à des professeurs dans leur bureau. Cette activité m'a permis de financer mes fournitures scolaires jusqu'à l'obtention de mon baccalauréat.

La guerre interethnique a fait des ravages de 1998 à 2003 au Congo. Le nord-est du pays a connu des combats sanglants entre Lendus et Hemas. Plus de 50'000 personnes sont mortes et 500'000 ont été déplacées. A cause de la pauvreté et devant l'incertitude face à l'avenir, beaucoup de jeunes, garçons et filles, ont pris les armes pour adhérer aux groupes rebelles. Actuellement, toute une génération cherche ses marques. La délinquance bat son plein dans la région de l'Ituri, et les « enfants de la rue » sont légion !

Moi, je réponds au nom de Brigitte Uchama. Je suis le troisième enfant d'une famille de quatre : j'ai une sœur et deux frères. J'ai 26 ans et vis encore avec mes parents. Chez nous, on ne quitte la maison familiale définitivement que lorsqu'on se marie. Je suis actuellement à l'Université CUEB (Centre Universitaire Extension de Bunia), où j'étudie la médecine. Mais j'ai dû braver les obstacles pour en arriver là et pour oser rêver, envers et contre tout, de devenir pédiatre...

Je suis née dans une famille relativement aisée, et j'ai passé une enfance heureuse. Mon père travaillait dans une entreprise privée et gagnait un salaire suffisant pour subvenir aux besoins de toute la famille. Quand j'avais

14 ans, il a décidé de quitter son employeur et d'ouvrir son propre commerce. La compagnie lui a payé ce qu'elle lui devait comme indemnité de départ et la somme a été assez coquette puisqu'elle lui a permis de créer sa propre entreprise. Il a investi son argent dans un cybercafé bien équipé. C'est vite devenu une affaire très florissante. C'était quelque chose de nouveau dans la région, qui n'a souffert d'aucune concurrence.

*« C'est comme devant une porte :  
à force de la pousser,  
elle finit par s'ouvrir »*

Les affaires ont bien décollé et notre famille se projetait dans un avenir des plus confortables. Mais deux ans seulement après l'installation du cybercafé, la situation politique du Congo est devenue inquiétante jusqu'au déclenchement de la guerre en Ituri en 1998. Durant les années qui ont suivi, tout ce qu'on avait construit a été mis à sac. Nos biens ont été pillés et notre maison détruite. Le fruit de notre travail a disparu en un clin d'œil.

Notre vie familiale a changé du tout au tout. Mon père nous a laissés à Bunia avec notre mère et s'est sauvé dans une région voisine, de peur que des miliciens exigent de lui de l'argent... qu'il n'avait plus ! J'ai compris à ce moment que, dans la vie, il y a des hauts et des bas. Et là, nous étions tout en bas : nous étions dépourvus de tout ; nous n'avions pas de vêtements, pas de chaussures et surtout, rien à manger. Nous étions dépendants à cent pour

cent de l'aide humanitaire. Notre maman a retroussé ses manches pour nous nourrir et s'est improvisée marchande de denrées alimentaires dans la rue. Moi, je me suis juré, à l'époque, de devenir pédiatre pour m'occuper des milliers d'enfants qui mouraient chaque jour autour de nous.

Quand la situation s'est apaisée, j'ai tout de suite voulu reprendre mes études interrompues durant trois ans à cause de la guerre. Mais j'ai vite buté sur la question financière. Mon père n'était toujours pas revenu et ma mère assumait seule la charge familiale avec d'autres enfants sur les bras... Elle ne pouvait assurer des frais d'études. A première vue, je n'avais d'autre choix que de capituler face à mes souhaits professionnels.

Et puis j'ai appris qu'il y avait une organisation qui prête de l'argent aux femmes ! J'ai cherché à m'associer à un groupe déjà constitué pour avoir accès à un premier prêt de 20 dollars que proposait le Centre multidisciplinaire d'appui au développement de la femme (CEMADEF).

Le microcrédit est un formidable outil de développement. Il permet aux plus pauvres d'améliorer l'efficacité de leur travail. Il les fait entrer dans le monde des échanges et leur donne la possibilité de ne plus être des esclaves économiques qui travaillent pour l'enrichissement des autres.

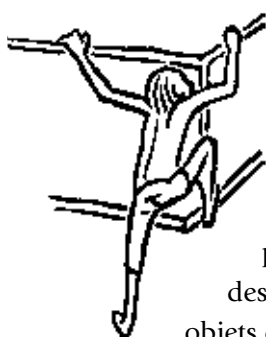
Aujourd'hui, plus de 130 millions de personnes sont sorties de l'extrême pauvreté grâce au microcrédit.

Avec cet argent, je pouvais investir dans la fabrication de galettes locales, que je m'imaginai ensuite vendre pendant les pauses à l'école, pour payer mes frais d'études. D'abord réticente à l'idée, ma mère a finalement cédé devant mon insistance.

Je suis arrivée au CEMADEF en juin 2006. J'étais la seule étudiante parmi les femmes bénéficiaires. C'était une première pour l'organisation. J'ai expliqué ma situation et les femmes de mon groupe ont promis de m'encadrer. Le comité directeur de l'ONG a alors accepté de me laisser essayer. Le jour où j'ai reçu mon premier prêt de 20 dollars, j'ai été folle de joie ! J'ai littéralement senti renaître en moi l'espoir en l'avenir... C'était comme un rêve de penser que je pourrais reprendre mes études et payer moi-même mes frais. Je devenais en quelque sorte financièrement indépendante pour la première fois de ma vie. J'avais pile vingt ans et j'effectuais la quatrième année de mes études secondaires.

Pour 15 dollars, j'ai acheté un sac de farine de 25 kilos. J'ai confectionné des galettes, des beignets et des pains, et suis parvenue à dégager jusqu'à 80 dollars de bénéfice mensuel ! C'est dire que ce petit commerce fonctionnait plutôt bien. Malgré les difficultés, je ne me suis jamais laissé décourager comme d'autres filles de mon âge qui se réfugient dans le mariage précoce ou qui tombent dans la prostitution. La tentation était là, mais j'ai résisté grâce à l'éducation rigoureuse que j'ai reçue de mes parents. Et grâce à cet objectif de devenir un jour médecin pédiatre. Rien d'autre ne comptait pour moi, d'autant plus que je possédais désormais un microcrédit !

Deux ans plus tard, j'ai obtenu mon baccalauréat et j'ai décidé de rejoindre l'université. Mais là, j'ai eu moins de temps pour cuire et préparer la nourriture que j'avais pris l'habitude de vendre. J'ai tout de suite eu beaucoup de travaux académiques à rendre. Je me suis orientée alors vers une nouvelle activité: ma mère m'a appris à tricoter et à crocheter de petits tapis. Avec ce nouveau travail, je peux profiter de toutes les pauses, aiguilles en main...



Comme je rembourse régulièrement mes prêts, le CEMADEF les a majorés de 20 à 50 dollars. Et ensuite à 100 dollars ! Avec le revenu de mes activités, je peux désormais non seulement me payer mes frais d'études, mais aussi des habits, des chaussures et d'autres objets de base.

Aujourd'hui, je suis en troisième année de médecine. Le courage, l'humilité et la détermination sont une force qui me pousse en avant. Je suis encore dans le programme CEMADEF et je vais y rester jusqu'à la fin de mes études. Je suis totalement indépendante en ce qui concerne mes besoins matériels. Quand je regarde le chemin parcouru, je me dis que j'ai eu raison de persévérer, de chercher les moyens de réaliser mes rêves et de ne pas me laisser décourager !

Bien des jeunes sont ambitieux, mais ils abandonnent et se laissent piéger dans des solutions faciles et dangereuses comme l'alcool, la cigarette, la drogue, ou même le suicide pour échapper à la difficulté.

On peut réussir sa vie, même quand les choses semblent impossibles ! Nous les jeunes, nous devons affronter la réalité et chercher encore et encore des solutions qui nous permettent d'arriver au but fixé. Ayons une ambition dans la vie et persévérons sans perdre espoir ! Les parents ou les amis n'ont parfois pas de solution à proposer et nous devons trouver nous-mêmes des ouvertures. C'est comme devant une porte : à force de la pousser, elle finit par s'ouvrir...  
Allez, bon courage !



# Claude

## Après avoir connu la faim, il lutte contre elle

**J'ai connu la précarité alimentaire. Pour éviter que des enfants n'en meurent, je dirige un Centre de récupération et d'éducation nutritionnelle à Nobéré, dans le sud du Burkina Faso.**



Je m'appelle Claude Yabré et me trouve à l'avant-poste de la lutte contre la malnutrition. Avec mon équipe, je reçois ici, en zone rurale, des enfants que leur mère ou leur sœur amène souvent en dernier recours. Parfois, malheureusement, c'est trop tard ! Nos journées commencent dès 5 h du matin par la préparation d'une première bouillie enrichie pour les nourrissons. L'évaluation générale de chaque enfant, l'accueil de nouveaux patients et l'éducation nutritionnelle des familles nous occupent toute la matinée. Puis, après le repas de midi, nous reprenons nos

consultations et nous procédons à une distribution de vivres. Nos journées sont faites de miracles et de deuils. Mais les miracles l'emportent !

Une jeune fille de 14 ans est récemment venue au Centre de récupération et d'éducation nutritionnelle (CREN) avec son petit frère de 9 mois. Leur maman venait de mourir et le petit était maigre, n'avait plus de muscles. La peau de son visage était fine et plissée : autant de signes d'une alimentation insuffisante en protéines et calories. Cet enfant n'avait pu être allaité et n'avait reçu aucune alimentation adaptée à son âge... Cela fait mal de voir ainsi des garçons ou des filles en bas âge ressembler à des vieillards ! Ce petit a pu être sauvé, mais ils sont nombreux à mourir de malnutrition.

Burkinabé d'origine, je suis né en Côte d'Ivoire, dans l'une des maternités de la ville d'Abidjan. Je suis le quatrième enfant de ma mère et le huitième de mon père, polygame... qui en a 17 ! J'ai vécu en Côte d'Ivoire jusqu'à l'âge de 7 ans. Ma mère y avait beaucoup d'activités commerciales : elle vendait du bois, du charbon, des fruits et légumes et du vin de palme, communément appelé « cou-toucou ». Ce petit commerce lui a permis d'ouvrir une buvette à la maison. Tous les gens du quartier y venaient pour boire et discuter. J'avais à l'époque environ cinq ans. Je cassais souvent des verres et n'hésitais pas à demander aux clients un peu de leur boisson.

Un jour, nous avons été attaqués par des voleurs. Mon père revenait d'un voyage en France. Les braqueurs ont exigé qu'il leur donne tout l'argent qu'il avait et ils ont

volé toutes les économies de ma mère. Quelques années plus tard et après avoir liquidé la buvette, nous sommes arrivés au Burkina Faso dans le village de Zourma, à 175 kilomètres de la capitale Ouagadougou, à environ 35 kilomètres de la frontière avec le Ghana. Notre déménagement a radicalement changé notre vie. Avant que je vienne dans ce village, je ne savais pas que mon père avait une autre femme, ni qu'il avait d'autres enfants. En Côte d'Ivoire, nous étions trois avec le «vieux». Ma grande sœur Pauline, aujourd'hui décédée, ma petite sœur Rosalie et moi. C'est une fois au village que je me suis rendu compte que j'avais une belle-mère et d'autres frères et sœurs.

## « *A polygamie, < polyproblèmes > !* »

La stratégie de mon père – comme d'autres hommes polygames vivant en Côte d'Ivoire – était d'opérer une permutation entre les femmes : l'une venait avec lui pendant que l'autre restait au village avec ses enfants. Le tour de ma mère de rester au village était arrivé. Elle devait le faire et l'autre épouse partir avec mon père. Cette transition a pris du temps... parce qu'une autre femme encore a intégré la famille : la troisième épouse de mon père. Ses deux premières épouses se sont retrouvées ensemble bloquées au village, car leur mari était déjà reparti avec cette nouvelle conjointe...

A Zourma, presque tous les hommes sont polygames. Je vous assure que dans une telle famille, tout est sujet à interprétation. Y vivre, c'est évoluer au milieu de la violence. Il ne se passe pas une semaine sans qu'un père de famille ne frappe sa femme, ou que les femmes ne se battent entre elles, ou encore que les enfants ne se bagarrent. Avec tout cela, difficile de donner et de recevoir une bonne éducation. Les mères sont souvent obligées de se débrouiller seules pour s'occuper de leurs enfants. Pour résumer, je dirais qu'à polygamie, « polyproblèmes » !

J'ai eu beaucoup de difficultés à m'adapter. Il fallait me faire de nouveaux amis, m'habituer à de nouveaux jeux, à une nouvelle alimentation : le « têt », qui est une pâte de farine, ou le « bagbenba », le plat burkinabé essentiellement fait avec des feuilles, ne sont pas comparables à l'« attiéké », le « foutou » ou le « placali » d'Abidjan. En bref : bien que les deux pays soient voisins, les conditions de vie – que ce soit au niveau de la culture ou de l'alimentation – y sont très différentes.

D'un pays où le climat est tropical, humide, où il y a deux saisons pluvieuses et une saison sèche, j'ai dû d'un coup m'habituer à un climat tropical chaud. Au niveau des logements, j'ai tout de suite constaté que la majorité d'entre eux étaient de simples cases. A mon arrivée, j'ai été accueilli dans une maison construite en banco, en terre crue, avec une toiture en tôles ondulées. Cette maison était composée de quatre pièces : deux pièces indépendantes et une chambre donnant sur un salon. Elle s'est à moitié écroulée après une forte pluie, nous laissant dans le désespoir. Faute d'alternative, nous y

sommes restés jusqu'à la fin de la saison pluvieuse. Après les pluies, nous avons construit une case plus grande que les normes habituelles.

La construction de cette maison m'a vraiment fatigué. En tant que fils aîné, j'ai d'abord été chargé de chercher de la paille pour en faire des nattes pour la toiture. Les jours de congé, j'allais avec mes cousins faucher à trois kilomètres de la maison. Cela pouvait facilement nous prendre quatre heures. Puis il fallait par la suite vite tisser la paille pour refaire le toit avant la saison des pluies...

Notre mère était tout pour nous, ses enfants. Au village, elle a essayé de vendre beaucoup de choses, mais hélas, les gens n'ont pas d'argent et aiment acheter à crédit. Elle a vendu de la bouillie, de la soupe de porc, des fruits et légumes, du *dolo* – une bière de mil –, ainsi que du mil germé pour la préparation du *dolo*. Elle a aussi fait de l'élevage, surtout de poules, et m'a initié à cette activité. Elle a également cultivé elle-même du riz, des arachides, du mil. C'est principalement de nos produits agricoles que nous nous sommes nourris.

*« Nous avons donc su  
ce que c'est que d'avoir faim »*

Elle partait très tôt au marché pour vendre le mil germé. Les grands acheteurs ne venaient du Ghana que vers 14 heures. Ils finissaient leurs achats autour de 18 heures. Le temps que ma mère arrive à la maison, il était 19 heures. Quand une cliente était une dolotière – une femme qui fabrique elle-même de la bière artisanale –, c'était tout

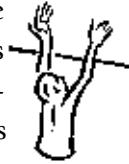
un problème. Celle-ci ne versait jamais la totalité de l'argent et les faux rendez-vous étaient innombrables. Il nous arrivait alors de dormir sans avoir mangé. Nous avons donc su ce que c'est que d'avoir faim.

Ma vie de jeune garçon à Zoumra a donc été celle d'un enfant de famille pauvre, toujours à la limite du minimum vital. Avec des camarades, en saison sèche, surtout en mars et avril quand il fait très chaud, nous nous dirigions systématiquement après l'école vers le barrage pour nous baigner. Nous y faisions aussi nos besoins par paresse de quitter l'eau. Souvent, c'est avec la même eau que nous calmions notre soif. Nous étions tout le temps atteints de bilharziose, une maladie parasitaire, mais ne considérions pas cela comme un problème. L'un de mes cousins m'a rassuré un jour en me disant qu'il était normal de voir du sang dans son urine. Si tel n'était pas le cas, en tant que garçon, on risquait d'être stérile... J'étais ainsi tranquille et gardais ces symptômes pour moi sans en informer qui que ce soit. Je ne savais d'ailleurs pas à qui en parler et cela ne me préoccupait pas du tout à l'époque.

Albert, mon plus jeune frère, était sous-alimenté. Né avec un faible poids, il était tout le temps malade et refusait de manger. Il avait des accès de fortes fièvres. Environ trois fois par semaine, ma mère se levait à quatre heures du matin pour se rendre chez la guérisseuse, qui se trouvait à une dizaine de kilomètres de chez nous. Elle flagellait mon frère, surtout quand il était dans le coma, le scarifiait, ou le forçait à boire des décoctions. Comme ma mère n'avait pas de montre, il arrivait qu'elle se lève trop vite et quitte la maison trop tôt. Elle nous racontait, après,

avoir eu peur de cris d'oiseaux ou de bêtes sauvages sur le chemin... Un jour, mon frère est tombé dans le coma assez longtemps et on est venu en classe m'annoncer sa mort. Dieu merci, il a repris connaissance par la suite.

Albert est aujourd'hui couturier en Côte d'Ivoire et compte ouvrir son propre atelier. Ses longues maladies et son état de faiblesse extrême restent gravés dans ma mémoire. Quand je vois les femmes qui pleurent avec leurs enfants, ça me rappelle les larmes de ma mère et les souffrances de ces familles qui ne parviennent pas à alimenter leurs enfants de façon adéquate. C'est d'ailleurs dans ces souvenirs d'enfant et en pensant à Albert que je puise mon engagement actuel dans le Centre de récupération et d'éducation nutritionnelle que je dirige.



Mais revenons à Zoumra. J'ai essayé de trouver des moyens de rapporter un peu d'argent à la maison. J'ai commencé par m'improviser coiffeur. Je coupais les cheveux de mes camarades contre 50 ou 100 francs CFA (25 centimes suisses / 15 centimes d'euro). En plus de cette activité et de mes cours à l'école primaire, j'ai réparé des montres numériques. Grâce à ces petits boulots, j'ai pu avoir un peu d'argent de poche et aider à la maison. Pendant les vacances scolaires, je faisais du petit commerce : je vendais du pétrole, du sucre, des allumettes... Pour me faire plus d'argent, j'ai aussi appris la cordonnerie. Je travaillais aux champs la journée et, le soir, je raccommodais des chaussures au marché ou faisais du porte-à-porte. Les économies que j'ai réalisées là m'ont permis de me nourrir et de m'acheter mes fournitures scolaires.

A l'école, je n'ai pas été très « constant ». Il y a eu des années où j'ai été très bon et d'autres où j'ai été obligé de redoubler. Plusieurs fois, j'ai voulu abandonner et me consacrer au commerce, à l'exemple de certains cousins qui ont préféré les petits boulots ou l'aventure en Côte d'Ivoire, où il est facile de trouver un emploi dans les plantations. Il a fallu que ma mère oppose son veto et me contraigne à poursuivre mes études. J'ai pourtant raté mon baccalauréat et me suis rendu au Ghana pour voir si je pouvais y décrocher un travail. Mais je suis vite revenu au Burkina Faso et j'y ai cherché ce que je pouvais entreprendre. Me réinscrire dans une école ? Il fallait déboursier au moins 75'000 francs CFA (190 francs suisses / 135 euros) et je ne les avais pas. J'ai contacté un réparateur de radios et télévisions pour lui demander un stage de formation... et j'ai eu le poste !

La musique a joué alors un grand rôle dans ma vie. J'aimais écouter des chants qui incitent à la persévérance, qui encouragent. L'un de mes professeurs au lycée m'avait donné le goût du reggae. Il nous faisait écrire et traduire des chansons de Bob Marley et Lucky Dube. Lors d'un concert, avant de chanter « Together as one », Lucky disait

S'acharner pour survivre, c'est le lot d'un habitant sur six de la planète. Tous les jours, il faut trouver de quoi manger. Pas question de parvenir à économiser pour tenter de sortir de la spirale infernale de la pauvreté.

ceci, si je me rappelle bien : « If we read the Bible, about the creation of the earth, the Bible tells us that God has made man in the image of God... black or white we are the images of God. God is one that is why we gone to be together as one. » Ce chant, qui dit que nous sommes créés à l'image de Dieu et qu'il ne doit pas y avoir de discrimination entre Blancs et Noirs, m'a beaucoup plu. Lucky Dube y dénonçait l'apartheid qui existait dans son pays, l'Afrique du Sud.

Dans un autre chant, il reprend les propos de Job qui disent que « l'homme naît pour la souffrance comme les étincelles s'élèvent pour voler. » Dans ce chant, le refrain est : « Born to suffer, we are born to suffer » (Nés pour souffrir, nous sommes nés pour souffrir). A l'époque, je me suis dit que c'était donc normal si je passais des nuits sans manger et que je souffrais dans la vie.

Bob Marley, lui, m'a bouleversé avec son chant « No, woman, no cry », quand il dit à la femme africaine, au peuple africain de ne plus pleurer. Et dans les moments difficiles, j'ai repris ce chant en me l'appropriant : « No, Claudy, no cry. » J'aimais aussi écouter certains chanteurs chrétiens comme Noël Colombier. Je pouvais passer plusieurs fois dans la journée un titre de cet artiste où il dit que « Dieu écrit droit avec des lignes courbes, il nous mène où il veut par des chemins sinueux ». Ce chant m'a donné beaucoup d'espoir.

J'aimais lire, aussi. Des livres qui traitent du développement personnel, par exemple, car c'était quelque chose qui m'était assez étranger et que je n'avais jamais abor-

dé dans ma sphère familiale. J'ai eu besoin de lire des choses sur les relations humaines, sur l'importance de comprendre autrui, sur le dialogue... et sur la femme africaine, pour avoir une bonne image d'elle, ne pas la considérer comme un meuble ou une esclave, ou comme quelque chose dont on peut se débarrasser quand on n'en a plus besoin. Les femmes ici sont nombreuses à souffrir dans les foyers, où elles sont maltraitées. Quand on voit un homme et une femme se parler, c'est souvent pour se quereller. Moi, j'ai voulu vivre autre chose, et j'ai donc décidé de lire à ce propos.

Actuellement, j'ai 29 ans et je suis le directeur du CREN de Nobéré, soutenu par l'ONG Morija. Avant cela et pour devenir infirmier d'Etat, j'ai bénéficié d'une bourse de formation de trois ans à l'Ecole nationale de santé publique. Une aubaine ! J'y ai retrouvé mes bonnes habitudes : en collaboration avec un secrétariat privé, je suis arrivé à proposer à mes 107 camarades d'études un meilleur prix pour les photocopies des documents qu'il nous fallait... avec bénéfice à la clé pour moi et le secrétariat privé... qui s'est engagé à me former en informatique ! J'ai par la suite fait imprimer 250 t-shirts pour notre école. L'argent que j'ai gagné m'a permis de prendre des cours de conduite et de décrocher mon permis. Je me suis marié... Comme quoi il est important de savoir comment on veut vivre, selon quelles valeurs, et ce qu'on est prêt à mettre en œuvre pour réaliser ses objectifs.





# Rahul

## De la lèpre à la mécanique



**J'ai toujours été touché par la marginalisation des personnes atteintes de la lèpre... sans savoir que j'allais à mon tour connaître cette terrible maladie! Et puis j'ai été soigné, guéri... et je veux maintenant être utile à mon prochain.**

Je m'appelle Rahul Lodam. Je suis le fils aîné de la famille. J'ai deux jeunes frères. Nous avons un peu moins d'un hectare de terre aride et une maison de tuiles. Le village indien de Turkhed dans lequel nous vivons est un village typique de l'Etat du Maharashtra, dans l'ouest du pays. C'est un village agricole, où la grande majorité des 3'000 à 4'000 habitants sont salariés dans les fermes des environs ou, comme mes parents, engagés à la journée. La majorité d'entre nous est illettrée. La

capitale de l'Etat, Bombay, est l'un des moteurs économiques de l'Inde. Mais les feux de cette ville nous sont bien étrangers !

J'ai vécu mes premières années entouré d'amis dont les familles étaient aussi pauvres que la mienne. On a toujours partagé tout ce qu'on avait. A l'école, nos professeurs nous ont appris l'histoire de grands hommes comme Babasaheb Ambedkar, le rédacteur de la Constitution indienne, Shivaji Maharaj, le roi de l'Etat du Maharashtra, ou encore Gadage Maharaj, un homme saint de la religion hindoue. Nous avons été invités à suivre ces exemples de vie et les idéaux qu'ils incarnaient. Cela signifiait concrètement qu'il nous fallait nous respecter les uns les autres et que nous devions obéir aux anciens.

J'ai toujours été un bon élève, parmi les premiers de classe. J'ai voulu me montrer performant pour avoir plus tard un gagne-pain qui me permette de vivre mieux que mes parents, qui devaient sans cesse se battre au quotidien pour réussir à joindre les deux bouts. Je voulais même devenir riche et quelqu'un de respecté dans le village. J'en parlais d'ailleurs avec mes amis.

Par chance, je me suis montré plutôt bon au *kabbadi*, un sport de contact populaire en Inde, et au cricket. J'ai participé à des concours et j'ai remporté différents prix pour mon village. Nous étions un bon groupe de copains. Nous ne fumions pas, ne mâchions pas de tabac et ne buvions pas d'alcool, ce qui est presque exceptionnel dans les milieux pauvres de cette région de l'Inde. Au

quotidien, on se nourrissait du fameux « Jawar roti », une galette de céréales, avec des légumes. Nous avions un peu de viande les jours de fête.

A l'école, nos professeurs avaient la responsabilité de faire de nous de bons citoyens et de nous éveiller à toutes sortes de choses. Je me souviens avoir eu un intérêt particulier pour la plantation des arbres, ou les moyens d'économiser l'électricité et l'eau. Le week-end, j'avais l'habitude de me rendre aux champs pour prêter mes bras et me faire un peu d'argent. Il s'agissait de payer une partie de mes fournitures scolaires et d'aider mes parents à assumer leurs charges. J'ai passé ma dixième année scolaire avec de bons résultats. Mes parents, illettrés, n'ont cependant pas pu assumer la suite de mes études. Ce sont mes enseignants qui ont pris le relais et qui m'ont recommandé auprès d'un collège à six kilomètres de Turkhed. J'y suis allé à pied tous les jours.

## « *On a toujours partagé tout ce qu'on avait* »

Inspiré par de grandes figures indiennes et par l'exemple de mes professeurs, je me suis intéressé aux plus démunis de notre société. J'ai ainsi aidé différentes personnes affectées par la lèpre dans mon quartier, sans connaître les risques de contamination possible. Ces malades ne recevaient aucune aide médicale appropriée et en avaient assez de leur existence. J'ai partagé leur quotidien et essayé de leur être utile... mais j'ai attrapé la lèpre à mon tour !

Dans ma famille et parmi mes proches, personne n'avait jamais eu la lèpre. Je n'étais pas au courant de ce qu'elle était vraiment et de la façon dont elle se transmettait. J'entendais bien sûr les gens me dire qu'il fallait rester à l'écart des personnes contaminées, que je ne devais pas leur parler... mais j'étais révolté de la façon dont on les traitait et de la manière dont on leur adressait la parole. Je les voyais vivre complètement en marge de la société : ces malades habitaient non pas dans le village, mais en forêt. Ils y vivaient mal. Ils n'avaient aucun contact avec les membres de leur propre famille. On ne partageait surtout pas son assiette, ni son verre avec un lépreux. Celui-ci n'avait plus aucune valeur humaine.

Mon aide était très limitée et mes parents n'étaient pas d'accord que je reste en contact avec eux. Je devais surtout travailler à l'école et gagner de l'argent après l'école pour aider aux finances de la famille. Mais au niveau scolaire, justement, j'observais que ceux qui avaient passé sur les mêmes bancs avant moi n'avaient pas trouvé de travail malgré une scolarité avancée. Cela me déprimait. Ces anciens élèves travaillaient aux champs ! Du coup, j'ai raté ma douzième année scolaire et j'ai pensé tirer un trait sur mes études. Je me disais que mon avenir était déjà inscrit dans le travail agricole...

Je me suis effectivement retrouvé à travailler aux champs ! Je donnais mon salaire à mes parents. Mes amis ont fait comme moi. Personne n'était là pour nous conseiller et nous aider à construire véritablement un avenir en dehors de ces gestes durs et répétitifs que nous exercions sous un soleil de plomb.

Un jour, en pleine besogne, ma main droite a commencé à me faire mal, comme si quelqu'un appuyait dessus très fortement. Puis la douleur s'est accentuée et s'est prolongée jusque dans ma poitrine. J'ai commencé aussi à perdre l'usage de la vue. Les jours suivants, mon état a empiré et je ne pouvais plus du tout utiliser ma main droite. Ma grand-mère m'a amené auprès d'une personne au village qui a fait des incantations. Cette personne a voulu me voir pendant plusieurs semaines et m'a soutiré beaucoup d'argent... sans que la douleur ne s'amenuise. Au contraire, chaque jour j'avais un peu plus mal. Je ne pouvais plus aller travailler. Vu l'aggravation de mon état, je suis allé consulter un médecin en ville. Celui-ci n'a pas compris ce que j'avais ; il m'a dit que mes nerfs étaient endommagés et que je devais être opéré de toute urgence moyennant 40'000 à 50'000 roupies (800 à 1'000 francs suisses / 600 à 700 euros). Une somme que nous n'avions évidemment pas à la maison et que nos proches et nos amis ne pouvaient pas assumer, même tous ensemble.

## *« Le monde s'est comme effondré autour de moi »*

Mon père m'a alors emmené dans un hôpital national. C'est là que les médecins m'ont annoncé que j'avais la lèpre. Le monde s'est comme effondré autour de moi : je connaissais bien le sort réservé à ces malades pour les avoir observés de mes yeux dans mon propre village. Je savais combien ils étaient maltraités ! Ma main était totalement inutilisable et des plaies sont apparues. Du pus

s'en échappait. Mon bras devenait très faible et je ne pouvais plus rien en faire. J'ai commencé à m'isoler au sein de ma propre famille, de peur de la contaminer.



A l'hôpital national, le traitement contre la lèpre débutait, mais les soignants ne disposaient pas encore des instruments adéquats, ni de chirurgien à même d'opérer mon bras. J'ai par contre été envoyé à l'hôpital de la Mission évangélique contre la lèpre (MECL) de Kothara. « Là-bas, on saura prendre soin de toi et te redonner l'usage de ta main », m'a-t-on assuré. Mon père m'a encouragé à m'engager dans cette nouvelle démarche, mais nous n'en avons parlé à personne dans la famille.

A Kothara, j'ai été contrôlé minutieusement et j'ai eu droit à un dossier. Deux médecins m'ont expliqué très gentiment ce qui m'attendait et ont recommandé mon admission immédiate pour commencer un traitement. Ils ont repéré des taches sur ma main et ont vu que ses nerfs étaient endommagés. Ce n'était plus une surprise pour moi, mais ces médecins m'ont rassuré en me disant que je pourrais très certainement récupérer l'entier de ma mobilité. « Plusieurs patients ont été complètement guéris. Ils travaillent aujourd'hui et jouissent de la vie ! » Les paroles de ces hommes m'ont fait beaucoup de bien !

Dans cet hôpital, toute l'équipe médicale me traitait comme si j'étais un membre de leur propre famille. Ils m'ont apporté des cachets, des habits, ont nettoyé mes plaies. J'ai été très touché par leur sollicitude. J'ai su qu'ils priaient pour moi, pour que je sois libéré de la maladie. « Du temps de Jésus,

les lépreux étaient guéris alors qu'ils vivaient à l'écart, rejetés par les leurs», m'ont-ils dit. Cela m'a touché.

Cet hôpital de Kothara m'a aussi impressionné au travers des patients très atteints dont certains n'avaient plus d'orteils, plus de main, plus de jambe ou qui étaient défigurés par la maladie... et qui croyaient en Dieu malgré leur grande souffrance. Le personnel ne marquait aucune différence et soignait chacun avec la même attention. Je me suis dit que je voulais vivre avec cette bienveillance-là et mettre de côté mes propres déboires. J'ai d'abord récupéré l'usage de ma main... Quel bonheur ! Et puis je suis resté dans cet hôpital. J'ai commencé à y aider les patients les plus âgés, par exemple à s'habiller, à rendre de menus services au personnel. J'ai beaucoup aimé me rendre ainsi utile et, dans la foulée, je me suis décidé à suivre un cours d'éducation sanitaire d'une année.

Un des médecins m'a alors approché et m'a parlé du Centre de formation professionnelle de Nashik (Vocational Training Center – VTC), qui forme environ 180 jeunes par année dans les domaines suivants : informatique, couture, mécanique, tissage, travail de bureau. D'autres cours pratiques y sont dispensés en charpente, électricité, imprimerie, mécanique sur vélo et moto. Ce centre dépend également de la Mission contre la lèpre. Je me suis décidé pour la mécanique. Et j'ai eu la chance de pouvoir suivre rapidement une formation dans ce domaine !

J'ai commencé ma formation avec des règles très strictes : comme les autres étudiants, je devais me lever à 5 h

du matin et n'avais pas le droit de sortir du campus les soirs de semaine. Les études mêmes étaient difficiles et, franchement, j'ai hésité à les poursuivre. Et puis mon responsable de formation s'est approché de moi. Il m'a confié avoir eu la lèpre lui-même, avoir été guéri à l'hôpital missionnaire... Il m'a pris un peu sous son aile. Il a aussi partagé avec moi les souffrances qu'il avait traversées pendant sa maladie, pendant son traitement, et m'a expliqué avoir voulu se former par la suite jusqu'à devenir formateur à son tour.

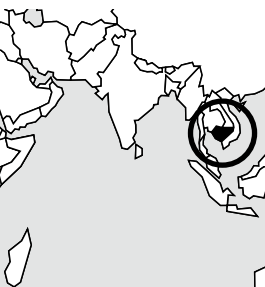
C'est grâce à cet homme que j'ai réussi à tenir le coup... et que je parviens aujourd'hui à réparer des moteurs compliqués. Plusieurs anciens étudiants sont venus au Centre pour encourager les nouvelles volées d'élèves et leur faire part de leurs expériences et de leur engagement professionnel actuel. Après un premier cours de mécanique, j'ai passé des examens qui m'ont permis de commencer un apprentissage officiel. J'ai trouvé une place très mal rémunérée à la base auprès de l'entreprise Tata Motors

La formation professionnelle est l'une des clés qui assure un avenir à une population croissante de jeunes désœuvrés. Il faut des formations pratiques qui puissent être utiles au développement de l'économie locale.

Plusieurs titulaires de diplômes universitaires n'ont, malgré leur haute qualification, pas accès au marché du travail.

à Pune. Mais son directeur regardait attentivement comment ses différents employés travaillaient et augmentait leur salaire suivant le travail effectué.

Cette entreprise m'a gardé et m'a confié un poste au Département du contrôle de qualité pour 10'000 roupies (200 francs suisses / 140 euros) par mois. Avec des heures supplémentaires sur des travaux compliqués, j'arrive à doubler mon salaire. Je peux en faire bénéficier mes parents et mes frères. Mais aussi les démunis que j'ai toujours voulu secourir. J'ai obtenu des places de travail à Tata Motors pour différents jeunes issus de la même école. Avec eux, je partage mon logement et nous mettons notre nourriture en commun.



# Sothea

## Il y a une vie après la prostitution



**Après avoir quitté la maison de mes parents à 14 ans, j'ai connu la drogue et le trottoir. On m'a dit que j'avais le sida. J'essaie de me projeter dans l'avenir en suivant actuellement une formation en couture.**

Je suis une fille plutôt extravertie, je crois. J'ai 16 ans. J'aime danser et chanter, des activités que j'ai pratiquées dans le foyer d'urgence où j'ai atterri après une rafle de la police, il y a quelques mois. Depuis peu, je suis dans un nouveau centre d'accueil et j'apprends à coudre des vêtements. Je pense que je pourrai en vivre, plus tard. J'aimerais aussi apprendre l'anglais...

Mon père est alcoolique et ma mère me battait. Un jour, je n'ai plus supporté cette ambiance et j'ai quitté la maison. Pour survivre, je me suis prostituée. Je prenais mes

clients sur le trottoir. Des hommes cambodgiens et aussi des pédophiles étrangers. Je travaillais ainsi dans des chambres d'hôtel. Le reste du temps, je consommais de la drogue. Cela me calmait.

Je vis à Phnom Penh, la capitale du pays. On estime sa population à plus d'un million de personnes. Beaucoup de femmes et d'enfants se prostituent, ici. Parce que l'argent fait défaut et qu'il faut bien vivre ! Mais aussi parce que les femmes ne sont pas formées pour travailler hors de chez elles ; et parce que, de toute façon, il n'y a pas de travail ! Que pourraient-elles faire d'autre ?

Les maisons de passe sont très nombreuses, mais on ne les reconnaît pas du premier coup d'œil. De l'extérieur, ce sont des magasins qui s'ouvrent sur la rue. Il faut entrer et prendre un petit escalier en colimaçon pour arriver à l'étage, dans une grande pièce où on choisit une fille. La passe s'effectue en quelques minutes dans l'une des petites chambres voisines et on paie ensuite en sortant : de 10'100 à 20'100 riels cambodgiens (2,50 à 5 francs suisses / 1,80 à 3,60 euros). Jusqu'à cent prostituées peuvent se partager le même espace de vie, qui sert de salle d'exposition aux clients.

Les bars à karaoké et les salons de massage sont d'autres endroits où les hommes peuvent acheter une fille ou un enfant pour pas cher. Moi, j'ai racolé dans la rue pour mon propre compte.

Pour une fille comme moi, la prostitution était la seule option. Du moins la seule que j'ai trouvée pour échapper

à la violence de ma famille. Quand la police m'a arrêtée, les services sociaux s'en sont mêlés et m'ont placée dans un centre pour jeunes filles et femmes abusées sexuellement<sup>1</sup>. C'est là que j'ai appris que j'avais le sida. Mes émotions ont alors été complètement chamboulées. J'ai trouvé cela terriblement injuste ! J'ai essayé d'infecter les autres filles du centre... Je suis devenue agressive, j'ai provoqué plusieurs bagarres... Et puis j'ai fugué à deux reprises. Mais pour aller où ? Et pour faire quoi ?

## *« J'ai racolé dans la rue pour mon propre compte »*

Je me suis ensuite retirée dans mes pensées, suis devenue taciturne ; je restais des heures assise sur une balançoire... J'ai beaucoup pleuré, aussi. Je ne m'imaginais pas continuer à vivre avec un avenir pareillement menacé par la mort... Et aussi bouché ! Je suis khmère. Dans ma culture, on est d'avis que les femmes ont moins de valeur que les hommes. Il leur faut sept réincarnations pour enfin naître sous la forme d'un garçon. Encore faut-il qu'elles fassent de bonnes choses dans leurs vies successives pour y parvenir. Le bouddhisme nous enseigne que l'on récolte dans la vie présente le fruit de ses vies passées... Allez savoir de quoi je me suis rendue coupable !

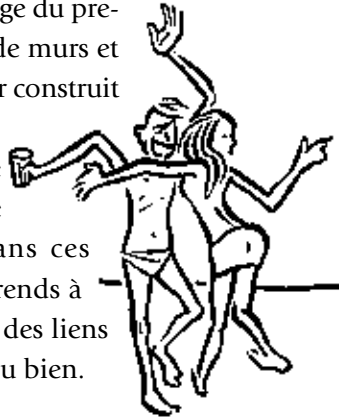
Un dicton khmer résume un peu tout ça. Il dit : « Les hommes sont comme de l'or, les femmes comme une étoffe blanche. » Les deux ont de la valeur, mais le tissu est plus délicat que le métal, n'est-ce pas ? Si l'étoffe tombe dans la saleté, elle risque d'être à jamais tachée.

L'or, au contraire, peut être nettoyé et paraître neuf à tout moment. Ce qu'il faut comprendre, c'est que les fautes des femmes peuvent toujours leur être fatales. Une fille de 16 ans qui a le sida a par conséquent forcément commis des choses horribles. C'est la honte !

Dans le premier centre d'accueil où je suis arrivée et qui est tenu par des chrétiens, des femmes m'ont lu un verset de leur livre saint qui dit que Dieu a des pensées de paix et non de malheur pour chacun. Elles m'ont dit qu'elles croyaient que Dieu avait un plan pour mon avenir, même si j'étais malade. Cela m'a fait du bien. Et j'ai beaucoup apprécié les cinq mois passés dans ce lieu intermédiaire. Comme c'est une sorte de centre d'urgence, je n'ai hélas pas pu rester plus longtemps. Je m'étais attachée au personnel et je m'investissais enfin dans les activités qu'il proposait... Le changement a été rude !

Dans le nouveau centre où je suis, j'ai repris une scolarité et j'ai commencé une formation de couturière. J'apprends vite et je pense que je vais réussir à m'en sortir. J'ai un rythme de vie des plus normaux : Phnom Penh s'éveille dès 5 heures du matin par des bruits de vaisselle, de radios qui s'enclenchent et de vélomoteurs qui circulent. Il y a le collecteur de cartons et de bouteilles qui sillonne la rue en criant : « Ee Dschai », soit « recyclage » pour quelques pièces en fin de journée... On entend par la suite de nombreux mariages et enterrements, annoncés à grand renfort de musique et de haut-parleurs, des chants de moines en procession... J'essaie de m'inscrire dans cette société qui palpite.

J'ai découvert que je pouvais avoir de bonnes relations avec les gens autour de moi. A l'image du premier centre où j'ai atterri, entouré de murs et très sécurisé, j'ai le sentiment d'avoir construit pareille protection autour de moi. Je n'aime pas trop parler de ce que je ressens. Et en même temps, je me sens prisonnière de ma vie. Dans ces centres d'accueil où j'évolue, j'apprends à exprimer ce que je pense et à tisser des liens avec celles et ceux qui me veulent du bien.



La question financière reste très présente dans ma tête: je sais que je ne pourrai pas rester dans ce deuxième centre au-delà de deux ans. Autant de temps pour me former et nourrir l'espoir d'une vie indépendante. Et digne.

---

<sup>1</sup> Le centre pour jeunes filles et femmes abusées sexuellement qui a recueilli Sothea est géré par l'ONG World Hope International, avec laquelle collabore Interserve.



# Djibril

## Grâce à une formation agricole, il quitte la précarité



**En Afrique subsaharienne, le climat n'est guère propice à une agriculture de subsistance. Mais je me suis formé et je fais fructifier mes récoltes : la pauvreté n'est pas une fatalité !**

J'habite le quartier de Nag-Zuugou, dans le village de Benda-Toèga. Nous dépendons de la commune rurale de Pabré, à 23 kilomètres de la capitale Ouagadougou. La population habite ici dans des cases rondes et dans quelques maisons en tôle. Elle tire son revenu essentiellement de l'agriculture, de l'élevage et du petit commerce.

A l'approche de ce qu'on appelle l'hivernage et qui correspond à la saison des pluies, chacun s'active à préparer

son champ, dans l'espoir d'avoir une meilleure récolte qu'à la saison précédente. Je m'appelle Djibril Taonsa. Si vous venez me trouver, vous serez accueilli par l'aboie-ment de chiens. Puis, rapidement, des personnes vont sortir de leur case pour vous souhaiter la bienvenue. Parce que l'hospitalité est la carte de visite du Burkina Faso, qu'on appelle aussi le « pays des hommes intègres » !

Le chef de ma famille, mon père, vous recevra sous un arbre, le karité, dont les amandes servent à la fabrication d'un beurre. On utilise ce beurre notamment pour faire des savons. On vous servira rapidement de l'eau à boire. Juste après les salutations et les présentations, qui prennent ici parfois du temps, je vous expliquerai comment je vis au village... et la joie se lira sur les visages de mes parents, des voisins et des amis : tous seront heureux que l'on s'intéresse à la vie d'un enfant de Benda-Toèega !

Vous qui vivez au Nord, écoutez bien...

La chaleur bat son plein dans cette région d'Afrique subsaharienne. Même à l'ombre, la température dépasse 45°C à certaines heures de la journée. En période sèche, la terre, la végétation et tout l'environnement en général revêtent une couleur jaune, ocre, et on sent un vent chaud à travers de vêtements. On entend les cris des oiseaux sauvages, qui souffrent aussi de cette chaleur qui plombe littéralement toute activité. Sous l'arbre, mon père tisse de la paille pour couvrir une case. Ma mère donne à manger aux plus jeunes...

En période sèche, la vie peut devenir extrêmement pénible au village. Les difficultés se multiplient et l'on se demande parfois comment on va pouvoir s'en sortir. La misère se lit sur tous les visages, et quand les maladies surviennent en plus de la malnutrition, la tristesse est à son comble. Les villageois ne s'occupent alors plus des animaux, qui sont aussi malades et chétifs que les humains et qui manquent également de tout, mais font tout ce qu'ils peuvent pour sauver leur famille.



Quand nous vivons ces temps particulièrement pénibles, le prix des céréales grimpe de manière incroyable. Le sac de maïs de 100 kg augmente de 12'500 francs CFA (30 francs suisses / 20 euros) à 22'000 francs CFA (55 francs suisses / 36 euros). A vil prix, les paysans vendent leurs animaux dans l'espoir de pouvoir acheter quelques céréales et assurer au moins un repas quotidien à leur famille.

Ma famille et moi avons vécu cela. Trop peu de pluie et des récoltes insuffisantes ont plongé mes parents dans le désespoir. Ils ont eu d'énormes difficultés à nous trouver de quoi manger. Et de quoi boire ! Ils allaient présenter leur situation à la famille élargie en espérant trouver quelqu'un de plus chanceux pour nous soutenir quelques jours. Cette situation a poussé mon oncle à quitter le village pour s'installer à l'ouest du Burkina Faso, dans le village de Bobo-Dioulasso, où les terres sont plus fertiles et où les pluies se font moins rares. Plusieurs hommes valides ont également quitté le village pour la capitale, dans l'espoir d'y connaître une vie meilleure. Benda-Toèga s'est dépeuplé de sa jeunesse.

Mais ces jeunes ont vite été confrontés aux réalités de la ville. Suite à une intégration difficile, à l'impossibilité de trouver un travail bien payé, ils ont dû se rabattre sur de petits boulots comme vendre de l'eau en sachet ou des bouts de gâteau dans la rue... Pour un salaire de 3'500 ou 4'000 francs CFA (10 francs suisses / 7,50 euros) par mois. Ils n'ont pu joindre les deux bouts ni faire parvenir un peu d'argent à celles et ceux restés au village. Découragés, ils sont nombreux à être tombés dans la drogue, l'alcool et la délinquance.

Mon nom, c'est donc Djibril Taonsa. Mon père s'appelle Moussa et ma mère Nopoko. Je suis l'aîné d'une famille de sept enfants : mes frères et sœurs s'appellent Boureima, Rasmané, Wend-puuiré, Pegd-Wendé, Sampa-Wendé et Célestin. A cause de la pauvreté de mes parents, je n'ai pas eu la chance d'aller à l'école. Mon temps est réparti entre les travaux champêtres et la surveillance des animaux que j'emmène paître. Même si je ne suis pas scolarisé, j'ai pu suivre un apprentissage en maçonnerie.

L'exode rural est un immense problème dans le monde. De plus en plus de familles quittent les campagnes pour venir grossir les rangs des « désœuvrés » autour des villes, créant d'immenses problèmes sociaux. Permettre aux familles de la campagne de mieux vivre de leur production et d'avoir accès à l'éducation et à la santé est l'une des solutions à ce problème.

L'objectif était que j'apprenne un métier pour pouvoir être indépendant à l'avenir.

Suite à cette formation, j'ai entendu parler d'une association dénommée Jéthro<sup>1</sup>, qui donne chaque année aux paysans de Benda-Toèega des cours en agriculture et en élevage. Pour en savoir davantage, je me suis approché du responsable du groupement villageois. Et j'ai manifesté mon désir de participer une fois à ce cursus. Malgré mon jeune âge, celui-ci a été d'accord de me prendre l'année suivante.

C'est donc en septembre 2006, à l'âge de 16 ans, que j'ai reçu une formation théorique et pratique « en faveur d'une agriculture et d'un élevage prospères ». J'ai été captivé par le développement de certains thèmes tels que :

- l'importance de l'utilisation du fumier dans les champs,
- la rotation des cultures,
- la récolte du foin,
- la gestion des récoltes,
- la nutrition et les soins des animaux.

Après ces cours et au bénéfice d'une attestation de formation, je me suis mis immédiatement au travail : j'ai creusé ma fosse fumièrre et récolté du foin. C'était pour moi une façon de préparer la saison à venir en mettant tout de suite en pratique ce que j'avais reçu comme connaissances. J'avais obtenu pour cela du matériel de travail, soit une faux, une fourche, une pierre à aiguiser, une enclume, moyennant une contribution de 5'000 francs CFA (10 francs suisses / 7,50 euros). J'ai même pu remplir les

conditions nécessaires pour recevoir de la part de l'association Jéthro une subvention pour l'achat d'une génisse. Je devais pour cela notamment récolter le quart du prix de l'animal, soit 20'000 francs CFA (50 francs suisses / 37,50 euros). J'ai donc eu le bonheur de devenir propriétaire d'un premier bovin.

La surprise a été grande la saison suivante... Ma famille et même les voisins n'en revenaient pas de voir la beauté de nos champs due à la rotation des cultures et à l'utilisation du fumier qui permet de garder longtemps l'humidité. Au moment de la récolte, le rendement de nos champs a plus que doublé. Il est passé de 3 sacs de 100 kg/ha à 7 sacs !

Ces changements ont constitué un véritable tournant dans ma vie. Ma famille et moi qui avions peur des périodes de soudure, comme on les appelle ici, entre juillet et septembre, avant la nouvelle récolte, nous sommes désormais confiants. Sur le plan alimentaire, nous passons maintenant l'année sans difficulté. Les soucis, la faim, l'angoisse, le désespoir... ont fait place à l'autosuffisance alimentaire et à une certaine joie de vivre. Et je peux même échafauder des projets : chaque année, je fauche en quantité suffisante le foin pour l'affouragement de ma génisse qui a mis bas. Et la vente de quelques bottes de foin m'a permis d'acheter aussi des moutons, des chèvres et de la volaille.

Mon revenu général s'est nettement amélioré. J'ai aujourd'hui la possibilité de soutenir ma famille et d'aider mon père à financer la scolarité de mes deux frères.

D'autres que moi au village ont suivi ces formations, qui ont contribué à freiner l'exode rural. Tous nous essayons de redoubler d'ardeur pour mieux vivre et nous installer durablement en campagne. La population de la ville de Ouagadougou augmente de manière incroyable d'année en année et la vie y devient impitoyable. Il est temps pour nous, agriculteurs, de dire non à la ville et de travailler avec abnégation pour le bien du village et de ses habitants ! A Benda-Toèega, rares sont aujourd'hui les familles qui ne possèdent pas de bovins et de fosses à fumier pour l'amélioration des cultures.

*« Il n'est pas  
obligatoire d'immigrer  
vers les grandes villes  
pour s'en sortir »*

Pendant ma formation, j'ai été très touché du comportement de nos formateurs. Malgré la chaleur et les conditions de vie difficile, ils ont travaillé avec nous et ont partagé les mêmes repas. Je rêve dans les années à venir de devenir un grand agriculteur et éleveur. De pouvoir produire en quantité et vendre beaucoup. Et aussi de transmettre mes connaissances pratiques à la génération suivante pour perpétuer nos acquis.

Nous parlons d'autosuffisance alimentaire au village, car nous mangeons toute l'année trois repas par jour. Nous

avons appris à nous tourner vers les cultures de contre-saison et le maraîchage après les récoltes.

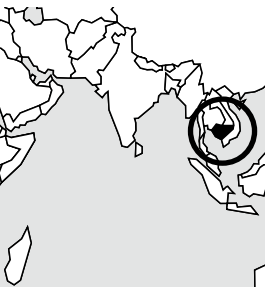
Voilà. J'aimerais dire aux jeunes de ma génération qui n'ont pas 20 ans qu'il n'est pas obligatoire d'immigrer vers les grandes villes pour s'en sortir. Qu'une vie meilleure est possible ! Moyennant une nouvelle formation, on peut changer le visage de nos villages et refuser la pauvreté comme une fatalité ! Investir du courage dans le travail, ça paie. Et cela redonne confiance en l'avenir.

Je ne suis pas allé à l'école. Malgré la pauvreté de ma famille et le climat pénible, j'ai pris mon avenir en main. Et ça marche !

---

<sup>1</sup> L'association Jéthro ne donne pas de cours d'alphabétisation aux personnes qu'elle forme dans son cours de base. Par contre, elle est en train de construire un centre de formation agricole qui recevra les paysans ayant déjà suivi ce premier cours, à l'exemple de Djibril. Des cours d'alphabétisation y seront proposés à ceux qui le désirent avant le cursus de trois mois spécifique à l'élevage et à la production laitière.





# Navy

## Hier, sous les tirs des Khmers rouges. Aujourd'hui, au chevet des orphelins



**Le « Pays du sourire »... Le Cambodge l'est à nouveau en partie, même s'il a été synonyme de génocide et de terreur. Le 17 avril 1975, les Khmers rouges se sont emparés de Phnom Penh. J'avais 9 ans.**

Les dictateurs font toujours le malheur de plusieurs générations. Le régime des Khmers rouges a semé la terreur et détruit des millions de vies au Cambodge. Et ce n'est pas fini. Je suis le « papa » de 22 enfants et chacun d'entre eux a un rêve en tête. Celui-ci veut devenir ingénieur, pasteur ;

celui-là souhaite être médecin, professeur... Le dernier enfant que j'ai accueilli ici à l'orphelinat est une petite fille de 10 ans. Ses yeux ont longtemps exprimé une grande tristesse. Elle commence maintenant juste à sourire de temps en temps. Son grand-père, condamné à 18 ans de prison pour abus sur enfant, avait pris d'horribles habitudes sous la dictature communiste de Pol Pot.

Deux garçons jumeaux, orphelins, sont aussi assis par terre. Les deux portent des maillots de footballeur. Ils se sont enfuis de chez leur oncle, suite au décès de leurs deux parents, emportés par le sida. Même si le gouvernement et les ONG du pays admettent que l'épidémie est aujourd'hui stabilisée, des milliers de personnes sont toujours infectées, et de nombreux enfants se retrouvent orphelins. Un jour, un moine a entendu ces deux jeunes enfants pleurer devant la pagode, tout près d'ici. Je suis alors allé les chercher et ils vivent maintenant parmi nous à l'orphelinat. J'ai fondé cette structure il y a tout juste cinq ans, et j'y accueille pour le moment 22 enfants. Je suis le père de tous ces jeunes... Parfois, je ne peux pas le croire moi-même : j'ai seulement 44 ans ! L'orphelinat est aujourd'hui reconnu officiellement par le gouvernement cambodgien comme centre d'accueil pour enfants. Mon nom est Navy Mornng. Je suis né dans le nord-ouest du Cambodge près de la ville provinciale de Sisophon. J'étais encore enfant au début du régime des Khmers rouges qui ont pris le contrôle total du Cambodge en 1975. A la tête du parti communiste, Pol Pot a entrepris de ruraliser le Cambodge avec une extrême violence. Son programme reposait sur la création d'une société socialiste sans classes, débarrassée de l'influence capitaliste

et coloniale occidentale et de toute religion. Il prônait l'élimination des intellectuels et la rééducation des populations par le travail manuel sans assistance mécanisée. Pour arriver à ses fins, il a fait exécuter sans distinction toutes les élites du pays : tant les membres du gouvernement, les professeurs, les chefs d'entreprises que les soldats. Le Cambodge est ainsi devenu un gigantesque camp de travail forcé. La brutalité du régime a entraîné la mort de plus d'un tiers de la population, dont mon père, ma mère, ainsi que tous mes frères et sœurs. La répression a également touché les minorités ethniques et les immigrés.

Une fois adolescent, j'ai été envoyé avec d'autres camarades pour travailler au sein des jeunesses communistes en campagne. La vie y était très difficile. Il nous fallait travailler très dur. Nous étions à l'ouvrage dès 4 heures



du matin, creusant et charriant la terre pour construire d'immenses digues, toujours sous la surveillance de nos bourreaux, les Khmers rouges. Le but : maîtriser la nature en construisant de grands réseaux d'irrigation, afin de pouvoir cultiver du riz douze mois par an, et être ainsi autonome de tout achat de nourriture d'importation et ne dépendre d'aucun autre pays. De l'enfant au vieillard, nous vivions et travaillions tous de la même façon, sans eau courante, sans électricité et sans le minimum vital. J'avais toujours faim, comme tous mes compagnons d'infortune. Le soir, en guise de dîner, nous n'avions souvent qu'une louche de potage de riz avec quelques

grains de sel. Nous n'avions ni médicaments, ni hôpital. Nous nous soignons uniquement au moyen d'herbes et de racines traditionnelles. Une société nouvelle et plus juste s'édifiait dans un royaume révolutionnaire, selon les cadres dirigeants de l'Angkar, l'organisation khmère rouge. Toute personne émettant un simple doute quant à la légitimité du parti, ou une simple plainte, était considérée comme un traître et abattue sans procès.

Les soldats nous avaient tout pris : argent, identité, famille, émotion et joie de vivre. Chaque soir, en rentrant au camp, les préceptes de l'Angkar étaient répétés sans fin. Nous devions à notre tour les énoncer haut et fort. Malgré ce véritable lavage de cerveau à la gloire du parti, nous n'étions pas dupes, bien qu'épuisés et affamés.

La situation économique du Cambodge se dégradait de jour en jour. La recherche de boucs émissaires par les Khmers rouges rendait la situation invivable. De plus, la volonté de multiplier par trois les rendements à l'hectare pour les besoins de l'exportation a conduit le parti à affamer encore plus la population cambodgienne. Ce n'est qu'en 1977 que Pol Pot prit conscience de la situation. Il reporta la responsabilité des échecs sur le parti et déclencha de nouvelles purges. A ces fins, le funeste centre d'interrogation et d'exécution S-21 a été créé.

En 1979, le Vietnam a envahi le Cambodge pour mettre un terme au régime destructeur des Khmers rouges. Le Cambodge a été libéré, mais nous n'étions toujours pas libres, car nous étions encore sous un régime communiste et sous occupation. Il n'y avait certes plus de tueries

arbitraires comme avant, mais nous vivions sur notre territoire sous les ordres et sous l'administration de notre vieil ennemi, le Vietnam. Nous étions tous traumatisés par ces années de terreur, et l'occupation vietnamienne s'annonçait longue. Nous étions des survivants, affamés, sans terre et sans famille.

*« Les soldats  
nous avaient tout pris :  
argent, identité, famille,  
émotion et joie de vivre »*

Quelques compagnons d'infortune et moi-même sommes retournés dans des villes et des régions désertes. Il fallait s'y débrouiller, repartir de zéro... Nous n'avions plus rien ! Sur ces ruines, une nouvelle société essayait de s'organiser et la vie tentait de reprendre le dessus petit à petit. Les marchés, les écoles et les dispensaires ont rouvert timidement. Mais un grand nombre de Cambodgiens ont quitté le pays, essayant d'échapper au désarroi ambiant. Ils ont été nombreux à partir pour les camps de réfugiés thaïlandais le long de la frontière. Là-bas, la vie était également difficile, mais au moins il y avait de la nourriture, une assistance des Nations Unies, et un espoir d'être réinstallé dans un autre pays. Un beau jour, j'ai décidé à mon tour de m'enfuir pour ces camps avec un groupe de vingt-cinq personnes. Nous nous sommes mis en marche en espérant n'être vus par aucune des armées en conflit.

Il y avait tant de dangers sur les routes ! Les soldats vietnamiens étaient derrière nous et nous tiraient dessus, croyant que nous allions rejoindre les forces des Khmers rouges. Ces derniers nous mitraillaient à leur tour, pensant que nous étions des traîtres... A un moment donné, alors que nous étions assis au milieu d'un champ de mines, je me suis senti complètement désespéré. Des vingt-cinq personnes de notre groupe de départ, nous n'étions plus que huit. Les autres s'étaient fait abattre ou avaient sauté sur une mine. Nous n'avions pas mangé depuis des jours et buvions notre propre urine pour survivre. J'étais là, sous un arbre, et n'osais plus bouger. J'avais perdu tout espoir de m'en sortir et de parvenir indemne à la frontière.

D'origine bouddhiste comme toute ma famille, je me suis mis à prier. Non pas Bouddha, mais bizarrement j'ai prié le Dieu qui a fait la terre et le ciel et qui m'a créé, moi. Et qui, je le croyais, pouvait me sauver. Après un certain temps assis en silence, j'ai entendu une voix qui me disait : « Continue, va de l'avant ! Personne d'autre ne va mourir, tu vas arriver à la frontière. » D'abord, je n'ai pas su

Une génération qui a subi des atrocités indescriptibles, ça marque toute une société. La structure de la famille a besoin d'être restaurée. Ce n'est pas seulement une aide à la survie physique, mais la restauration de l'être intérieur – redonner un sens à la vie... – qui est nécessaire dans bien des régions du monde ayant subi de telles violences.

d'où provenait la voix. Peut-être de l'arbre ? J'ai d'abord pensé à ma grand-mère décédée... Mais il fallait faire vite : j'ai appelé tout le monde et leur ai parlé de ce que j'avais entendu. Nous nous sommes levés et avons continué à marcher à travers le champ de mines... sans accident !

Enfin, nous sommes arrivés dans une plantation de bananes. Plus tard, nous avons trouvé des baies dans la forêt. Nous ne savions pas si elles étaient comestibles, mais nous les avons mangées. Nous sommes enfin parvenus à la frontière thaïlandaise, sans que personne d'autre du groupe ne meure en route.

Arrivé dans le camp de réfugiés, j'y ai trouvé une Eglise chrétienne cambodgienne. Je n'étais pas intéressé par cette religion, mais je voulais comprendre ce que d'autres personnes croyaient. J'ai demandé une Bible et j'ai lu la première page qui parle d'un Dieu... qui a créé les cieux et la terre ! Dans le bouddhisme, il n'y a pas de Dieu créateur. Quand j'ai lu ces mots à propos de ce Dieu, j'ai immédiatement pensé au moment où j'étais assis sous cet arbre dans le champ de mines. J'ai alors eu comme une révélation : personne ne m'avait parlé de foi chrétienne, mais ce Dieu-là m'avait sauvé et il m'intéressait désormais !

J'avais vu beaucoup d'atrocités, souffert de la mort de mes proches. Alors que j'attendais dans ce camp pour émigrer aux Etats-Unis, les autorités thaïlandaises m'ont forcé à monter dans un bus qui repartait pour le Cambodge ! La vie nous joue parfois de drôles de tours, n'est-ce pas ? Je me suis réinstallé à Sisophon, capitale de la province de Bantey Manthey. Je n'étais plus le même qu'avant.

Changé et transformé par ces années de dictature et par la découverte d'un Dieu créateur. J'ai étudié dans une école biblique à Phnom Penh, afin de me familiariser avec l'histoire de ce Dieu qui m'avait répondu dans ce moment d'intense détresse. Ensuite, j'ai suivi une formation d'une année dans une école d'agriculture.

Je suis devenu pasteur. J'ai ainsi réalisé ce rêve qui m'habitait depuis longtemps : construire une maison d'accueil pour les orphelins de mon pays. Car après avoir perdu tous les membres de ma famille, je m'étais toujours dit que si j'avais une fois un peu d'argent, je construirais un lieu de vie pour celles et ceux qui n'ont plus de proches, plus personne pour s'occuper d'eux. J'ai encore du terrain pour développer l'orphelinat. J'ai épousé Sereysokha et nous avons trois enfants. La charge est lourde. Pendant la saison des pluies, nous plantons du riz. J'essaie à ma mesure de faire œuvre utile ici au Cambodge, mais le pays souffre encore de l'héritage que nous ont laissé les Khmers rouges : le système éducatif a par exemple été complètement détruit.

Nous vivons aujourd'hui sous une monarchie constitutionnelle. Le Cambodge est touché de plein fouet par la crise économique mondiale. Un bon tiers de la population est considérée comme extrêmement pauvre et plus de la moitié des Cambodgiens n'ont pas accès à l'eau potable.

Nous avons donc beaucoup de travail pour que le Cambodge atteigne un niveau de vie « acceptable » et que les populations les plus démunies accèdent aux besoins élémentaires. Je souhaiterais accueillir encore plus

d'enfants dans notre centre, mais cela n'est actuellement pas possible pour des raisons financières<sup>1</sup>. Mon cœur est peiné à la pensée de tous ces orphelins qui vivent encore dans les rues de Phnom Penh... J'aimerais leur donner le cadre de vie sécurisant et l'atmosphère familiale qui m'ont tellement manqué!

Mais le Cambodge reste le Pays du sourire et je vous encourage à venir nous visiter lors de votre prochain passage en Asie du Sud-Est. Dans la région d'Angkor, vous trouverez une jungle omniprésente... des rivières sinueuses, dont les barques sont remplies de visages accueillants... et des rizières à perte de vue. La cuisine locale y est délicieuse et les frangipaniers centenaires à l'odeur subtile sont magnifiques...

---

<sup>1</sup> L'association Partage la Vie est active au Cambodge depuis 2006 et soutient, entre autres projets, l'orphelinat de Navy.



# Aude Nourrir un rêve d'entraide... et le réaliser !



**Se découvrir autrement : ces trois mots résument la mue que j'ai faite. Française et Suisse d'origine, j'ai trouvé ici en Asie une identité propre, des capacités nouvelles et ne suis plus la même qu'avant.**

J'habite un quartier du monde où la vie des autres n'a de secret pour personne. Où chacun a une « chambre avec vue » sur les voisins d'à côté. La vie au Laos se joue sur la place publique. Ces fragments de vie à plusieurs se passent au bord des routes trouées par la mousson, derrière le brasier, le pilon, ou sous un tamarinier où les palabres se font et se défont dans quelques hamacs élimés et toujours occupés. C'est très typique d'ici : ces bribes de vie partagées à plusieurs sont comme de petites pièces de théâtre. Savoureuses pour qui sait les voir, elles sont le pouls du pays.

Ce pays, j'y habite depuis cinq ans, et je le considère toujours plus comme le mien. Je me prénomme Aude. Je suis née à Montbéliard, dans l'est de la France. J'ai grandi dans une ferme à Hérimoncourt, dans le département du Doubs, en Franche-Comté. Je suis la deuxième d'une grande fratrie : j'ai quatre frères et cinq sœurs. Je me souviens avoir rencontré plusieurs missionnaires venus parler de leur travail dans mon Eglise, quand j'étais petite. Je devais avoir 12 ans. J'ai été très impressionnée par les projets qu'ils disaient développer outre-mer... Dans le sillage de leur visite, je me suis dit que je deviendrais infirmière plus tard, pour amener « quelque chose de concret » sur le terrain, selon une recommandation de mon grand-père. Ce dernier m'avait en effet tout de suite mise en garde : pour attester la valeur de ce que l'on croit, disait-il, rien ne vaut des actes bons et inspirés. J'ai reçu ses paroles cinq sur cinq. J'ai d'ailleurs gardé mon rêve professionnel en tête, même si quelques années plus tard, j'ai hésité à bifurquer dans la musique ou le sport... J'ai en effet toujours aimé courir !

Entre mes aspirations d'enfant et l'incarnation d'une vocation, j'ai dû franchir plusieurs étapes. J'ai le sentiment d'avoir vécu comme des mues successives : j'ai abandonné des bouts de peau, c'est-à-dire des parties de ma vie de jeune ado française, comme des doutes qui m'habitaient. Je me suis affranchie d'éléments qui appartenaient à ma personnalité, mais qui ne me correspondent plus aujourd'hui. J'ai donc beaucoup changé, tout en m'appuyant sur des acquis, des expériences et des convictions qui ont tissé mes premières années de vie. Cela vous paraît compliqué ? Je m'explique :

- J'avais toujours considéré par exemple que j'étais nulle en langues. Dans l'optique d'un départ, j'avais repris des cours d'anglais, tout en doutant beaucoup parvenir un jour à me débrouiller dans la langue de Shakespeare ! Ici, j'ai commencé par apprendre le lao à la capitale Vientiane. Je le parle aujourd'hui couramment... Ce qui me frappe dans cette langue, c'est qu'il y a peu de vocabulaire comparé à la langue française, ce qui limite les détails et entraîne souvent des incompréhensions, voire des malentendus. Pour être sûre d'avoir bien compris, je reformule souvent ce qui est dit et demandé. Mais les Laotiens entre eux ne font pas toujours cet effort.

*« Chacun a une  
« chambre avec vue »  
sur les voisins  
d'à côté »*

Ce qu'il a été difficile d'apprendre, en lao, ce sont les tons : la langue est tonale, c'est-à-dire qu'un même mot n'a pas le même sens suivant la manière dont il est prononcé. Par exemple « ami » et « cochon », transcrits en français, ça donne deux fois « mouou » ; sauf que pour « ami », c'est un son droit, comme une note de musique, alors que pour « cochon », le son monte d'un demi-ton sur le « ou »... Vous imaginez le type de conversation, les jeux de mots et les fous rires des Laotiens quand un Blanc se trompe de ton !

- J'avais lu des livres sur la mission, sur les différentes cultures et les religions... toujours avec cette envie tenace de m'expatrier. Mais la vie sur le terrain et le contact relationnel de tous les jours m'ont appris bien plus et bien d'autres choses que les livres... Née dans une famille chrétienne, je me suis retrouvée ici au milieu d'un peuple qui appartient à des groupes ethniques différents et qui connaît autant de rituels et de religions distincts. Je les découvre et partage leur quotidien, alors que nos conceptions du monde divergent du tout au tout !

C'est particulièrement le cas lorsque je travaille auprès de patients qui font partie de groupes ethniques à croyance animiste. Leurs proches vont prendre beaucoup de temps au village pour essayer de les soigner au moyen de rituels, de sacrifices, de médecines traditionnelles, avant de venir à l'hôpital. Il arrive parfois qu'il soit déjà trop tard. Et si une personne meurt une fois à l'hôpital, les villageois mettent la faute sur la médecine hospitalière. A Sékong, la plupart de ces villages se trouvent dans des zones isolées à plusieurs jours de marche, et beaucoup de leurs habitants ne viendront jamais à l'hôpital. Ils me disent : « Si le patient guérit, c'est bien, sinon, il meurt. » Sont-ils fatalistes ? En fait, dans leur croyance, on ne peut pas ramener un mort au village, parce que cela risque d'irriter les esprits qui vont alors provoquer la mort d'autres personnes. Et si un patient meurt en dehors du village, il ne sera pas l'objet d'une vraie cérémonie de funérailles, ce qui risque aussi d'énervier l'esprit du mort qui, à son tour,

fera peut-être venir des malheurs sur les villageois. Ils ont en fait davantage peur du monde invisible que du monde visible.

*« Ils ont en fait  
davantage peur du  
monde invisible que  
du monde visible*

En revanche, avec des amis bouddhistes, je peux échanger facilement et poser des questions sur ce qu'ils croient et sur leurs rituels. La plupart ne connaissent pas toujours la signification exacte de ce qu'ils pratiquent. L'habitude et la culture l'emportent, comme c'est le cas aussi pour beaucoup de chrétiens. Moi, j'explique ce que je crois et la signification de chaque fête du calendrier chrétien, comme Noël ou Pâques. Nous avons alors un échange très simple et concret au sujet de nos différences religieuses. Des amis m'ont par exemple invitée dernièrement à aller au temple bouddhiste. Je les ai accompagnés. Le fait que je ne refuse pas leur invitation a été apprécié et, du coup, ils m'ont demandé d'expliquer quels étaient mes rituels. J'ai donc dit qu'avant le repas, j'ai l'habitude de prier pour dire merci à Celui qui pourvoit à tous mes besoins. Mes collègues bouddhistes le savent maintenant et me demandent systématiquement de prier quand nous partageons un repas ensemble.

- En France, dans ma famille, mon Eglise, ou à l'école de mon département natal, on m'a appris le respect des autres. Sans pour autant m'empêcher d'exprimer ce que je ressens. Au Laos, la notion de respect des aînés, des autorités, des grades, de la hiérarchie est très importante et on ne peut pas donner son avis, exprimer son désaccord et, encore moins, conseiller quelqu'un qui est considéré comme supérieur. En Occident, on nous pousse à l'autonomie, voire à l'individualisme, chaque être est unique, n'est-ce pas ? Au Laos, il y a une culture de groupe. Il n'est pas légitime d'être différent ou de penser différemment des autres. De fait, un Laotien ne s'exprime jamais avant d'être sûr que son avis est partagé par le groupe qui est avec lui. Les Blancs sont, estime-t-il, des « cœurs chauds » ; ils s'expriment à tout bout de champ, quand ils sont contents, mécontents, tristes ou joyeux : ils rient, pleurent, crient en montrant clairement ce qu'ils ressentent. Dans la religion bouddhiste, l'objectif au contraire est d'effacer tout sentiment pour ne plus souffrir. Les Laotiens conseillent d'ailleurs souvent de garder le « cœur froid », c'est-à-dire de ne pas prendre à cœur ce qui se passe pour ne pas souffrir ou s'énervier au risque de perdre la face. Il s'agit d'éviter la honte qui s'ensuit. Les Laotiens sont donc généralement souriants, mais ils n'expriment pas leurs sentiments. Ainsi, lors de décès par exemple, ils ne pleurent que très rarement. De plus, ils croient que pleurer risque d'empêcher l'esprit du mort de s'en aller. C'est peut-être une des raisons qui font qu'ils ont besoin de boire beaucoup d'alcool lors de fêtes, pour effacer leur réserve et enfin s'amuser.

- Habitée à vivre dans une famille nombreuse, je me suis sentie très seule au début... mais bien vite, j'ai eu beaucoup de petits frères et sœurs laotiens : les enfants qui viennent chez moi m'appellent grande sœur ! Comme première fille d'une grande famille, j'ai dû endosser tôt des responsabilités et « encadrer » des plus jeunes que moi. Cette capacité de prendre soin de celles et ceux qui m'entourent a été ensuite renforcée par ma formation. Et je me suis sentie confortée dans le fait que je pouvais gérer un groupe.

En bref, j'ai beaucoup appris depuis que je suis au Laos. Sur les gens, sur la vie. Et sur moi !



La province de Sékong, où je suis maintenant après avoir vécu dans une autre province, se trouve dans le sud du pays. Elle est la moins peuplée et l'une des plus pauvres du Laos. On estime que le 25 % des enfants n'atteint pas l'âge de 5 ans. La ville même de Sékong a 25 ans seulement. Elle est à peine plus jeune que moi ! Les arbres ont été coupés et on a planté des bâtiments à la place. La région est montagneuse et quand nous nous rendons dans les villages de montagne, ce sont des forêts de pins qui nous environnent. Nous, c'est moi, la seule Blanche, et les autres collaborateurs laotiens du Service fraternel d'entraide (SFE)<sup>1</sup> et de l'hôpital où je travaille. Nous sommes ici à la frontière du Vietnam. Un pays dans lequel je suis allée en touriste une semaine et qui est bien différent du Laos. Pour avoir une idée des villages où l'on se rend en équipe médicale dès que l'on quitte la ville, il vous suffit d'ouvrir un album d'Astérix. Je trouve que les maisons ressemblent à celles de ces Gaulois décrits comme « irréductibles » dans

ces bandes dessinées : des toits de chaume, pas d'électricité, pas d'eau courante. Certains de ces villages sont à trois, voire six jours de marche, d'autres à quelques heures de 4X4. L'isolement de leurs habitants me touche beaucoup.

Nous avons l'habitude de nous rendre dans les villages où nous avons formé des soignants pour dépister les cas de tuberculose et suivre les patients en cours de traitement. Ces visites nous permettent de réajuster leurs connaissances et d'examiner des personnes ensemble. Un jour, une infirmière de l'équipe s'est rendue dans le village de Tyoumpoy. Le soignant avait réuni tous les cas suspects. Alors qu'elle les examinait avec lui, elle a remarqué une petite fille toute maigre qui toussait au fond de la pièce. Elle a demandé à la voir. Ses parents ont expliqué que cela faisait des mois qu'ils lui faisaient faire des examens : au dispensaire, puis à l'hôpital du district à 20 kilomètres de là. Ils étaient même allés jusqu'à l'hôpital de la province, mais les médecins n'avaient rien trouvé.

Il est essentiel, dans un engagement dans les pays du Sud, de se rapprocher de la culture locale en apprenant la langue et les usages traditionnels. Il est important de partager la nourriture, l'habitat et parfois l'habillement. Mais ce que les personnes locales reconnaissent par-dessus tout, c'est notre motivation, le cœur que nous avons pour eux.

Il faut savoir une chose : malgré tous nos efforts, nous ne serons jamais comme eux et resterons des privilégiés, simplement par notre choix de rester ou de partir !

Suite à ces déconfitures, ils ont ramené leur enfant au village et ont procédé à des cérémonies traditionnelles et à des offrandes pour apaiser les esprits. Mais leur fille n'a pas été guérie. Elle était tellement faible qu'elle restait chez elle : elle ne pouvait plus aller jouer avec ses amis au village et n'allait même plus à l'école. L'infirmière a pris sur elle de faire repasser à l'enfant une série d'examen et la doctoresse du SFE est allée faire les analyses dans un hôpital de district. Dès qu'elle a vu les bacilles de Koch, la tuberculose, une radio a été faite en plus pour bien montrer les « trous » dans les poumons. Melle Tyoy, 11 ans, a enfin su de quelle maladie elle souffrait et pu obtenir le traitement adéquat. Aujourd'hui, elle va très bien.

Récemment, j'ai passé une semaine seule dans un village de la province d'Attopeu. J'étais la première Blanche que les habitants voyaient... Avoir la peau blanche, ici, c'est considéré comme un luxe. On m'envie beaucoup, on me trouve belle... On me trouve riche aussi ! Et ça, c'est dur. Parce que je reste toujours l'étrangère à cause de la couleur de ma peau, et l'étrangère riche ! Pourtant, ils me connaissent, me considèrent souvent comme une Laotienne puisque je mange comme eux, m'habille comme eux, parle lao couramment.

Cela dit, les Laotiens sont très accueillants. Et parfois envahissants ! Ils regardent ici par la fenêtre de mon logement... Une grand-mère est venue une fois visiter ma maison et, en moins de deux, s'est trouvée à l'étage dans ma chambre à coucher ! C'est comme s'ils ne connaissaient pas de limites à la sphère privée. En même temps, les plus pauvres trouvent toujours des petits cadeaux sympathiques à of-

frir, même s'ils n'ont quasiment aucun moyen. C'est très impressionnant. Il y a là une richesse dans la relation humaine que je n'avais jamais connue auparavant. Une simplicité dans le partage qui me plaît et me convient bien.

Je retrouve ces gestes simples au fil de mon activité: après avoir passé une semaine dans un village pour former des soignants et ausculter quelques patients, tous les villageois sont venus nous dire au revoir et nous ont offert des citrouilles, des piments et du pin résineux idéal pour allumer le feu. Une autre fois, un chef de village m'a offert un joli panier qu'il avait fait. Il voulait me remercier d'être venue dans son village avec mon équipe pour apporter des connaissances à la population et les aider à utiliser des moyens de prévention.

Sur le plan sanitaire, il y a beaucoup à faire: en ville, la plupart des personnes ont accès aux soins, mais pour les villages isolés, c'est plus compliqué, car il y a très peu de dispensaires. La pauvreté et la différence ethnique ne facilitent pas toujours l'accueil des patients par les médecins des hôpitaux. Le personnel aura beau avoir un bon niveau de formation, si l'accueil laisse à désirer, les patients ne viendront pas.

Dans les villages, il y a des besoins surtout au niveau de l'hygiène et des gestes de base: mettre la main devant la bouche quand on tousse, vacciner les enfants, bouillir l'eau avant de la boire, utiliser des toilettes, se laver les mains, dormir sous une moustiquaire... tous ces gestes qui peuvent limiter la contamination. Il y a aussi le problème de l'alcool et de la fumée. Pas de fête ici sans

alcool : bière, laolao (alcool de riz), alcool de jarre... toutes ces boissons sont consommées sans modération et les fêtes ne durent pas seulement une journée, mais souvent une semaine. Dans certains groupes ethniques, dès que les enfants savent marcher, ils fument. On voit ainsi des enfants hauts comme trois pommes aspirer dans une pipe à eau en bambou presque aussi grande qu'eux !

Le climat est très chaud et humide. Je porte la jupe traditionnelle qu'on appelle le « sin », avec des sabots ou des tongs. Et un t-shirt ou un chemisier suivant les circonstances. Quand j'en éprouve le besoin et pour me vider la tête des souffrances et de l'apparente indifférence auxquelles j'ai été confrontée pendant la journée, il m'arrive encore de courir dans les rues de la ville... Une Blanche qui fait son jogging : cela fait rire ! Le fait de faire du sport reste normal, puisque dans la plupart des pays communistes, on encourage l'exercice physique. Mais quand il m'arrive de courir par 35 °C, j'ai vite le visage rouge cramoisi... Je me suis mise alors à la corde à sauter : je me place chez moi devant le ventilateur et... c'est cool !

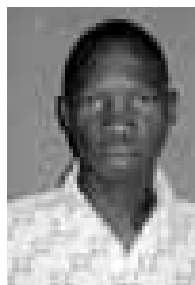
Je suis très heureuse d'être ici. J'habite un quartier du monde où la vie des autres n'a de secret pour personne. Où chacun a une « chambre avec vue » sur les voisins d'à côté... De l'est de la France au sud du Laos, les changements ont été multiples, mais j'aime la personne que je suis devenue : utile aux autres.

---

<sup>1</sup> En Suisse, le Service missionnaire évangélique (SME) collabore avec le SFE.



# Armand S'affirmer dans sa culture. Et se projeter dans l'avenir



**Je vis dans un pays où l'on parle plus de 130 langues et où la moitié de la population a moins de 15 ans. Depuis peu, je lis et écris dans ma langue maternelle... Cela m'ancre dans ma culture et m'ouvre de nouvelles perspectives.**

Je vis au milieu d'une grande zone rizicole assez peuplée, mais plate comme une table. Elle est complètement inondée et donc paralysée quatre mois par an. Nous cultivons ici principalement ce qu'on appelle un riz fluvial. Si le fleuve déborde, on a une super bonne récolte. S'il ne déborde pas, la famine menace. Des greniers de stockage nous aident à passer les périodes les plus diffi-

ciles. Je m'appelle Armand Koustoguekeineng. J'ai 16 ans et je vis à Béré, un village du sud du Tchad.

Quand je me réveille le matin, la première chose que je fais, c'est prier. Je remercie Dieu pour le souffle de vie qu'il continue de me donner. Car au Tchad, en effet, vivre n'est pas une évidence. Puis je sors et prépare le petit déjeuner pour la famille. En période scolaire, je pars aux cours juste après avoir mangé. Si c'est les vacances, je vais aux champs ; ou, s'il pleut, j'évacue l'eau de pluie dans la cour de notre concession. Ce que je n'aime pas pendant la journée, c'est la chaleur, car il fait toujours très chaud au Tchad.

Je suis né à N'Djamena, la capitale du Tchad. En 1999, quand j'avais 5 ans, mon père a choisi de déménager ici pour son travail : il alphabétise les adultes en langue nangjere afin de lutter contre l'analphabétisme qui freine, dit-il, le développement des populations.

Nous sommes deux enfants dans la famille : moi et ma petite sœur Armelle, âgée de 11 ans. Nous vivons avec nos parents dans une case simple, construite avec des briques non cuites, mais notre toit est fait de tôles. Je joue un

Lire et écrire dans sa langue maternelle permet aux premiers intéressés de conserver leur culture. Ce travail de longue haleine aide chaque ethnie à sauvegarder sa dignité dans la diversité... et nous enrichit tous !

peu de la guitare et du clavier. J'aime aussi me dépenser au football avec des camarades. Et puis je m'intéresse à l'électronique, soit aux ordinateurs, aux appareils de radio, aux téléphones.

A l'école, je commence seulement à savoir lire et écrire dans ma langue maternelle, le nangjere. Précédemment, j'ai appris à lire et écrire en français. Mais mon père, qui est donc coordinateur d'un programme d'alphabétisation en langue nangjere, a insisté pour que je lise et écrive dans ma langue d'origine. Il en va pour lui de la sauvegarde de notre culture, de notre dignité et de notre identité culturelle.

La diversité linguistique est l'une des caractéristiques de la population tchadienne. On dénombre plus de 130 langues, sans compter de nombreux dialectes... Seules 18 de ces 130 langues sont parlées par 50'000 personnes ou plus. L'apprentissage à l'école des deux langues officielles, l'arabe classique et le français, pose toujours des problèmes, puisque ce sont des langues secondes pour tout élève tchadien. Dans le sud du pays, où se trouvent les villes et les gros villages, le français est plus répandu comme langue seconde, car c'est la langue de travail du gouvernement et des affaires.

A mon niveau, j'ai réalisé que l'apprentissage de ma langue maternelle facilite mon travail scolaire : quand je ne comprends pas une expression française, le passage par ma langue maternelle m'aide à capter ce que je dois faire ou à résoudre un problème. Une de mes cousines a refait trois fois la même année dans une école officielle

où l'enseignement est dispensé uniquement en français. Elle s'est inscrite à l'école bilingue nangjere/français qui vient de s'ouvrir et sa scolarité en est transformée ! Son niveau de connaissances a sensiblement augmenté, ses résultats sont excellents. Elle est capable aujourd'hui de s'exprimer couramment en français comme en nangjere. Cette transformation du niveau scolaire de ma cousine me stimule davantage à aimer ma langue maternelle, car je comprends qu'elle est aussi utile, au même titre que le français et que toutes les autres langues internationales.

Je découvre personnellement les contes et proverbes que je lis dans ma langue et qui m'éclairent sur des aspects de ma culture. J'aime par exemple beaucoup l'histoire de la hyène, qui parle de la difficulté à prendre des décisions : une hyène était sortie la nuit pour aller attraper une chèvre dans un village. Sur son parcours, elle trouve une intersection avec deux chemins possibles. Elle ne sait pas lequel mène au village. Elle s'engage dans le chemin de droite. Puis revient sur ses pas car ne pense pas être sur la bonne route. Elle s'engage sur la voie de gauche. Mais après quelques mètres, n'est pas sûre d'elle et revient à son point de départ. Elle reste ainsi indécise jusqu'à l'aube et... ne peut attraper la chèvre. Elle rentre trouver ses petits, bredouille ! Si on poursuit deux choses à la fois, on les perd toutes les deux, comme on dit en français : « On ne chasse pas deux lièvres à la fois. »

Il y a aussi un proverbe qui dit : « La fourmi coupe les chaussures à la pointure de son pied. » Autrement dit : si on veut être prévoyant comme la fourmi, on n'entreprend pas des choses qui dépassent ses capacités. Avant

la lecture de ce proverbe, je pensais tout connaître. Et je n'acceptais pas que mon père, par exemple, me reprenne quand j'avais décidé de faire quelque chose. Aujourd'hui, je comprends que je dois mesurer ce que je fais en fonction de mes aptitudes, notamment financières ! Je conseille même mes amis qui veulent vivre au-delà de leurs moyens et qui se plaignent tout le temps. Je leur dis : « Meinde ma wàle garbe bban gwandere », c'est-à-dire que la fourmi coupe les chaussures à la pointure de son pied. Ils rient... mais ils m'écoutent !

## *« La fourmi coupe les chaussures à la pointure de son pied »*

Je lis aussi de petits livrets de prévention contre le sida ou des informations sur l'utilisation de plantes médicinales. Il y a aussi en nangjere des informations écrites sur la façon de transformer le mil en nourriture, et sur l'hygiène au village. Tout ce que je peux lire en nangjere, je le lis. Cela me permet de m'instruire et de prendre mes responsabilités de jeune Tchadien, dans un pays qui doit faire face à plusieurs défis en termes de survie alimentaire et de prévention sanitaire.

Et puis le fait de savoir lire ces informations dans ma langue m'aide à influencer mes proches.

Quand ma jeune sœur ou mes cousins me voient lire en nangjere, ils s'y intéressent à leur tour. Ils ont tous soif, je crois, de lire des choses dans notre langue maternelle.



Même mes amis à l'école me demandent de leur acheter des livres d'histoires. Quand ils parviennent à lire ces ouvrages, ils lisent ensuite des documents sanitaires qui parlent de maladies et ils comprennent mieux comment se transmet, par exemple, la malaria.

Une ONG, la Wycliffe, traduit et publie plusieurs ouvrages en nangjere. Les thèmes traités sont aussi différents que l'agriculture de base, le stockage de l'eau, la vie familiale, la violence, la paix, la place de l'enfant dans la société tchadienne, la valeur de la femme... Dans la ville même de Béré, j'ai vu des hommes et des femmes analphabètes appartenant à l'Eglise locale s'inscrire dans des classes d'alphabétisation dans leur langue maternelle. Ils commencent à y lire la Bible et entonnent des chants en nangjere. Ces hommes et femmes méditent ensuite ce qu'ils ont lu chacun de son côté, sans avoir recours à une tierce personne.

A l'Eglise, je suis le secrétaire général de notre chorale. A l'avenir, j'aimerais développer ma connaissance de la musique religieuse. Dans la mesure du possible, j'aimerais aussi promouvoir la langue nangjere. Concernant mon avenir professionnel, j'aimerais devenir médecin pour pouvoir soigner mes proches comme mon père qui est souvent malade ; et plus largement pouvoir aider la population tchadienne dans sa santé.

En fait, j'ai toujours voulu étudier la médecine. A l'âge de 9 ans, je me suis cassé la jambe. Après trois mois de suivi auprès de guérisseurs traditionnels, les médecins de

la capitale ont opéré mon fémur et l'ont stabilisé avec une plaque en fer. Trois ans après, ils me l'ont extraite avec succès. Aujourd'hui, je ne boite pas et personne ne soupçonne ce qui m'est arrivé. Cela, c'est mon expérience personnelle. Et puis à Béré, trop d'enfants meurent du paludisme et de malnutrition. Si j'étais médecin, je pourrais contribuer à diminuer le taux de mortalité. Et aussi aider les populations à mieux utiliser les plantes médicinales, qui sont moins chères que les produits pharmaceutiques et tout aussi efficaces si on les connaît bien.



# Morgan

## Prostitution enfantine : du choc à l'action



**Des enfants considérés comme une marchandise sexuelle : c'est une réalité qui existe non seulement en Asie, mais qui est en pleine expansion aux Etats-Unis... et certainement dans d'autres pays occidentaux : STOP au trafic sexuel des enfants !**

Salut, je m'appelle Morgan, je suis Américaine. J'ai décidé de combattre le commerce sexuel que j'ai découvert dans mon propre pays. Qui je suis ? Je suis née dans une ferme de Toano, en Virginie, un Etat du sud-est des Etats-Unis. J'ai le sentiment d'avoir eu une enfance relativement normale et préservée. J'ai grandi entre mes parents et ma

sœur aînée, dans un endroit calme, vert, où il fait bon se balader pendant des heures : l'endroit est plat, il y a un espace fou.

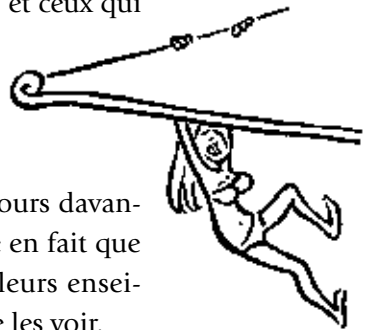
De 8 à 15 ans, j'ai été malade et n'ai pu me rendre régulièrement à l'école. Je souffrais de maux d'estomac, je mangeais très peu et n'avais vraiment pas l'air en forme. Je suis restée de longues semaines à la maison... et j'ai regardé énormément de cassettes vidéo ! Comme promoteur immobilier, mon père m'a souvent prise avec lui pour visiter les différents projets professionnels sur lesquels il travaillait. Sur les terrains de golf qu'il créait, on cherchait ensemble des objets insolites dans le sol et on trouvait des bouts de flèche ou des balles datant de la guerre civile. J'ai ainsi passé une grande partie de mon enfance à creuser des trous dans la terre pour trouver des objets de toute sorte. Sans surprise, la série de films « Indiana Jones » m'a passionnée. J'ai compulsé aussi beaucoup de revues géographiques et j'ai rêvé de devenir actrice, productrice à Hollywood ou photographe. Mes lectures et films préférés traitaient tous d'aventure, de voyage, ou mettaient en avant un personnage doté d'une mission particulière. C'est à cette période-là que j'ai développé une passion pour l'art, la photo, et tout ce qui a trait au cinéma.

Avec la caméra vidéo que l'on m'avait offerte, j'ai d'ailleurs passé des heures à tourner des séquences avec des amis. J'ai gardé ces courts métrages et les centaines de photos prises dans la ferme familiale. Ils parlent de mon espoir qui était déjà de faire des documentaires par l'image !

Quand je me suis sentie un peu mieux et que j'ai repris l'école, il m'a tardé d'expérimenter la vie, de la saisir à bras-le-corps ; et de pouvoir y laisser une empreinte ! Mais j'ai dû mûrir vite : un membre très proche de ma famille était alcoolique et dépressif ; cette personne a tenté à plusieurs reprises de mettre fin à ses jours et je me suis sentie responsable qu'elle ne parvienne pas à ses fins. Par réaction, j'ai développé une sorte de combativité et, en même temps, beaucoup de compassion pour celles et ceux qui essaient de se sortir d'une mauvaise passe.

Malgré une scolarité en dents de scie, j'ai obtenu mon diplôme de fin d'études à 17 ans.

Je n'ai pas beaucoup aimé l'école... J'ai toujours davantage appris des gens que des livres. Je trouve en fait que les personnes de la vie réelle sont les meilleurs enseignants qui soient : il suffit de les entendre, de les voir.



Une fois diplômée, j'ai eu la chance de pouvoir participer comme monitrice à un programme pour « jeunes à problèmes », ou ados qui développent des comportements à risques. Aux Etats-Unis, nous avons de tels camps pour enfants en difficulté, qui consistent à vivre en groupe 90 jours de survie... 90 jours, 3 mois, c'est long ! Je me suis engagée comme monitrice parce que je voulais aider les jeunes qui se débattent avec leur existence et qui ont besoin d'encouragement pour rester en vie. Dans une telle aventure, chaque membre du groupe doit jouer son rôle, se responsabiliser pour que l'expérience connaisse une issue heureuse ! J'ai appris l'entraide, le partage, la solidarité. Des valeurs qui restent fondamentales pour moi. J'ai surtout appris qu'en servant les autres, je recevais aussi beaucoup.

Dans cette même période, je me souviens avoir vu une bande-annonce sur une page internet qui disait : « 6'000 enfants sont morts aujourd'hui en Inde. Chaque jour, ils sont 6'000 à mourir dans ce pays, et 40'000 à perdre un parent du sida. » Cette information m'a choquée et revenait sans cesse dans mon esprit. Elle m'a interrogée sur qui j'étais et sur ce que je faisais de ma vie aux Etats-Unis. Assez rapidement, j'ai pu dire que je voulais aller en Asie, essayer de faire quelque chose pour prévenir la mort de tous ces enfants et ne pas rester en Amérique à construire mon existence autour de ma petite personne. Comme premier pas dans ce sens, j'ai décidé de m'engager dans une école de formation avec l'organisation Jeunesse en Mission. J'avais 18 ans. Comme c'est la coutume dans une telle formation, on a trois mois de cours théoriques, suivis de trois mois pratiques.

Dans ce cadre-là, je me suis rendue en Thaïlande, avec d'autres jeunes de mon âge. Nous avons vécu ensemble dans les quartiers chauds de la capitale. Notre appartement était juste à côté d'une maison de passe et j'ai eu l'occasion de développer plusieurs amitiés avec de jeunes prostituées. J'ai été témoin de ce trafic qui permettait à des hommes de disposer d'une fille pour 2,5 dollars. Un matin, j'ai découvert l'une d'elles qui gisait dans la rue : elle y avait été jetée, après avoir été violée plusieurs fois. Elle était nue, droguée, blessée. La voir ainsi sur le bitume, laissée pour morte, m'a bouleversée. Plus que cela : cet épisode a déclenché en moi une envie irrépressible de lutter contre l'esclavage sexuel. Parce que c'est d'un véritable esclavage qu'il s'agit : ces jeunes femmes, encore des enfants, sont privées de toute liberté. Elles sont

contraintes à donner leur corps sans autre contrepartie que le logement et la nourriture. Choquant, non ?

Après ce temps en Thaïlande, je suis rentrée chez moi aux Etats-Unis. Et j'ai dû faire un choix : soit fréquenter une école de cinéma, ce qui me tentait bien et qui correspondait à ce que j'avais toujours aimé ; soit entreprendre une formation spécifique et pratique en communication, proposée à partir de la Suisse. J'ai pas mal réfléchi. Et puis j'ai pensé que la meilleure solution pour donner une voix à celles et ceux qui n'en ont pas était de vivre au plus près de ces personnes-là. J'ai alors opté pour la deuxième solution, parce que je savais qu'elle me permettrait de découvrir différents pays.

Je n'ai pas été déçue sur le plan du dépaysement et j'ai pu me rendre dans près de trente pays sur les cinq continents ! Dans la capitale éthiopienne Addis-Abeba, j'ai un jour rencontré une femme assise par terre avec son enfant dans les bras. L'amie avec laquelle j'étais leur a donné du pain. Moi, je ne pouvais pas la regarder, entrer en contact avec elle. Je me rappelais ma ferme en Virginie et me disais que j'aurais eu là de quoi nourrir toute la rue ! J'avais honte. Cette femme a pris le pain qu'on lui avait offert, l'a donné à son enfant et n'en a pas demandé davantage. Elle nous a souri. Sa gratitude au milieu de son dénuement m'a complètement bouleversée. J'ai levé les yeux et nos regards se sont croisés. J'ai rougi. Et je me suis dit qu'elle était plus forte que moi ! Cette expérience reste marquante pour moi.

En étudiant et en rendant des travaux réalisés suite à des stages suivis dans différents pays, j'ai d'abord obtenu une

licence en communication. J'ai ensuite poursuivi mes études en aide humanitaire et en multimédia. Au fil de ces études, j'ai pu atteindre des responsables politiques pour parler et dénoncer l'esclavage sexuel. J'ai parlé à des directeurs d'école, j'ai pris la parole devant des gouverneurs d'Etat... Toujours pour dénoncer cette injustice qui concerne tant de femmes et d'enfants du globe.

En 2007, toujours dans le cadre de mes études, j'ai voyagé avec l'ONG PhotogenX pendant neuf mois. Quand je suis rentrée aux Etats-Unis, nous avons, les autres membres de mon groupe et moi, mis par écrit le résultat de nos observations et avons publié un livre sur le sexe et l'argent. L'ouvrage décrit comment les abus sexuels et financiers ont créé un marché et une demande de trafic humain, qui équivaut à un esclavage moderne. 27 millions de personnes en souffrent actuellement à travers le monde ! Aux Etats-Unis, ce trafic progresse et prend des proportions aujourd'hui plus importantes que la drogue.

Au fil de nos recherches, nous nous sommes également rendu compte, mes amis et moi, qu'environ 100'000 à 300'000 victimes sont des enfants américains, forcés de se livrer à des actes sexuels contre leur volonté aux Etats-Unis mêmes. Le commerce de cette exploitation sexuelle des enfants est en fait le crime organisé qui se développe actuellement le plus rapidement dans notre pays. Nous avons aussi appris que les citoyens américains composent 25 % des touristes qui consomment du sexe avec des mineurs dans le monde ; et le 75 % de ces touristes se rendent en Amérique latine.

Après avoir voyagé et observé cet esclavage sexuel des mineurs sur les cinq continents, puis compris qu'il existait également aux Etats-Unis et qu'il y était même en forte augmentation, j'en ai été atterrée – d'ailleurs tout comme mes collègues de travail. Constaté que cette injustice est si proche de moi, qu'elle existe dans mon pays, ma ville, sans doute dans mon quartier, c'est quelque chose qui m'a vraiment bousculée. Je me suis sentie comme obligée d'en faire un véritable documentaire sur support vidéo. Avec quelques étudiants, nous avons ainsi commencé à réaliser une vidéo.

*« La voir ainsi  
sur le bitume,  
laissée pour morte,  
m'a bouleversée »*

Au moment où j'écris, ce documentaire est encore en cours d'élaboration. Mais son objectif est clair : il veut présenter sans détour la face cachée de l'esclavage sexuel aux Etats-Unis, et mettre l'accent sur des solutions concrètes ; pour que l'Amérique devienne une véritable nation libérée de tout esclavage.

Caméra au poing, nous avons capté des images, des témoignages, pour informer la population américaine sur ce fléau. Mais aussi pour qu'on soit de plus en plus nombreux à le combattre. Comprenez bien : il s'agit de multiplier les actions d'aide concrètes. Comme la construction de nou-

veaux centres d'accueil pour les victimes du trafic sexuel. Pour l'heure, et sur tout le territoire américain, il n'existe par exemple que 50 lits pour les enfants victimes d'abus sexuel... contre 3500 hospices pour animaux maltraités ! Cela ne peut plus durer.

Je garde en tête le témoignage d'une jeune fille rencontrée au Michigan. Elle a témoigné avoir accepté à 15 ans un rendez-vous avec un garçon qui lui plaisait bien. De prime abord, rien que de très normal pour une lycéenne de cet âge, non ? Celui-ci l'a amenée dans un appartement où il l'a violée. Ce qui ressemblait aux prémices d'une très belle histoire d'amour pour la jeune fille a donc immédiatement viré au cauchemar : un cousin du garçon a pris des photographies du viol. Puis le piège s'est refermé sur elle d'un coup : ou elle faisait ce qu'ils voulaient d'elle, ou ils montraient les photos non seulement aux copains du lycée, mais plus largement...

Et en Suisse ? Le trafic d'êtres humains est un crime contre l'humanité et une honte pour tous les hommes, clame le chanteur jurassien Philippe Decourroux. Dans l'une de ses chansons intitulée « Les filles de l'Est », il dénonce ce trafic « pour que le monde sache ». Parce que « la grande majorité des prostituées sont les victimes malheureuses d'un odieux trafic d'êtres humains. Une forme d'esclavage des temps modernes qui a pris des proportions à peine imaginables depuis l'ouverture des frontières de l'Est ».

Cette jeune fille était d'une famille bien, de bonne moralité. Dévoiler au su et vu de tous ce qui s'était passé était pour elle inimaginable. Elle s'est sentie prise au piège et elle est entrée dans un jeu sordide: pendant deux ans, elle s'est vue contrainte de revenir dans la même chambre pendant les week-ends... où dix à quinze hommes la violentaient systématiquement.

Il n'y a pas de morale à cette histoire... Mais ce qu'il faut comprendre, et ce qu'elle dit d'ailleurs aujourd'hui elle-même, c'est que chaque jeune fille peut tomber dans une telle spirale et être victime de viols répétés.

Ce combat me touche de près. Du côté de la famille de ma mère, cinq femmes sur huit ont été abusées sexuellement, violées ou maltraitées. J'ai aussi vécu personnellement quelque chose de similaire. Je crois qu'il est essentiel d'en parler, d'informer la population sur ce qu'elle peut faire à son niveau pour prévenir les abus dont sont victimes les enfants et les femmes du quartier. Ne vous leurrez pas: dans les salons de massage de votre ville, les femmes sont des objets dont le corps s'achète souvent sans sourciller. Cela vous dérange? Vous pouvez faire quelque chose et rejoindre la lutte!

---

Des extraits du projet Sex+Money peuvent être consultés sur la page internet [www.sexandmoneyfilm.com](http://www.sexandmoneyfilm.com)



# Ismael

## La rencontre de l'autre détruit les a priori

**Impliqué dans un programme d'animation pour enfants et ados en Cisjordanie, j'ai vu l'injustice et appris la reconnaissance et le respect mutuels. Ce que j'ai vécu là pendant trois semaines a confirmé pas mal de choses que je pensais et casse des préjugés dont souffrent les Palestiniens.**

Je m'appelle Ismael. Je suis né le 7 mars 1996, j'ai donc 14 ans. J'habite un petit village du Nord vaudois, en Suisse. Je suis l'aîné de trois enfants ; j'ai une sœur qui s'appelle Jade, elle a 10 ans, et un petit frère, Malik, qui a 8 ans. Nous accueillons dans notre famille un petit garçon de quatre ans, Christophe. Mes parents s'appellent Olivier et Noémie. Mon père est graphiste. Ma mère est



psychologue dans un service de soutien scolaire pour des élèves qui ne parlent pas le français à Yverdon-les-Bains, la ville la plus proche de notre village. Je mesure 160 cm, j'ai les cheveux noirs, des yeux bruns, je suis sportif, je pratique le BMX et joue de la batterie.

En été 2009, entre la septième et la huitième année scolaire, je suis parti un peu plus de trois semaines en Israël-Palestine avec un groupe intergénérationnel. C'était dans le cadre d'un mouvement international et interconfessionnel qui propose différentes activités pour les enfants et les ados<sup>1</sup>. On propose des animations et, chaque fois, on prend cinq minutes pour rappeler que Dieu est proche de chacun, qu'il aime chacun, qu'il écoute chacun, qu'il a un plan pour la vie de chacun. Peu importe le public auquel on s'adresse. Nous sommes restés une semaine dans un camp de réfugiés palestiniens dans la région de Bethléem. Cela se trouve en Palestine, ou plutôt dans les Territoires palestiniens occupés, que l'on nomme également Cisjordanie.

Dans le camp de réfugiés de Dheishe, les maisons ne sont pas finies : des fers à béton sortent des toits au cas où, un jour, quelqu'un voudrait construire un étage supplémentaire... Le paysage que l'on avait devant les yeux du haut du toit de l'auberge où on logeait était magnifique : on voyait le Mont Hérode et le désert. Et puis, au-dessus, un grand ciel bleu, tous les jours. Pourtant, dans ce camp de réfugiés, comme dans toute la ville de Bethléem, la vie est dure et dangereuse. L'armée israélienne semble jouer avec les besoins des Palestiniens : elle leur coupe l'eau courante, donne des vivres aux touristes qui vont à

Bethléem, pour ne pas faire marcher l'économie locale... et, cerise sur le gâteau, les Israéliens ont construit un mur de huit mètres de haut et d'un mètre et demi de large qui fait tout le tour de la ville et la coupe en deux !

A part ça, c'est une ville assez moderne. A côté du camp, il y a un muezzin qui appelle les musulmans à la prière cinq fois par jour.

Arrivé à l'auberge de jeunesse du camp de réfugiés, j'avais très soif. Il faut dire qu'il faisait entre 35° et 38° C. J'avais repéré un petit magasin au bas du chemin. Cette épicerie était faite de seulement trois murs, un grand rideau de fer faisant office de quatrième mur la nuit. Le jour, le rideau est ouvert et le magasin fonctionne comme un petit stand... Dans l'échoppe, il y avait toutes sortes de choses : des aliments, des boissons, mais aussi des habits et des sacs brodés à la main par la vendeuse, de l'artisanat typiquement palestinien.



Donc, en moins de deux, j'étais dans l'échoppe et j'ai pris une canette en pensant payer le même prix qu'en Suisse... mais j'ai vite constaté qu'avec le prix d'une canette suisse, je pourrais acheter deux litres ici. J'ai été tout de suite séduit ! J'ai pris deux litres, je me suis avancé vers la caisse pour payer mes boissons. La dame de l'échoppe était une femme d'environ 30 ans, cheveux noirs, yeux bruns, assez grande (1m75 environ). Elle avait une voix chaleureuse, mais parlait très vite. Cette dame m'a pris pour un enfant du camp et... m'a parlé en arabe ! Il faut dire que j'ai des origines palestiniennes et le teint assez

foncé... Ne comprenant pas ce qu'elle me disait, je lui ai répondu en anglais: « What ? » et, tout étonnée que je ne parle pas arabe, elle a commencé à me questionner afin de savoir d'où je venais, ce que je faisais ici... Je crois que l'on a bien dû parler pendant une bonne petite heure. Bref, pour finir, je lui ai acheté une bouteille de Fanta et quelques pipasses, ces graines qu'on grignote. Je crois que ce jour-là, je suis revenu cinq fois lui acheter à boire.

Avec mon groupe, nous étions dans ce quartier pour mettre en place des programmes d'animation pour enfants et ados. Nous proposons des jeux, des chants et nous apprenions aux enfants à prendre soin de leur environnement en jetant les déchets à la poubelle. Comme il nous manquait du matériel pour les jeux, j'ai proposé d'aller au petit magasin puisque j'avais fait connaissance de la vendeuse. Je me disais qu'aller acheter des choses dans son échoppe l'aiderait à vivre un moment. J'y suis donc allé faire mes courses: des lots pour les gagnants des jeux, de la nourriture pour les enfants, des ballons... et divers autres accessoires.

Quand elle m'a vu arriver, ses yeux se sont remplis de joie et elle m'a dit bonjour avec une infinie gentillesse. J'ai donc fait mes achats; elle était tellement contente de me voir qu'elle m'a offert un coca... Pendant cette semaine à Dheishe, je suis allé acheter à peu près trois fois par jour à boire et à manger chez elle. Un jour, elle m'a présenté sa famille: son mari, un homme grand, le visage entouré de cheveux noirs, des yeux bruns, une énorme moustache et pas mal d'humour; ses trois enfants: deux filles et un garçon, de respectivement 5, 3 et 2 ans. C'était un grand

honneur pour moi d'être présenté à sa famille. Je n'ai pas attendu longtemps pour lui introduire à mon tour mon père et ma mère... qui faisaient partie de notre groupe d'animation. Ils ont donc fait connaissance, et ma mère lui a acheté un sac. Plus tard, c'est ma grand-mère – qui était aussi du voyage –, que j'ai présentée à la vendeuse.

Le soir, mon amie du petit magasin avait un stand de glaces qui rassemblait tous les enfants du quartier. Nous en avons profité aussi car, comme pour toute chose là-bas, les prix sont très bas pour nous. Il y avait plusieurs parfums, vraiment délicieux: mangue, vanille, chocolat, fraise et fruit de la passion. Tous les soirs, nous sautions donc sur l'occasion d'aller nous détendre avec ces bonnes glaces.

*« Je n'échangerais  
ces moments pour  
rien au monde »*

Le jour où nous devions animer le quartier avec notre programme pour la dernière fois, je suis allé inviter les enfants de la vendeuse. Tout émue, elle a accepté. Elle m'a même offert quelques litres de boisson pour les personnes de mon groupe. Le dernier jour de notre séjour à Bethléem, je suis allé lui dire au revoir et je lui ai offert une Bible en arabe. A ma grande surprise, elle a été réjouie de recevoir ce cadeau. Elle m'a remercié, elle a offert des sacs à ma grand-mère, m'a offert encore des pipasses et des boissons... Elle avait l'air vraiment contente.

Pendant ce voyage à Bethléem, nous avons rencontré encore d'autres personnes qui nous ont touchés. Nous sommes par exemple allés nous promener dans la ville même, nous avons visité le camp de réfugiés de Aïda : ma mère voulait retrouver une famille qu'elle avait vue dans un reportage sur le « mur de la honte », le mur de séparation. Nous avons cherché dans la ville et finalement trouvé cette maison entourée sur trois côtés par le mur... Dans le reportage, une mère de famille habitant cette maison racontait que ses enfants étaient partis le matin à l'école et que, lorsqu'ils étaient revenus le soir, le mur avait été construit devant leur maison... Ma maman avait envie de témoigner à cette famille que leur histoire l'avait touchée, qu'elle n'était pas seule et que nous pensions à eux. Nous sommes donc allés les trouver dans le but de leur acheter de l'artisanat local pour les aider à vivre. Avant le mur, la route Jérusalem-Bethléem passait devant leur maison, et il y avait beaucoup d'animation. Ils avaient trois magasins et vivaient du tourisme. Depuis le mur, plus personne ne leur rend visite, les touristes ne passent plus devant leur maison et ils ont de grandes difficultés pour vivre. Cette famille, les Anastas, est composée de six per-

Aller à la rencontre de l'autre, le découvrir et se laisser découvrir par lui... et accepter l'échange : voilà une expérience qui demande du courage, qui enrichit et donne une autre vision du monde. Un monde où l'on découvre la richesse des relations humaines.

sonnes : les parents, Claire et Johnny, ainsi que leurs quatre enfants, deux filles et deux garçons. Cette famille détonne un peu : tous sont vêtus à l'occidentale. Ils sont accueillants, mais on voit qu'ils sont épuisés par les difficultés qu'ils rencontrent.

Nous avons fait connaissance, ils nous ont fait visiter leur maison. Les meubles étaient vieux, car ils n'ont pas beaucoup d'argent. Leur maison a trois étages et une terrasse sur le toit. Mais dès la construction du mur, ils n'y sont plus allés. Ils courent le risque de se faire tirer dessus par les soldats depuis le mirador voisin. Actuellement, ils ont encore un petit commerce en bas de leur maison où ils vendent des souvenirs en bois d'olivier, ainsi que de l'artisanat produit par les femmes des camps de réfugiés de la région. Leur commerce ne marche pas très bien, puisque les touristes ne vont plus qu'au centre-ville pour voir l'église de la Nativité et qu'ils ne s'approchent pas trop du mur.

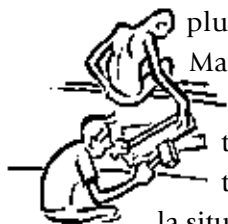
Ils nous ont ouvert leur magasin et nous leur avons acheté quelques articles : des souvenirs, des foulards brodés, des articles en bois d'olivier, des croix chrétiennes... Ils ont été très heureux de gagner un peu d'argent. Claire nous a déclaré que personne n'était venu depuis deux mois et demi. Ils pensaient fermer boutique et même partir à l'étranger pour essayer de trouver une vie meilleure. Cette famille est chrétienne et se sent très isolée : la plupart des chrétiens de Bethléem sont partis à l'étranger. Notre visite leur a rendu un peu d'espoir.

Ce soir-là, nous devions aller manger au restaurant dans la rue à côté de chez eux pour l'anniversaire de ma tante,

et c'est tout naturellement que nous les avons invités. Ils ont accepté avec joie ! Ce restaurant était assez classe, mais il n'y avait que nous. Le plus drôle, c'était le menu : il était peint sur le mur de séparation, en dehors du restaurant !

Nous avons bien mangé et sommes ensuite retournés dans la maison des Anastas où nous avons prié pour eux et avons pris des photos tous ensemble devant le mur. Nous avons ensuite dessiné un portail ouvert sur le mur de la honte, symbolisant un avenir meilleur pour eux. Ils ont pu expliquer leur calvaire et leurs problèmes. Nous leur avons promis de revenir pour peindre une fresque sur le mur devant leur porte d'entrée afin que ce soit plus agréable à vivre, et moins sombre.

Ma grand-mère est restée en contact avec Claire. Nous devons y retourner bientôt. Le fait que nous soyons allés les trouver les a encouragés à rester, malgré la situation tendue.



Ce voyage a été plein d'émotions et de rencontres. Je n'échangerais ces moments pour rien au monde. C'étaient les meilleures vacances de ma vie. Donner sans rien attendre en retour est vraiment dur, mais quand on commence et que l'on voit tous ces sourires, on ne peut plus s'arrêter.

J'ai appris que la culture des Palestiniens n'est pas la même que la mienne et que je dois faire attention avec les personnes différentes de moi si je veux éviter de faire des gaffes. Depuis ces vacances, je me sens différent : j'ai beaucoup plus de compassion à l'égard d'autrui. Cela

m'a ouvert les yeux sur l'aide que l'on peut apporter.  
C'est parfois tout simple, mais ça change tout !

---

<sup>1</sup> L'organisation Les Fabricants de Joie (FJ) travaille parmi les enfants, les jeunes et les familles. Elle est active dans différents domaines tels que l'organisation de camps, la formation d'animateurs ou l'animation de programmes de prévention dans des quartiers en difficulté. Les FJ sont un département de Jeunesse en Mission et ont débuté en Suisse romande en 1984. Ils sont présents dans plus de 60 pays.



# Carol Aveugle, mais menuisier

**Parvenir à être indépendant sans l'usage de la vue est une gageure en Afrique. Les infrastructures sanitaires, éducatives et professionnelles font cruellement défaut aux plus de 10 millions de non-voyants du continent. Mais pour moi, ça va...**

Dans la capitale économique de la Côte d'Ivoire, Abidjan, un relent de gaz de voitures et de fruits trop mûrs accompagne le passant. Pour leurs clients, les chauffeurs de taxi mettent plein tube une musique rythmée qui assourdit les piétons qu'ils frôlent. Ce monde-là, je l'ai connu plus tard.

Je m'appelle Carol Se Goh, je suis né à une soixantaine de kilomètres à vol d'oiseau de la métropole, au nord-est, à Kodiossou. C'est un petit village de la sous-préfecture d'Alépé, perdu au milieu de la forêt tropicale. Les premières années de ma vie, je les ai passées avec ma mère.



Je me suis imprégné de son parfum. Quand elle sortait, elle m'attachait sur son dos : là, le nez collé à son pagne humide de nos transpirations, j'étais rassuré. Tantôt je dormais, tantôt, tous mes sens en éveil, je participais à sa vie, sentais tous ses mouvements. Quand nous allions au champ, je passais tout à coup à la position horizontale, à plat ventre sur le dos anguleux de ma mère qui s'était courbée pour travailler la terre. D'autres fois, c'était le brouhaha du marché. Je sentais qu'elle n'était pas très à l'aise quand on lui demandait de mes nouvelles. Sur le chemin du retour, on passait devant une maison d'où provenait une odeur de bois coupé. Parfois, on y entendait les coups cadencés d'un marteau. Ou c'était le bruit d'un frottement régulier qui allait et venait, puis on entendait le bruit d'un morceau de bois qui tombe à terre.

— Maman, c'est quoi ce bruit ?

— C'est le vieux Zoyo qui scie une planche.

— Je peux aller toucher ?

— Non, pas aujourd'hui.

A la maison, il y avait la grosse voix de mon père. Quand

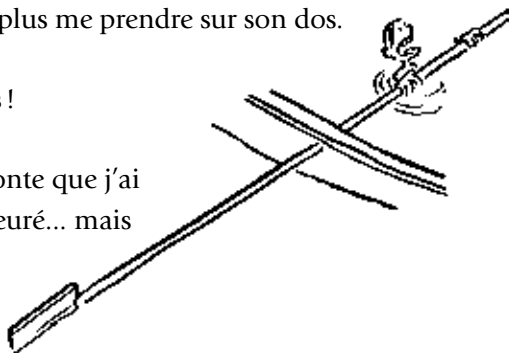
Une personne handicapée dans les pays du Sud est souvent perçue comme une bouche de plus à nourrir. Beaucoup de handicaps pourraient être évités grâce aux vaccinations, ou résorbés à l'aide d'opérations peu coûteuses comme la cataracte qui permet de voir à nouveau. Parfois, une prothèse toute simple transforme la vie d'un enfant et lui permet de se déplacer et de se développer comme ses camarades.

il parlait de moi, je sentais parfois maman envahie d'inquiétude. Son corps se raidissait et était parcouru d'un frisson. Que se passait-il ? Un jour, quand j'ai eu trois ans, ma mère ne voulut plus me prendre sur son dos.

— Pourquoi ?

— Papa ne veut pas !

Ma maman me raconte que j'ai beaucoup crié et pleuré... mais une nouvelle vie a commencé.



Je suis aveugle de naissance. En Côte d'Ivoire, cela signifie souvent une marginalisation cruelle. Mais moi, je suis parvenu à prendre mes marques au fil des années et je vais vous dire comment.

Petit, je restais très proche de ma mère. En écoutant, j'arrivais à savoir où elle était, je la suivais. Quand on allait au village, elle me donnait la main, on s'arrêtait chez Zoyo. Un jour, il me fit toucher sa scie :

— Attention, ça peut couper !

J'avancai précautionneusement la main et touchai doucement les dents acérées. Plus tard, il me montra son rabot et d'autres instruments de menuiserie. J'ai passé des heures à l'écouter scier. Aujourd'hui, quand j'entends quelqu'un scier un morceau de bois, j'arrive à reconnaître à l'oreille le bois qu'il scie, bambou ou acajou, bété, etc., simplement au bruit que fait la scie sur ce bois particulier.

Et puis il y avait mes camarades Kouassi et N'Gessan. Ils avaient longtemps hésité à venir jouer avec moi ; mais un

jour, ils m'ont pris par la main et on a couru ensemble. Par la suite, ils sont souvent revenus. Ils s'étaient tellement habitués à jouer avec moi comme ils le faisaient avec les autres qu'ils oubliaient parfois de me donner la main pour courir. Ainsi, je me suis retrouvé plusieurs fois tout seul, loin derrière eux. Mais en écoutant bien leur voix et les bruits de leurs pas, je réussissais à les rejoindre.

Quand j'ai eu sept ans, mes camarades ont commencé à aller à l'école.

- Et moi, je ne peux pas y aller ?
- Mais mon petit, ce n'est pas possible, tu es aveugle, tu ne peux pas y aller ! Tu ne verrais pas les lettres écrites sur le tableau noir. Comment ferais-tu pour écrire ?
- Mais papa qui est instituteur, ne pourrait-il pas me prendre ?
- Non, et d'ailleurs, ça ne changerait rien au problème : tu ne pourrais pas écrire !

J'en suis resté atterré, le cœur meurtri. Les autres partaient à l'école, et moi, je restais à la maison.

Deux ans ont passé ainsi. Un jour, un ami de mon père, instituteur comme lui, est arrivé à la maison. Il a dit à mes parents que puisque j'avais tellement envie d'aller à l'école, il était d'accord de me prendre, simplement pour écouter. Quand j'ai entendu cela, j'ai sauté de joie. Moi aussi je pourrais aller à l'école !

Dans la classe où j'étais, nous étions 50 élèves. Et là, en écoutant, j'ai appris beaucoup de choses. J'avais une très bonne mémoire. Il suffisait que le maître fasse lire au ta-

bleau le même texte par plusieurs élèves successifs pour que je m'en souvienne intégralement. Pour les calculs, j'arrivais à faire mentalement des opérations même assez compliquées que mes camarades devaient faire à l'aide d'un crayon et d'une feuille de papier. Mais je me suis retrouvé bloqué lorsqu'il a fallu mettre des virgules et que les chiffres étaient trop longs... J'ai suivi tant bien que mal ma scolarité jusqu'à me retrouver bloqué au seuil des examens : je ne pouvais pas les passer puisque je ne savais pas écrire... J'avais 12 ans. Cela m'a beaucoup découragé et je n'ai plus voulu continuer l'école, me disant que cela ne servirait à rien. Mon maître aurait bien voulu m'aider à poursuivre et à aller plus loin, mais il ignorait aussi tout du braille et ne savait pas comment m'aider davantage.

Je me suis alors retrouvé à la maison. Là, quelques-uns de mes camarades s'amusaient à tailler des cœurs de bambous pour en faire des modèles réduits de voitures ou d'autres objets. J'ai eu envie de faire comme eux. Ma maman m'a montré comment tailler dans le bois avec la lame d'un couteau, et j'ai découvert peu à peu que je pouvais faire quelque chose avec cela. J'ai commencé aussi, tout seul, à tailler pour refaire des modèles réduits de voitures que je perfectionnais. J'y ajoutais par exemple des roues, en coupant des morceaux de caoutchouc dans de vieux pneus de bicyclettes. Je m'étais même fabriqué un emporte-pièce pour faciliter la confection de ces roues. Le bois surtout me passionnait. Quand je m'asseyais sur une chaise ou touchais un meuble, je voulais savoir comment c'était fait et comprendre comment l'artisan l'avait confectionné. J'aimais cela, mais je ne savais pas trop

comment faire, à cette époque-là, pour le reproduire. Je n'arrivais à fabriquer que de petits modèles réduits.

J'ai fini par penser que, compte tenu de ma cécité, il ne m'était pas possible d'aller plus loin dans ce domaine. Alors j'ai cherché à m'exprimer par un autre moyen... et j'ai découvert la chanson ! Je me suis fabriqué une batterie sur laquelle je tapais suivant les modulations de ma voix... J'avais une quinzaine d'années. Je cherchais à être utile au monde et à mon entourage. Je ne voulais pas devenir mendiant, me poster au coin d'une rue en attendant que les gens me donnent quelques sous, même si c'est le lot de beaucoup de personnes handicapées ici en Afrique. J'avais un réel souci de me prendre en charge. Mais je me trouvais devant un mur immense... décourageant. Sans perspective. J'ai alors envisagé le suicide. Je me suis fixé la limite de 20 ans : si, arrivé à cet âge-là, je n'avais pas trouvé quelque chose pour m'en sortir, je mettrais fin à mes jours. Ma réflexion était mûrie : j'avais vu des gens de mon village qui avaient eu cette idée avant moi. Ceux qui s'étaient « ratés » avaient été transportés à l'hôpital où, parfois, ils souffraient horriblement. Je ne voulais pas de cela : je voulais réussir ma mort et y réfléchissais avec minutie.

Mais j'avais encore des questions : si je meurs, où est-ce que je me retrouverai, une fois de l'autre côté ? Serai-je encore aveugle ? Ces questions ont freiné la réalisation de mon projet de suicide.

Je me suis donc lancé dans la musique. Dans mon village, il y avait un groupe qui aurait bien voulu m'intégrer.

Ses membres ont demandé à mon père son autorisation pour que j'en fasse partie et que je puisse aussi participer à de petites tournées ; mais celui-ci n'a pas voulu. Cela m'a à nouveau beaucoup découragé, et confronté encore à une porte fermée.

Alors, pour essayer de gagner ma vie, je me suis lancé dans la confection de râpes à manioc : je récupérais de vieilles tôles qui étaient sur les toits, les entourais d'un cadre de bois. Pour cela, il fallait découper le bois avec une scie, puis le polir. Je me suis donc retrouvé à travailler le bois et... j'ai découvert une vraie passion ! Au début, je n'avais aucun instrument. Un monsieur me prêtait sa scie, mais pour raboter, je n'avais rien ; alors je prenais une machette et réussissais à raboter avec cet instrument ; puis je ponçais avec un tesson de bouteille cassée.

## *« Je ne voulais pas devenir mendiant »*

J'en étais là quand un jour, mon grand frère est revenu au village et nous a dit qu'il avait vu à Yopougon, dans la banlieue d'Abidjan, une école pour les non-voyants. J'étais vraiment étonné que cela existe ; je n'en avais jamais entendu parler auparavant. J'ai bien sûr voulu aller immédiatement dans cette école. Il s'est renseigné, mais j'étais déjà trop âgé pour entrer dans ce collège d'Etat, destiné spécifiquement aux jeunes enfants aveugles. De fil en aiguille, on m'a orienté vers « Fraîche Rosée », une ONG partenaire de la Mission évangélique braille (MEB).

Sa directrice, Joséphine Boni, que tout le monde appelle « Mama Boni », a pris ma situation à cœur ; elle est venue elle-même à Kodiossou évaluer ma situation, puis elle a permis mon entrée dans son établissement.

Je suis alors allé à Abidjan. J'y ai appris à lire et à écrire en braille ; et aussi à compter avec des abaquas ou bouliers japonais. J'ai pu faire la connaissance d'autres aveugles comme moi et avoir des échanges intéressants et enrichissants avec eux. C'est là que j'ai entendu le témoignage de chrétiens, et que je suis entré en contact avec le pasteur Norbert, lui-même aveugle. J'ai compris que Dieu m'aimait avec mon handicap. J'ai décidé de rejoindre la communauté chrétienne de la Palmeraie, pas très loin de l'ancien centre que louait « Fraîche Rosée ». Comme beaucoup d'aveugles venaient dans cette Eglise, les responsables nous ont particulièrement bien accueillis.

La découverte de la foi chrétienne m'a beaucoup aidé et m'aide toujours beaucoup. J'ai trouvé là des réponses à mes questions existentielles et pu envisager enfin la vie sous un nouvel angle, un angle positif. Je dirais même que tout a changé. Aujourd'hui, je me sens aussi inspiré dans mon travail.

Grâce à « Fraîche Rosée » et au réseau d'amis que je me suis constitué au travers de cette ONG, j'ai pu me procurer le minimum d'outils indispensables à un menuisier : marteau, équerre, scie, rabot, ponceuse. Récemment, on m'a apporté un mètre gradué en relief avec des chiffres en braille. C'est vraiment très utile pour mesurer ! Avant, je prenais mes instruments de menuiserie pour faire mes

mesures : équerre, marteau, tenaille. J'avais fait mesurer la longueur de chacun, et je pouvais calculer combien une table, qui avait trois marteaux et deux équerres de long, mesurait en centimètres... Et je faisais des meubles entiers de cette manière-là ! Je suis aujourd'hui en train de me constituer une clientèle pour pouvoir gagner ma vie.

Quand des clients viennent, ils ne peuvent pas m'apporter une photo pour me montrer le type de meuble qu'ils aimeraient, puisque je ne peux pas voir... Alors, je discute avec eux. Par exemple, l'un d'eux me dit : « J'aimerais un bureau avec trois tiroirs à droite, une tirette pour poser le clavier de l'ordinateur ; à gauche, une place pour le disque dur. » Je discute avec lui jusqu'à ce que je sois sûr d'avoir bien compris ce qu'il veut. Parfois, il peut m'apporter une photo et un ami voyant me décrit exactement l'objet qu'il désire. L'année dernière, j'ai fait tout le mobilier d'une école chrétienne. Ses responsables avaient d'abord demandé à un menuisier voyant de leur faire un meuble, mais ce qu'il leur avait fait ne correspondait pas à leur souhait. Pourtant, ils lui avaient montré une photo du type de meuble qu'ils désiraient...

*« J'ai presque tout appris  
tout seul jusque-là »*

Ils m'ont fait toucher le meuble déjà réalisé en m'expliquant ce qu'ils voulaient de différent. Au départ, je les ai pris avec moi pour choisir le bois. Acajou, bété, ossoko ? Je leur ai dit : « Si vous voulez quelque chose qui soit so-

lide, il faut prendre ce bois-là; ce sera coûteux, mais cela en vaudra la peine. » Ils ont été d'accord. Mais ils sont restés sceptiques : un menuisier voyant n'avait pas réussi à faire ce qu'ils voulaient; ils se demandaient vraiment si, en tant qu'aveugle, j'y arriverais. On a conclu un marché : je faisais un meuble. S'il était à leur goût, ils me donneraient tout le travail.

C'est ainsi que j'ai gagné leur confiance. J'ai fait une première pièce et les ai appelés; quand ils ont vu la réalisation, ils ont été vraiment très satisfaits. Et j'ai démarré. Tout ce qui a été travail de menuiserie dans cette école, c'est moi qui l'ai fait : de la rampe d'escalier... au lit matrimonial des directeurs ! Pour dessiner l'arrondi du chevet de ce lit, j'ai utilisé une sorte de compas que je me suis fait moi-même avec un bois qui pivote sur un axe. Le long de ce bois, j'ai une pointe mobile; et quand j'ai trouvé la bonne distance pour faire l'arrondi que je veux, je fais pivoter ce bois, et la pointe trace un sillon que je peux toucher sur le bois. Ensuite, je découpe cet arrondi avec un marteau et un clou. Je sais qu'il y a d'autres moyens de faire cela, mais je n'ai pas les outils. Alors je fais comme je peux, avec les outils que j'ai. Cela me prend du temps. Ce qu'on pourrait faire peut-être en cinq minutes avec les outils adéquats, je le fais en une heure. Mais le résultat est là.

J'ai aujourd'hui trente ans. Mon rêve serait de pouvoir travailler pendant un temps avec un menuisier qui a du métier pour parfaire mes connaissances. J'ai presque tout appris tout seul jusque-là et je suis sûr qu'un professionnel expérimenté pourrait m'enseigner bien des choses.

Et puis il me faudrait de nouveaux instruments pour travailler plus vite. A terme, je souhaite créer un centre de menuiserie où je puisse à la fois travailler et former des aveugles ou d'autres handicapés au travail du bois. Pour l'heure et depuis deux ans, je collabore avec Arsène, qui a eu la poliomyélite. Il a des problèmes pour se déplacer et il est quasiment sourd. Il me facilite la tâche en m'aidant à couper les éléments aux bonnes dimensions. Il ponce certaines pièces et me fait gagner du temps. C'est le signe qu'en unissant nos forces, nous pouvons être toujours plus performants.



# Sia Consacrée aux orphelins de son pays



**Etre orpheline, c'est avant tout apprendre à se débrouiller seule, et à se battre pour trouver sa place. Mais chacun doit se mettre au travail et retrousser ses manches. Encore plus dans un pays instable. Et c'est quand on est jeune que cela se décide.**

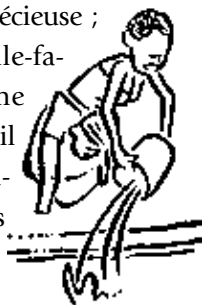
Je me lève tôt le matin. Après m'être occupée de mes enfants, je fais le tour des cases familiales de l'orphelinat. Il y a à faire dans une maison qui accueille entre 50 et 60 petits ! A 8 h, lorsque la navette arrive avec le personnel de la journée, je m'assure que tout le monde est là. Je m'occupe ensuite de toute l'intendance : il y a le linge à trier, ranger, laver... je mets en route les machines à laver. Ensuite, il y a les repas à organiser pour les enfants et

les employés. Je m'occupe aussi de la gestion des stocks, des courses à faire au marché... Je travaille ici dans cette maison de Betsaleel depuis deux ans. Comment je suis arrivée là ? C'est toute une histoire !

Originaire de Moïssala, une ville de l'extrême sud du Tchad, je suis de l'ethnie Mbaye, une ethnie encore très traditionnelle vivant d'agriculture, d'élevage et de pêche. La vie est dure pour les villageois : les hommes travaillent aux champs toute la journée, et les femmes s'occupent du foyer. Ce sont elles qui cuisinent, qui vont chercher le bois en brousse et puiser l'eau souvent à plusieurs kilomètres du village, qui préparent les semences, conditionnent les céréales pour l'entreposage et qui éduquent les enfants. A la fin de la journée, après un unique repas composé de boules de mil et d'un peu de sauce parfois agrémentée de poisson séché ou de viande, tout le village se retrouve autour de la *bilili* et d'autres alcools locaux pour discuter, rire et danser. La place centrale du village fait alors office de bar, de boîte de nuit et de restaurant tout à la fois.

Pour comprendre ma trajectoire, il faut remonter avant ma naissance. Je m'appelle Sia Madeleine Bouloukaldé et je suis née en 1974. Ma mère a été « mariée » deux fois. Dans mon ethnie, les futurs mariés – filles et garçons – n'ont pas voix au chapitre. Vers l'âge de 15 ans, la jeune fille peut être proposée en mariage par son père, sans même qu'elle soit au courant. L'amour tel qu'il est conçu, je crois, en Occident et qui consiste en un sentiment d'admiration, de désir et de bien-être mutuel n'existe pas chez nous. On se marie pour des raisons pratiques. Le choix du conjoint dépend uniquement des parents, qui effectuent

le « marchandage » directement avec la famille du futur mari. L'épouse apporte à son mari sa force de travail, et les parents de la jeune fille perdent une aide précieuse ; alors l'homme doit « dédommager » sa belle-famille par le paiement d'une dot. Comme celle-ci représente une somme importante, il est fréquent que l'homme choisisse de travailler dans les champs de ses beaux-parents comme paiement « en nature ».



Le premier « mariage » de ma mère s'est mal passé : comme bien souvent dans mon village, son mari la maltraitait. Ce qui est moins courant, c'est qu'elle a eu le courage de le quitter, pour épouser ensuite mon père. Ils ont eu deux enfants ensemble avant mon arrivée. Lorsqu'elle est tombée enceinte de moi, ma mère a décidé de délaisser les méthodes traditionnelles pour aller accoucher à l'hôpital. Le premier centre de santé était situé à quelques dizaines de kilomètres. Mais c'est surtout le manque d'argent et de connaissances qui pousse les membres de ma tribu à se détourner de la médecine occidentale pour consulter les marabouts lorsqu'ils sont malades. Ces docteurs ou sorciers traditionnels utilisent des racines et des feuilles d'arbres pour leurs soins, mais c'est leur poids spirituel et social qui est déterminant : pour eux, aucune maladie n'arrive par hasard, tout mal physique est le résultat d'un sort qui a été jeté au malade par une tierce personne. Traiter un patient relève donc plus de la voyance que de la science, et cela conduit généralement à des accusations et des conflits, puisqu'un coupable est mis au jour et qu'il doit par la suite être puni.

Malheureusement pour elle et malgré les soins qu'elle a obtenus à l'hôpital, ma mère n'a pas survécu. Dans mon ethnie, il est difficile pour un père de prendre soin d'un enfant qui n'a plus de maman : il n'y a ni crèches, ni biberons, ni lait pour nourrissons... La coutume dit en outre que le nouveau-né est responsable de la mort d'une femme qui décède en couches. Cet enfant risque de porter malheur à tout le reste de la famille, pense-t-on. Il est par conséquent souvent abandonné tout bonnement dans la nature jusqu'à ce qu'il meure à son tour.

Mon père, lui, a toujours manifesté de la distance par rapport aux croyances traditionnelles de son peuple. Au décès de ma mère, mes grands-parents paternels lui ont conseillé de consulter un marabout pour connaître la personne responsable de cette mort. Il a refusé, et mes grands-parents sont partis eux-mêmes chez le voyant. Le « diagnostic » a été le suivant : c'est son premier mari qui, par vengeance, l'aurait mystiquement envoûtée pour qu'elle meure. La coutume aurait voulu que mon père se venge à son tour, mais c'est un homme de paix. Il a refusé la violence, et préféré la vie.

Je l'ai toujours trouvé exceptionnel ! Il faut dire qu'il a reçu un minimum d'éducation scolaire qui lui a permis d'occuper un poste intéressant dans la compagnie nationale d'eau et d'électricité. Mais surtout, il a préservé ma vie à moi en m'amenant à l'orphelinat Betsaleel de Koumra. J'ai réalisé mon parcours scolaire dans la structure éducative de l'orphelinat jusqu'en 4<sup>e</sup>. J'ai été fière de briller dans les activités sportives, et me suis attachée à respecter tous les conseils du couple fondateur de la structure, Jean-Pierre et Monique.

J'ai cependant raté ma 4<sup>e</sup> classe. On m'a alors proposé de m'orienter vers une formation professionnelle pratique ou de retourner dans mon village pour continuer mes études dans le système éducatif tchadien. J'ai été vexée de ces propositions et j'ai décidé de regagner ma famille de sang. A l'époque, j'avais déjà décidé de ne jamais être un poids ni pour mon père, ni pour les personnes qui m'avaient recueillie. A l'instar de bien des orphelins, je voulais sortir des revendications et vivre chaque jour en me rappelant les sacrifices qui avaient été faits pour moi. Et j'avais envie que mon attitude reflète la reconnaissance que j'éprouvais pour celles et ceux qui avaient investi en moi. J'avais quelque chose à prouver.

## *« Le nouveau-né est responsable de la mort d'une femme qui décède en couches »*

Mais ces années 1990 ont été une période noire. Pour le Tchad tout d'abord, qui n'a vécu depuis son indépendance que dictatures, coups d'Etat et oppressions. Suite à une révolte contre le gouvernement en 1990, la répression a été sévère, et une nouvelle guerre civile a par la suite ravagé le pays qui commençait doucement à se reconstruire après la dictature sanglante d'Hissein Habré. C'est cela aussi la réalité du Tchad : des troubles sans cesse répétés, des gouvernements autoritaires et arbitraires, la corruption... Autant de causes qui empêchent aujourd'hui encore l'accès du pays au développement.

En 1989, à l'âge de 15 ans, j'ai rejoint mon père. Mon père que j'aime et qui, c'est assez rare dans la culture tchadienne pour être souligné, a toujours manifesté beaucoup de tendresse à mon égard, faisant tout son possible pour répondre à mes besoins. Plusieurs années après la mort de ma mère, il s'était remarié, et était le père de six fils et d'une fille qu'il avait eus avec Rachel, sa nouvelle épouse. Pour cette femme, mon retour n'a pas été une bonne nouvelle. Avant même mon arrivée, elle m'a considérée comme sa « rivale », celle qui volerait le cœur – et les cadeaux – de mon père ! La vie n'a donc pas été facile à la maison. Mais, par considération pour mon père, je ne me suis jamais plainte.

Dans toute l'Afrique, mais encore plus spécifiquement dans mon ethnie Mbaye, la vie d'un orphelin est difficile : puisqu'il n'y a plus aucune femme pour s'occuper de lui, il ne mange normalement pas à sa faim, ne s'habille pas correctement, ne reçoit pas d'amour. Son avenir est incertain. Parfois, l'orphelin peut être « adopté » par un membre de sa famille proche, mais il n'est jamais traité au même titre que les enfants de sang : il mange après tous les autres, les filles sont considérées comme des domestiques et font les travaux ménagers, prennent soin des autres enfants, vont chercher l'eau au puits... et pour avoir une certaine autonomie, comme aller à l'école par exemple, l'orphelin doit trouver le moyen de « rapporter de l'argent » à la maison, par de petits commerces ou divers travaux.

Mais mon père a toujours veillé à ce que je sois bien traitée sous son toit. Il m'a toujours protégée des mauvais traitements, il m'a encouragée dans mes études, et m'a

maintenue à l'écart de certaines traditions dévastatrices. Je pense principalement aux rites d'initiation. Bien que mon peuple ne soit pas extrêmement religieux, il marque le passage à l'âge adulte par des rituels composés de pratiques spirituelles, d'endurance physique, d'inculcation de valeurs traditionnelles.

## *« L'orphelin doit trouver le moyen de ‹ rapporter de l'argent › à la maison »*

Pour les filles Mbayes de 12 à 18 ans, cette initiation d'environ un mois et demi dans la forêt est dure. C'est la mère qui décide du « traitement » à faire subir à sa fille : si elle est douce et obéissante, la jeune initiée ne s'en sortira pas trop mal. Mais si elle refuse d'obéir et se montre insolente, la mère peut demander qu'on la « mate » par divers sévices physiques, en lui jetant de l'eau bouillante sur le corps par exemple. L'excision est pratiquée de manière systématique. Si j'en parle avec autant de détachement, c'est que je ne l'ai moi-même pas subie, grâce une fois encore à mon père. Il n'a en effet pas désiré que ses filles passent par ces rituels douloureux et non nécessaires ; ayant ensuite été élevée par des « Nassara », des Blancs, à l'orphelinat, les membres de mon village n'ont pas insisté pour que je fasse personnellement l'initiation, puisque je n'étais plus réellement considérée comme l'une des leurs.

Afin de subvenir à mes besoins et ne pas être un poids pour ma famille, je suis retournée à Betsaleel<sup>1</sup> pour travailler en tant que cuisinière pendant les vacances scolaires. Je ne me sentais pas totalement seule. J'avais compris que Dieu m'aimait dès mes débuts dans l'orphelinat, et m'étais engagée dans l'Eglise protestante. Celle-ci est devenue une nouvelle famille pour moi.

Je me suis sentie accompagnée. Monique s'est par exemple toujours montrée soucieuse de voir «ses filles» réussir, ne pas se laisser distraire par des choses futiles, ne pas gâcher leur jeunesse. Et surtout, de les voir travailler pour réussir. De la part de mon père de sang, les conseils qu'il m'a donnés sont allés dans le même sens : «Fais des études, Sia, et trouve-toi un bon mari qui s'occupe bien de toi. Je ne veux pas que tu ailles gâcher ta vie à cause de choix irréfléchis. Si tu tombes enceinte avant de te marier, ce n'est pas la peine de revenir chez moi. » Ces propos peuvent paraître durs, mais ils m'ont déterminée à faire quelque chose de ma vie.

Transmettre la vision, équiper, former : le rôle d'un agent de développement ne se limite pas au «faire», mais doit développer le «faire faire». Il est important, dès le début d'un engagement, d'identifier les personnes compétentes qui pourront à leur tour poursuivre un travail à long terme et en former d'autres.

Je me suis décidée à faire des études, à trouver un bon emploi. Au fond de moi, j'ai toujours voulu prouver qu'une orpheline pouvait réussir : j'avais besoin de l'affirmer. Mais c'est aussi la peur d'être matériellement dépendante d'un mari oppresseur – condition de la plupart des femmes de mon village – qui m'a tenue à l'écart de prétendants durant mon adolescence.

Des conseils, j'en ai aussi à donner, aujourd'hui, car j'ai connu des orphelins qui, une fois adultes, sont restés de « gros bébés » et qui refusent toute responsabilité. Etre orphelin n'est pas synonyme d'oisiveté et de dépendance. Je conseille à tous les jeunes du Tchad de ne pas croiser les bras en attendant une assistance de l'extérieur pour réaliser leurs perspectives d'avenir. Le Tchad regorge de potentialités et il est possible de réaliser un projet d'avenir : il faut juste aimer le travail, faire usage de son intelligence et de sa force physique au détriment de la paresse, du vol, du banditisme, de la prostitution et de toute pratique de délinquance.

Alors que j'étudiais, que je travaillais à droite et à gauche pour subsister, et que mes projets d'avenir me tenaient bien éloignée de toute pensée de mariage, j'ai rencontré Obed. Il était infirmier dans un hôpital. Nous avons échangé plusieurs lettres qui nous ont permis de mieux nous connaître. Je pensais avoir tout le temps devant moi, je voulais à tout prix passer mon bac avant tout engagement, et puis j'étais loin des objectifs que je m'étais fixés... mais vous connaissez les hommes, ils sont toujours pressés ! Alors j'ai mené mon enquête. Je voulais un homme droit, un homme travailleur, qui a mis sa confiance en Dieu et respecte les

hommes et les femmes. Je ne voulais pas décevoir mon père. Tous ceux à qui j'ai demandé conseil ne m'ont dit que du bien de lui, alors j'ai accepté de l'épouser le 31 décembre 2000, trois ans après notre rencontre.

Aussi étrange que cela puisse paraître, faire mon propre choix n'a pas été si difficile que cela. Je n'envisageais pas d'épouser un homme de mon village, j'avais trop peur de mal tomber ; et personne ne m'avait courtisée, car j'étais considérée comme la fille des Blancs. De plus, je commençais à vieillir – à 23 ans je n'intéressais plus personne ! Mon père a accepté la demande en mariage avec joie, bien qu'Obed ne soit pas de la même ethnie que nous. Lui aussi a su déceler en Obed un homme bon qui prendrait soin de sa famille. Nous avons aujourd'hui trois enfants et vivons heureux.

2002 a été une année cruciale pour moi. Jeune mariée et jeune mère, j'ai enfin eu mon baccalauréat, après plusieurs années de préparation et plusieurs échecs. J'envisageais de me lancer dans des études, lorsque les Burkhardt m'ont proposé la gestion de la pharmacie du centre de Protection maternelle et infantile de Koumra. La décision n'a pas été facile à prendre. Certains « frères et sœurs » de l'orphelinat ont essayé de me soulever contre ce couple de Blancs puis, voyant ma détermination, ont fait courir des rumeurs sur moi. Contre toute attente, j'ai été par contre encouragée par ma famille et même par mon village ! J'ai été soutenue également par les membres de mon Eglise. Mais plus que tout, c'est l'opportunité de pouvoir « rembourser » les personnes qui avaient pris soin de moi qui m'a décidée.

En 2008, au vu de l'enthousiasme que j'ai manifesté, les responsables de l'Association Betsaleel m'ont demandé de venir m'installer avec mon mari dans la capitale tchadienne, N'Djamena, en tant qu'intendante de l'orphelinat Béthanie, et en tant qu'infirmier pour mon mari. C'était pour moi la continuité de mon parcours, et c'est en observant attentivement mes prédécesseurs que j'ai rapidement pris mes marques à ce poste à responsabilités. Cela fait deux ans déjà. Mon travail est prenant, demande beaucoup d'organisation et de motivation. Je me dis que ce n'est pas un hasard si, à mon tour, j'investis dans le soin aux enfants orphelins, et que je songe à leur avenir...

---

<sup>1</sup> Betsaleel est le seul orphelinat au Tchad qui s'occupe d'orphelins de 0 à 3 ans. La structure accueille ces enfants après une enquête qui détermine qu'aucune autre solution de prise en charge par la famille n'a pu être trouvée.



# Chris Armel

## L'échange Nord-Sud : une source de motivation



**Travailler main dans la main avec de jeunes Suisses ici au Cameroun m'a ouvert les yeux sur l'utilité de me former. Et sur le fait que je veux devenir un acteur de changement dans mon pays.**

— Allez, on passe Timothée à l'eau !

Ils sont trois ou quatre à lui courir après... ils l'attrapent, et le plongent tout habillé dans le tonneau rempli d'eau que nous avons sur le chantier de mon village. Ils rient et plusieurs se retrouvent entièrement mouillés après un quart d'heure de jeu. J'ai été surpris et n'ai pas participé. Mes amis et moi, on n'a jamais eu l'idée de jouer de cette façon-là !

J'habite en périphérie de Douala, la capitale économique du Cameroun. Devant notre maison, la route est en terre battue : cela fait beaucoup de poussière en été et... de la boue pendant la saison des pluies ! Notre maison n'est pas terminée : les briques grises de parpaing sont apparentes et non recouvertes de crépi. Nous avons un toit de tôle ondulée qui brille au soleil, mais pas encore de plafond. Ici, chacun construit sa maison au fur et à mesure que ses finances le lui permettent. Ma maman, Rosalie, a planté des arbres : bougainvilliers, hibiscus, bananiers... Ils bordent notre cour. Nous avons un chien qui est bien utile : par trois fois déjà, nous nous sommes fait cambrioler !

Je m'appelle Chris Armel Njoya. J'ai 16 ans. J'étudie dans un collège privé. Nous vivons à Douala parce que mon père y travaille. Mais nous sommes d'origine Bamoun et venons de Koupa Kagnam, à 400 kilomètres de là. Ce village se situe dans l'ouest du pays à 1'000 mètres d'al-

Bien encadré, le « tourisme humanitaire » peut devenir une formidable source d'encouragement et de motivation. Permettre à des jeunes de mettre la main à la pâte, d'entrer en relation directe avec d'autres cultures leur donne l'occasion de prendre conscience des réalités et fait office de déclencheur : suite à ces expériences, plusieurs d'entre eux décident de réorienter leurs choix de vie et adoptent de nouvelles valeurs qui donnent un vrai sens à leur quotidien.

titude. C'est très différent : les habitants y vivent dans des huttes en terre rouge avec un toit de chaume. La végétation est verdoyante. Chaque famille a un champ et quelques bêtes. On casse une branche, on la replante et ça repart : c'est ce qu'on a l'habitude de dire pour signifier que la terre est fertile ! Mais l'agriculture mise à part, il n'y a pas d'emplois. Dans cette région, près de la moitié des enfants ne sont pas scolarisés. Ils sont pour la plupart abandonnés et livrés à eux-mêmes avec des pères polygames. Il y a de sérieux problèmes de santé. Le sida et le paludisme font des ravages et laissent de nombreux enfants orphelins.

Chaque année, un groupe de jeunes Suisses débarque à Koupa Kagnam pour aider à la construction d'un centre « éducationnel polyvalent » sous l'égide de l'ONG REA (Réhabilitation, Education, Aide sociale). Une école est déjà construite et 400 enfants de 4 à 11 ans y sont scolarisés. Un dispensaire et un orphelinat sont en cours de construction. Pendant mes vacances scolaires, je retrouve chaque été, et depuis huit ans, ces jeunes de mon âge qui effectuent ainsi une sorte de tourisme humanitaire dans mon village natal. C'est l'occasion pour eux de découvrir autre chose, de voyager tout en étant utiles. Pour moi, c'est la découverte d'une autre façon de penser et d'entrevoir l'avenir. J'ai été impressionné par leur facilité à lier des contacts et à s'intégrer dans un contexte aussi différent de leur milieu habituel. Et surtout, j'ai été fasciné par leur instruction.

Tous ces jeunes ont déjà un projet de vie. C'est comme si leur avenir était déjà tracé. Ils ne semblent pas avoir de

soucis financiers et matériels, au contraire de nous ici en Afrique. Ils n'ont pas de souci non plus au niveau de leur assurance santé. Nos parents à nous doivent au contraire toujours mettre un peu d'argent de côté si jamais l'un d'entre nous tombe malade. J'ai perçu chez ces jeunes Occidentaux de l'admiration par rapport à notre joie de vivre ! Et puis j'ai été frappé de leur volonté de faire quelque chose de concret pour éradiquer la pauvreté. Notre pauvreté.

Il y a deux ans, je me suis lié d'amitié avec Timothée, qui a le même âge que moi. On a participé à la pause de la dalle intermédiaire du bâtiment scolaire. On se passait des seaux de 10 à 15 litres de béton. J'ai bien aimé apprendre à le connaître ! Timothée a d'abord voulu travailler comme moi sans gants et s'est ouvert la peau des mains... Il s'est montré très intéressé par notre cuisine locale : un soir et malgré mes mises en garde, il a englouti trop de piment d'un coup et son visage a viré au rouge cramoisi... On a vraiment eu peur ! Je lui ai aussi appris à chasser le grillon. On les repère la nuit avec une lampe-torche puis, à l'aide d'une machette, on bloque l'entrée de leur tanière dans la terre. On les attrape et on leur écrase la tête. On les grille ensuite dans de l'huile de palme. C'est notre viande gratuite ici, qu'on mange avec des boules de maïs. Timothée a eu du mal à toucher les grillons vivants, mais une fois apprêtés, il les a goûtés... et je crois qu'il a aimé !

Je lui ai demandé comment les Noirs étaient considérés en Europe. Il m'a répondu que chez lui, on portait un regard infantilisant sur tous ceux qui avaient la peau

foncée. Il était gêné. En me fixant droit dans les yeux, il ajouta que le regard qui se posait sur une personne de couleur était au mieux curieux, souvent carrément méprisant. Je n'ai pas été choqué. J'ai plutôt admiré sa franchise. Avec Timothée, on a listé les problèmes qui sont ceux des Camerounais, dont 50 % ont moins de 15 ans. On a par exemple relevé le peu d'études que nous faisons en général. Certains de mes amis, en effet, n'ont pas pu aller au collège, car leurs parents n'ont pas de moyens financiers. Il est fréquent ici qu'un chef de famille perde son emploi du jour au lendemain. Et cela met en péril tout l'équilibre familial.

## *« Pas d'école, pas de travail... »*

On a aussi relevé que nous souffrons du manque de soins médicaux appropriés. En effet, tout est cher au niveau médical et les jeunes sont nombreux à traîner des maladies qui les rongent. Le nombre de décès précoces est d'ailleurs élevé. On a enfin observé que plusieurs jeunes du pays n'ont rien à faire : pas d'école, pas de travail... ils tombent dans la délinquance.

Suite à mes discussions avec Timothée et avec d'autres jeunes, j'ai décidé de réussir mes études, puis de devenir un homme engagé dans le développement du Cameroun. Nous restons ici en Afrique ce qu'on appelle « une herbe fraîche » : nous sommes fragiles financièrement, à la merci du climat et nous disposons de peu d'infrastructures. Il y a beaucoup à faire. Moi, j'aimerais plus tard créer ma

propre entreprise et employer les personnes qui voudront bien travailler avec moi. J'ai envie de démontrer que l'Afrique a des potentialités et qu'elle peut œuvrer elle-même à son développement.



Dans cette optique, j'ai déjà travaillé au village dans la petite boutique alimentaire de ma grand-mère pendant les grandes vacances. J'ai vanté aux clients les denrées que je proposais avec arguments à la clé et bien réussi mes transactions. Cela me pousse en avant : je souhaite réussir dans la vie et devenir agent commercial, parce que j'aime beaucoup la négociation.

Je suis plutôt maigre et timide, mais je suis en train de changer. J'ai deux sœurs aînées, Suzanne et Claudine, et deux petits frères, Donald et Darwin. Ma mère, Rosalie, est courageuse et très entreprenante. Elle est toujours souriante, même au cœur des difficultés. Nous sommes une famille très unie. J'ai pour mon père, Jean, une grande admiration. Il me donne un sentiment de sécurité.

Après deux semaines de travail, au terme de leur voyage, les jeunes Suisses finissent leur séjour par un peu de tourisme à Douala. Nous en accueillons toujours trois ou quatre à la maison. La veille de leur départ, ils sont une trentaine dans notre cour : on danse, on chante, on mange... et on se raconte des histoires. J'apprends toujours de nouvelles choses. Ces échanges me motivent à chaque fois et je me réjouis toujours de la venue de ces « voyageurs de l'entraide » qui me stimulent à devenir quelqu'un de bien !





# Erika

Elle a pris  
l'ascenseur  
social, mais  
revient auprès  
des démunis



**En Colombie, les enfants et les jeunes représentent la moitié de la population totale du pays. Ils sont particulièrement vulnérables et sont les principales victimes des inégalités et des conséquences des conflits armés. J'ai décidé de les aider.**

Le gouvernement colombien est confronté à un grand problème découlant du conflit qui l'oppose aux paramilitaires et aux Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC) : près de la moitié de ses ressortissants ont fui les campagnes pour se réfugier dans les villes. Les jeunes

y sont une cible rêvée pour l'exploitation sexuelle et le recrutement au sein de groupes illégaux. En Colombie, 16 % des enfants âgés de 5 à 17 ans – soit près de 2 millions d'entre eux – échappent au système d'éducation.

Imaginez Bogota : 4 millions d'habitants au centre, 8 millions avec la périphérie. Une mégalopole avec des bidonvilles en collines. Fermez les yeux et imaginez : des passants par milliers se bousculent sur des trottoirs trop étroits, des camions et des bus rejettent une fumée noire et klaxonnent à tout vent, des centaines de petits commerçants installés avec leur chariot au bord de la route

### **Les enfants colombiens en chiffres**

- 1,6 million d'enfants ou de jeunes de moins de 18 ans déplacés à l'intérieur du pays ;
- 11'000 enfants soldats, dont le quart sont des filles ;
- 4'000 victimes d'armes légères par an ;
- 100 victimes de mines terrestres par an ;
- Plus de 300 enlèvements par an ;
- Jusqu'à 35'000 enfants prostitués ;
- 2,7 millions de travailleurs juvéniles ;
- 30'000 enfants de la rue vivant dans des conditions dangereuses.

*(Source : Agence canadienne de développement international)*

crient pour vendre leurs fruits ou encore une cigarette américaine... Vous y êtes ? C'est une ville qui, comme beaucoup d'autres en Amérique du Sud, a grandi trop vite. Ses habitants n'ont pas eu le temps de développer les infrastructures nécessaires pour une telle population.

Comme dans toute l'Amérique du Sud, il y a une inégalité folle entre les pauvres et les riches. La Colombie est divisée socialement en six classes. Quelques privilégiés vivent en classe 6, et des milliers de pauvres en classe 1. On a dû ajouter une zone zéro qui englobe les habitations illégales, soit les bidonvilles ou les *comunas* en espagnol. Selon le quartier où tu habites, tu as déjà ton destin tout tracé : de classe 2, 1 ou zéro, tu n'as quasiment aucune chance de te payer des études. Tu es presque prédestiné à vivre de petits trafics. C'est la réalité des jeunes des quartiers pauvres de la capitale colombienne.

Je suis née en 1982 dans une famille très modeste de Bogota, de classe 3. Socialement, cela correspond à cette frange de la population qui peut tout juste avoir un projet de vie autre que la débrouille quotidienne. En d'autres termes, j'ai vécu non pas dans un bidonville, mais dans un quartier populaire, et j'ai dû travailler dur pour me former ! Mais j'ai baigné dans cette énergie positive selon laquelle il était possible de réaliser certains de ses rêves... Dans mon quartier, ce n'était pas le luxe, mais mes parents ont toujours pris soin de moi. Certains copains qui ont grandi avec moi n'ont pas tous eu cette chance. L'alcoolisme et la violence étaient monnaie courante dans plusieurs familles voisines. Pourquoi la vie est-elle si dure et si injuste ? Je me suis souvent posé cette ques-

tion et j'ai voulu être avocate pour changer les choses autour de moi. Petite, je n'ai jamais eu faim. J'aimais beaucoup voir les étalages des bouibouis autour de chez moi, qui débordaient de bananes et de fruits multicolores. Il y avait toujours de la musique latino à plein tube qui s'échappait de ces petits cafés-restaurants. Celui de la rue juste à côté aimait particulièrement le « Vallenato », un style musical colombien influencé par des rythmes africains et des Caraïbes... Je crois que le patron était originaire de la côte caraïbe : ils aiment tous cette musique par là-bas.

Ma maman a consacré sa vie à ma sœur et à moi, et mon papa travaille dans le domaine de la construction. Je n'ai jamais eu les jouets dont je rêvais et que je voyais dans les vitrines des rues commerçantes. Mais j'ai toujours bénéficié de l'amour de mes parents et de leur confiance. Ils m'ont appuyée dans mes projets et ont toujours cru en mes capacités. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours aimé m'impliquer dans des activités extrascolaires comme la peinture, la gymnastique, la danse, les groupes de musique. J'ai mené à bien une foule de petits projets, comme des expositions artistiques avec des amis, de courtes représentations... J'ai toujours été attirée par des activités liées à l'interaction avec d'autres enfants, ou par les occasions de s'exprimer, de partager et de jouer ensemble.

Mais revenons à cette condition de classe 3 : comment faire des études quand tu n'as pas les moyens de te payer une université privée ? La réponse est simple : il te faut être parmi les meilleurs ! L'université publique en effet est bonne, mais on y entre sur concours, parce que les

étudiants sont trop nombreux par rapport aux infrastructures disponibles. J'ai passé d'abord des examens d'entrée en droit que j'ai ratés. Suite à cet échec, j'ai commencé à travailler dans le social auprès d'enfants défavorisés des bidonvilles. Ce travail, c'était avant tout pour aider mes parents financièrement. Dans ce cadre-là, j'ai pu participer comme stagiaire à un premier camp en montagne. Puis j'ai participé à d'autres camps comme monitrice pour une organisation chrétienne<sup>1</sup>.

## *« Pourquoi la vie est-elle si dure et si injuste ? »*

Au travers de ces stages, j'ai découvert que j'étais douée pour la prise en charge et l'enseignement des enfants, et que c'était dans cette voie-là que je voulais m'engager. J'ai rapidement commencé à collaborer à l'école du dimanche de l'Eglise locale, et j'y ai développé mes capacités d'enseignante. Dotée d'une vraie vocation, j'ai presque naturellement repris des études à l'université publique, mais cette fois-ci en pédagogie. J'ai été acceptée à la fin de l'année 1999, et j'ai commencé les cours en février 2000. Quelle joie quand nous avons appris la nouvelle ! Mon papa m'a serrée très fort dans ses bras et ma maman a appelé par téléphone toute la famille : il fallait que tous soient au courant !

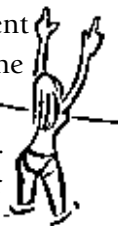
Parallèlement à l'université, j'ai continué à travailler en tant que bénévole dans les camps et les clubs d'enfants. Pendant mes quatre années d'études, j'ai petit à petit pris la mesure de l'importance des premières années de la

vie d'un individu et de leur impact sur l'entier de son existence. Et de leur incidence sur le développement de la société civile de façon plus large ! J'ai aussi reçu progressivement les outils nécessaires pour comprendre le développement physique, cognitif, communicatif, moral et spirituel de l'enfant, sa manière de concevoir le monde et la réalité, ses intérêts, ses désirs et, bien sûr, comment les relations avec les adultes influencent la promotion de ses projets de vie.

Plus j'acquerrais de nouvelles connaissances, plus les inégalités sociales de la Colombie me dérangaient. J'ai commencé à rêver d'un pays qui mette en place des conditions dignes pour les générations futures. Quand j'ai terminé mon cursus universitaire, j'ai commencé une spécialisation dans le domaine de la recherche sociale. Et puis j'ai travaillé dans des projets éducatifs en formant des maîtres d'école dans les zones retirées et rurales du pays. Suite à ce travail et aux bons résultats obtenus, l'université m'a offert une bourse pour faire un master en éducation et développement humain. J'en suis encore très fière aujourd'hui ! En effet, ce n'est pas si fréquent dans mon pays... Les bourses sont plutôt rares, parce que le gouvernement doit garder l'argent pour l'armée qui a bien à faire pour sécuriser le pays face à la guérilla.

Grâce à cette bourse et à la reconnaissance institutionnelle, l'université m'a ensuite proposé une place de professeur dans la faculté de psychopédagogie. Pour moi, c'était comme un rêve ! J'étais appelée, moi, Erika, de classe 3, à former les étudiants qui voulaient se préparer à enseigner... J'avais seulement 23 ans ! Souvent, ils

me prenaient pour l'un d'entre eux. Ils avaient de la peine à croire qu'une personne aussi jeune puisse être déjà en mesure d'apporter un enseignement de qualité en matière pédagogique. Au début, j'ai d'ailleurs eu du mal à gagner leur respect et leur confiance. Mais j'y suis arrivée.



Tout récemment, l'ONG avec laquelle je n'ai jamais cessé de collaborer auprès des enfants des bidonvilles m'a demandé d'assumer les responsabilités directoriales de ce travail d'animation et d'éducation des jeunes, de cette jeunesse sans argent et sans futur. C'est un retour sur le terrain qui m'a été proposé là. J'ai beaucoup réfléchi, puis je me suis dit que j'avais tout intérêt à quitter les bancs universitaires et à m'impliquer directement au cœur même de la société de demain ! Je suis riche d'un bagage de connaissances qui me permet d'endosser cette nouvelle charge au sein même de l'équipe de bénévoles à laquelle j'ai longtemps appartenu. Et j'aimerais vraiment que ce travail continue... Le choix a été vite fait, somme toute !

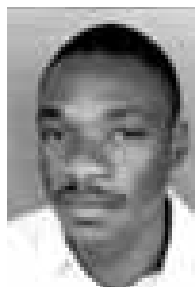
---

<sup>1</sup> L'ONG à laquelle j'ai collaboré est Hi Kids, une organisation à base chrétienne qui met sur pied des camps et des clubs pour enfants défavorisés.



# Caleb

## Infirmier, malgré handicap et fétichisme



**Issu d'une famille de féticheurs traditionnels, j'ai suivi un autre chemin. Depuis l'enfance, j'ai nourri une vision médicale que j'ai pu concrétiser malgré les obstacles. J'ai été aidé. Et je veux aider à mon tour.**

Je suis né à Boulsa, une ville située dans le nord-est du Burkina Faso, en Afrique de l'Ouest. Cette localité de plus de 12'000 habitants est la capitale de la province du Namentenga. Je m'appelle Caleb Sawadogo. Mon nom de famille est très populaire dans mon pays. Sawadogo est un patronyme qui signifie « nuage ». Les personnes qui le portent sont issues de la tribu des Niniossés. Elle est composée de puissants féticheurs traditionnellement reconnus pour leur capacité à maîtriser la météorologie par des forces surnaturelles.

Le Burkina Faso est un pays situé en Afrique subsaharienne sans aucun débouché maritime. La majeure partie de la population vit de l'agriculture et de l'élevage. La vie des êtres humains et des animaux dépend de la pluie. Or il ne pleut que pendant une seule saison qui ne dure que quatre mois au maximum, et au cours de laquelle les pluies sont souvent irrégulières et insuffisantes... Les récoltes ne sont donc pas abondantes, le fourrage pour le bétail fait défaut et la malnutrition est une réalité quotidienne. On comprend donc que les pouvoirs surnaturels des Niniossés soient très appréciés !

Mais les féticheurs peuvent aussi exercer un pouvoir maléfique. Ils sont par exemple capables de susciter de grands tourbillons ou des tornades pour détruire les toits des cases et les champs de leurs ennemis, qu'ils soient les amants de leurs femmes ou leurs créanciers... Le déclenchement de la foudre fait également partie de leurs pouvoirs.

Mon père est né vers 1918. Après avoir entendu des missionnaires parler de leur foi, il a décidé de changer de religion. Un animiste accepte en effet facilement une autre religion si celle-ci s'avère plus puissante. C'est ce qu'a dû considérer mon papa, puisqu'il est même devenu chrétien et par la suite pasteur ! Cette décision a provoqué le rejet de sa famille, qui n'a ni compris ni accepté qu'il abandonne la coutume de ses ancêtres au profit d'une croyance des Blancs. Malgré le mépris, les injures, la marginalisation et l'abandon de toutes parts, mon père n'est pas revenu sur sa décision. Sa vie a pourtant été menacée par les anciens de la tribu qui se sentaient trahis. Il a sans cesse été l'objet de sorts et de malédictions diverses.

Avant ma mère, il avait épousé deux autres femmes avec lesquelles il n'a eu aucun enfant. La première est décédée, et la seconde est morte alors qu'elle était enceinte. Enfant, j'ai entendu que c'était des malheurs causés par nos ancêtres à l'encontre de mon père: ils l'avaient voué à une mort précoce, sans femme ni progéniture.

Il s'est pourtant marié une troisième fois ! Ma mère, elle, est fille de pasteur. Elle est handicapée suite à une poliomyélite et limitée dans sa motricité. Avec mon père, elle a eu six enfants, quatre garçons et deux filles. Je suis le troisième. Nous avons vécu dans un contexte d'extrême pauvreté, avec des moyens agricoles très rudimentaires. Mon père, en effet, a cultivé la terre et vécu d'une agriculture de subsistance, comme on dit ici, ainsi que d'un peu d'élevage. La charrue tirée par le bœuf ou l'âne était, du temps de mon enfance, un matériel luxueux... Nous, nous utilisions uniquement la houe, une petite bêche qui se manie à la main. Elle demande beaucoup d'efforts physiques et, au final, le rendement est insuffisant pour nourrir une grande famille. Ajoutez à cela l'état physique de mes parents – mon père déjà âgé et ma mère handicapée – et vous comprendrez sans mal que les difficultés alimentaires étaient notre pain quotidien !



Mais malgré les difficultés, nous avons vécu en famille une vie heureuse et paisible. Mon père avait beaucoup d'affection et de tendresse envers nous et faisait ce qu'il pouvait pour satisfaire nos besoins. Il nous racontait souvent, le soir, les pires moments de son existence autour d'une petite lampe à pétrole... petite lampe qui nous a accompagnés toute notre enfance. C'est avec elle que nous nous déplaçons la nuit dans la cour ou dans les cases.

C'est aussi à la lumière de cette lampe que j'ai fait mes devoirs et appris mes leçons.

A cette époque, quand nous étions en difficulté, une des nièces de mon père, Nimbi, venait à notre secours et nous offrait par exemple des vêtements qu'elle confectionnait elle-même. La situation de notre famille a cependant basculé encore plus bas, et nous avons connu la misère lorsque mon père est décédé. A ce moment-là, j'avais quinze ans. J'étais révolté : pourquoi fallait-il que la mort frappe le pilier de notre pauvre famille ? J'ai senti mes capacités intellectuelles me lâcher de jour en jour. J'étais physiquement dans la salle de classe, mais mes pensées étaient souvent ailleurs. Les soucis alimentaires ainsi que mes préoccupations pour la situation de mes frères et sœurs envahissaient mon esprit. J'étais à l'école, mais je savais que ma mère était en train de se battre seule, avec son handicap, pour nous assurer la nourriture du jour, et cela me rendait malade.

J'étais défavorisé sur tous les plans face à mes camarades d'école. Mais je ne perdais pas la vision d'être un jour utile à ma famille et à la société. Je gardais en tête les paroles de mon père qui nous répétait : « Soyez vous-

Beaucoup de personnes qui ont vécu des événements difficiles dans leur vie sont devenues « résilientes ». Elles ont transformé leurs difficultés en force pour surmonter les épreuves les unes après les autres. La résilience est une clé : c'est la « capacité de bien vivre et de se reconstruire après un traumatisme ».

mêmes, ne vous comparez à personne. Gardez espoir en Dieu, il peut changer toutes les situations ! » Je me suis également souvenu que, depuis tout petit, j'avais nourri l'idée de devenir un jour infirmier. J'admirais ces personnes qui, dans leur blouse blanche, sont au chevet de malades pour les aider à recouvrer la santé. A leur image, j'ai eu très tôt envie de donner ce sens-là à ma vie : aider et relever les gens les plus mal en point. La médecine me paraissait le service le plus utile sur terre.

C'est donc partagé entre l'envie d'arrêter l'école pour aider ma mère et celle de parvenir un jour au chevet des démunis, avec une blouse, que j'ai peu à peu retrouvé et développé en moi l'envie de me battre... et continué tant bien que mal ma scolarité. Chaque soir, après avoir aidé ma mère dans ses travaux ménagers, j'étudiais mes leçons... toujours accroché à la même lampe à pétrole !

Sur les traces de mon père, je continuais à me rendre à l'Eglise. Un jour, le pasteur qui connaissait mes difficultés comme mes rêves professionnels a proposé que je sois parrainé par une association qu'il avait lui-même fondée<sup>1</sup>. Le parrainage qu'il me proposait répondait à mes aspirations de formation et donnait la possibilité à notre famille entière de bénéficier de cette solidarité financière. J'ai accepté son offre et pu continuer mon cursus scolaire sans plus avoir le souci de trouver de l'argent pour mes fournitures scolaires ou l'écologie. Au Burkina Faso, ces coûts ne sont pas à la portée des plus pauvres. Beaucoup d'entre eux ne vont tout simplement pas à l'école. L'un de mes frères et l'une de mes sœurs ont aussi été parrainés par la suite par une autre association. Et cette aide extérieure nous a tous beaucoup soulagés.

J'ai repris courage et me suis senti réhabilité. Je n'éprouvais plus de complexe par rapport à mes camarades et mes ambitions ont grandi au fil de mes études, mais... j'ai raté mon baccalauréat ! J'ai décidé de poursuivre mes études directement dans une école de formation d'infirmier. L'école avait cependant un nombre de places limité et ceux qui pouvaient s'y inscrire facilement étaient les enfants de « gros bonnets » ou de ceux qui étaient recommandés par des personnes très haut placées. Moi, l'orphelin, comment pouvais-je y accéder ? J'ai commencé par prendre contact avec une des filles de la nièce de mon père, qui faisait partie du corps médical à Ouagadougou. Elle a fait tout ce qu'elle a pu pour me mettre en lien avec le secrétariat chargé des inscriptions. Celui-ci me répétait : « Revenez demain, jeune homme ! »

La vision de la blouse blanche à laquelle j'aspirais depuis de longues années continuait à m'habiter. Je suis donc venu tous les jours me présenter aux heures d'ouverture du secrétariat. Après des jours et des jours d'insistance, ma candidature a finalement été acceptée. J'étais alors toujours soutenu par un parrain qui habitait la France. Mais à peine mes études commencées, celui-ci est décédé brusquement. J'ai accusé le coup ! Et c'était comme si je revenais à la case départ. Je suis devenu suspicieux, à me demander si une malédiction ou un sort avait été jeté contre moi de la part de féticheurs.

Découragé et alors que j'allais être exclu de l'école pour non-règlement des coûts de scolarité, de nouvelles personnes ont accepté de me parrainer.... J'ai donc repris le fil de mes études, jusqu'à obtenir mon diplôme d'infirmier au terme de trois ans.

En regardant en arrière, je pense que deux facteurs m'ont encouragé de façon décisive à battre en brèche les obstacles que j'ai rencontrés. D'une part le soutien financier et les encouragements successifs de mes parrains ; d'autre part la volonté que j'ai gardée en tête de vouloir aider les plus fragiles et les plus démunis de la société. J'ai été révolté par la mort de mon père, par le handicap de ma mère, par la misère qu'on a vécue... mais cette révolte, j'ai pu l'utiliser pour nourrir mon projet de vie. La persévérance a été un jalon important. Et puis aussi ce choix de rester fidèle à un Dieu extérieur à ma culture. Et que j'ai expérimenté comme un Père qui s'intéresse à moi.

## *« Mes souvenirs me lient aux plus pauvres »*

Je suis aujourd'hui infirmier au service de mon pays. J'ai beaucoup de plaisir à soigner des personnes jusque dans les villages les plus reculés, afin de pouvoir sauver et secourir celles et ceux qui en ont le plus besoin. Je suis rattaché au Centre médical de Ouargayé, dans l'est du Burkina Faso. La ville est à peine plus grande que celle de Boulsa. Ma vie a totalement changé. Je ne me déplace plus au moyen d'une lampe à pétrole et ne dors plus sur une natte à même le sol. Mais je n'oublie rien de ce qui a tissé mon enfance : mes souvenirs me lient aux plus pauvres que je rencontre. Je comprends leurs difficultés et j'essaie de les aider dans la mesure de mes moyens.

---

<sup>1</sup> Cette association s'appelle Têbo-Espoir. Elle est toujours active au Burkina Faso. Elle collabore aujourd'hui avec l'association suisse Esther.



## OUGANDA

# Ivan Voir des changements... vouloir les multiplier!



**L'Ouganda est un pays où la nature est généreuse et les paysages magnifiques ! Mais les gens sont pauvres, en mauvaise santé... Le développement doit encore s'implanter de façon concertée et durable dans les villages, et ça m'intéresse !**

D'abord vous dire que j'aime mon pays ! J'aime ses paysages, notamment ses montagnes et ses rivières. Le sud de l'Ouganda englobe une vaste partie du lac Victoria. Il y a beaucoup d'animaux qui vivent en liberté ici comme des buffles, des girafes, des lions. Dans cet endroit du monde où la nature est riche, les pauvres sont pourtant nombreux. Parmi eux, beaucoup trop d'enfants. J'ai été

l'un d'eux. Je n'avais que 2 ans quand ma mère est morte en donnant naissance à ma sœur. A partir de ce moment, j'ai vécu avec ma tante, Lorna Mubogi. J'ai passé mon enfance auprès d'elle et de cinq demi-frères et sœurs dans le village de Makhai, à l'est de l'Ouganda, dans la région de Mbale. Le Mont Elgon, l'un des toits de l'Afrique de l'Est, est tout proche de là. J'habitais une maison simple en briques, couverte d'un toit en tôle.

Je m'appelle Ivan Wataki et je suis en train de terminer des études en développement à l'Université de Nkumba à Kampala. J'y suis grâce à ma tante et grâce à la scolarité que j'ai pu suivre...

En Ouganda, les gens, même les plus démunis, peuvent survivre. Il y a toujours un bout de terre à cultiver pour parvenir à se nourrir. Mais à Makhai, la terre a longtemps été considérée comme maudite, car une tête de chien y avait été enterrée il y a longtemps.

Il a fallu que des collaborateurs de l'ONG Espoir pour ceux qui ont faim (*Food for the Hungry* – FH) visitent les familles, les écoutent et apprennent à connaître leurs besoins. Qu'ils leur montrent ensuite qu'elles avaient la capacité, les ressources et les solutions pour s'occuper de leurs problèmes et les résoudre. Les leaders de la communauté se sont alors réunis pour préparer un plan de développement de dix ans qui précisait ce qu'ils voulaient atteindre et réussir dans la communauté. Ils ont planifié la construction d'une école, de latrines, d'un centre de santé, d'un centre de formation professionnelle...

J'ai suivi toutes les étapes ! L'école est enregistrée et reconnue aujourd'hui par les autorités du pays, et les enfants du village y passent leurs examens officiels. L'eau potable est aussi disponible à Makhai. L'école professionnelle offre des débouchés aux jeunes qui ne continuent pas à étudier et cette option leur permet de devenir indépendants en créant leur propre petite entreprise de menuiserie, par exemple, de construction ou de couture.

## *« La terre a longtemps été considérée comme maudite »*

Ceux qui se rendent aujourd'hui à Makhai ne reconnaissent plus le village désolé qu'ils avaient vu voilà dix ans ! Tout a changé. Cela montre l'impact du développement dans un village comme le mien et à quel point des infrastructures éducatives et sanitaires peuvent changer le quotidien de toute une communauté ! Moi, Ivan, j'ai tout observé. Et très petit déjà, j'ai souhaité devenir un « development worker » comme on les appelle ici, soit un agent de développement. Je sais que je pourrai être confronté à des groupes comme les leaders de Makhai qui ont longtemps considéré certains endroits comme maudits et qui n'osaient pas imaginer avoir un jour d'autres conditions de vie. Je me rends compte de l'importance de bien comprendre leur vision du monde, leurs croyances. Et combien il est nécessaire de passer du temps avec de telles personnes afin de bien discerner comment il convient d'interagir pour le bénéfice d'un village entier.

Ce n'est que dans l'écoute et la compréhension de l'autre qu'une transformation durable et profonde peut voir le jour !

L'agent de développement est un personnage-clé, ici. Il doit s'intéresser vraiment à la vie des gens et à leur développement. Sa carrière passe après ! Je l'ai vu à Makhai : on peut planifier un changement et mobiliser d'autres personnes jusqu'à ce que presque tous les membres d'une communauté s'engagent dans le processus. Mais pour cela, il faut d'abord écouter et visiter les leaders et les anciens de la communauté pour créer un lien de confiance avec eux. Ce n'est qu'ensuite qu'ils peuvent se rendre compte à la fois des besoins des villageois comme de leurs capacités à y répondre. En fait, le rôle principal de l'agent de développement est celui de facilitateur pour que la communauté arrive à travailler ensemble dans un esprit d'équipe et d'unité.

Les agents de développement doivent avoir une attitude d'écoute et de service envers les communautés qu'ils approchent. Suivant leur personnalité et leurs compétences, des villages entiers s'engagent avec succès sur le chemin du développement. La résilience est une clé : c'est la «capacité de bien vivre et de se reconstruire après un traumatisme».

C'est passionnant, non ? Les défis sont nombreux en Ouganda en ce qui concerne la santé et l'éducation. Car rester en bonne santé n'est pas à la portée de toutes les bourses. La plupart des gens n'ont accès ni à de bons soins médicaux ni à une bonne éducation... faute de moyens financiers. Les maladies les plus répandues sont la malaria et le choléra. Les personnes atteintes de pneumonie ou de tuberculose sont aussi nombreuses.

En ce qui me concerne, j'ai participé aux activités domestiques dès l'âge de 7 ans, en m'occupant des chèvres et des poules de la famille. J'ai beaucoup aimé sortir le matin pour amener les chèvres au champ et aller les rechercher en fin de journée. Jusqu'à l'âge de 13 ans, c'est moi qui ai pris soin des animaux pendant toute mon école primaire. J'ai également participé au jardinage, fait la cuisine. C'est moi aussi qui allais chercher l'eau au puits pour toute la famille.

Ma tante a travaillé quelques années hors de la maison, puis elle est revenue au foyer. Dans un petit jardin à côté de la maison, elle a notamment cultivé du maïs, des haricots, des bananes et des patates douces, soit tout ce dont une famille a besoin pour se nourrir. Parfois nous vendions une partie des récoltes afin de gagner un peu d'argent. Nous l'utilisions pour payer les frais de scolarité, des habits, des articles de ménage comme du savon, du sucre ou du sel. Notre nourriture quotidienne était naturellement composée de « matoke », une sorte de purée de bananes plantain, de « posho », une purée de maïs, de haricots, de riz et de patates douces.

J'ai toujours aimé les odeurs de lait qui me taquinaient les narines dès le matin. L'odeur des animaux, qui jouxtaient notre lieu de vie. Et l'odeur de l'aube, quand tout s'éveille, que l'air est comme en suspension... Les couleurs de mon enfance sont le brun et l'orange de la terre, le vert vif des plantes après la pluie. Et puis le bleu-vert de la rivière qui ne coulait pas loin de chez moi. Nous avions une bicyclette pour toute la famille.

En tant qu'orphelin, j'ai parfois souffert des moqueries d'autres enfants. Mais j'ai été l'objet de tout l'amour de ma tante et j'en ai été comblé ! Je me suis senti faire complètement partie de la famille. Ma tante m'a toujours encouragé et soutenu et les soins qu'elle m'a prodigués, dès la mort de ma mère et pendant toute mon enfance, restent pour moi le souvenir le plus fort que je garde de mes premières années.

Dans ma classe, à l'école primaire, nous étions entre 50 et 70 élèves. Conséquence : le professeur ne pouvait pas accorder suffisamment d'attention à chaque élève.

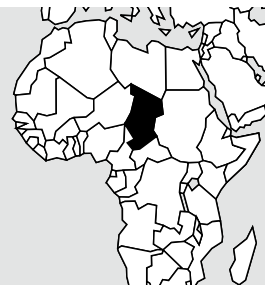
L'enfant n'a pas toujours les moyens de se payer une scolarité. Ses parents le sollicitent tôt pour gagner un peu d'argent. Le jeune garçon travaille par exemple comme manœuvre dans les carrières. La jeune fille arrête l'école pour travailler comme bonne. Les parents qui n'ont eux-mêmes pas été scolarisés sont nombreux à ne pas considérer l'éducation comme une priorité...

Moi, par chance, j'ai pu aller à l'école et j'ai même aimé ça ! Mes branches préférées étaient les mathématiques, la

géographie et l'histoire. Mes loisirs consistaient à jouer au football et au volley avec des amis. Dès l'âge de 9 ans, j'ai eu la chance d'être soutenu par un programme d'aide à l'enfance. Cela tombait du ciel : j'ai obtenu une aide financière pour mes frais scolaires et médicaux. En plus de cet argent qui arrivait régulièrement, j'ai été soutenu et accompagné par des collaborateurs de ce programme, qui m'ont encouragé et donné des conseils, que ce soit au niveau scolaire ou en prévision d'une formation professionnelle. Sans cette aide, je pense que j'aurais commencé à boire avec d'autres jeunes de mon quartier ; et j'aurais sans doute commencé à voler.

C'est vraiment grâce au souci de ces collaborateurs actifs dans le développement, et toujours avec l'appui de ma tante, que je suis aujourd'hui à Kampala, la capitale ougandaise. J'y vis avec mon père. J'ai 21 ans. J'ai terminé ma première année d'études universitaires en développement. J'ai suivi des cours en psychologie, sociologie, sida & développement, économie politique, économie, communication et démographie. Une fois diplômé, j'aimerais retourner dans la région où j'ai grandi, afin d'amener des changements. J'aimerais avoir un impact positif, suite à mes études, sur la vie des plus démunis. Je pense bien sûr aux orphelins. Je souhaite que le plus grand nombre d'entre eux fasse des études ; et que tous les adultes considèrent que l'éducation doit rester une priorité absolue et être favorisée. Sans éducation, tu n'as pas d'avenir !





# Moussa

## Des petits boulots à l'indépendance professionnelle



**Je m'appelle Moussa, je suis Tchadien. Les jeunes n'ont pas de grandes possibilités professionnelles dans mon pays, surtout en dehors des villes. Seules les activités qui ont trait à l'alimentation et aux vêtements assurent un travail régulier.**

J'habite la petite ville de Bitkine, dans la région du Guéra, au pied d'une montagne massive en granit. C'est au centre du Tchad, dans la zone sahélienne. La capitale est à 450 km. Il n'y a pas grand-chose à faire ici pour un jeune comme moi. Soit on tente sa chance à N'djamena, soit on cultive un peu la terre en trouvant une activité annexe pour arrondir son revenu.

Pour trouver où j'habite, il faut faire du slalom entre les tas d'ordures. A Bitkine il n'y a pas d'asphalte, malgré un axe routier important entre le désert du nord du pays et la capitale, plus à l'est. Quand un véhicule transite, on entend le bruit des suspensions mises à l'épreuve par l'état de la route. On dit chez nous qu'elle est en « tôle ondulée »... c'est dire qu'elle est plutôt en mauvais état ! On entend aussi retentir les klaxons qui préviennent tous les enfants et les personnes distraites de libérer la route. C'est vrai qu'on a tendance à la traverser comme une place publique.

Je suis le deuxième enfant d'une fratrie de six, j'ai quatre sœurs et un frère. Je suis l'aîné des garçons. Notre maison a cinq pièces. Petit, je dormais avec tous mes frères et sœurs dans la même chambre. Dès que ma grande sœur s'est mariée et qu'elle est partie de la maison, on m'a proposé de construire une nouvelle pièce. J'avais à peu près 15 ans. Pour les travaux, j'ai fabriqué moi-même les 2'500 briques en « pot-pot », c'est-à-dire à base de terre argileuse. Avec l'aide d'un maçon, j'ai construit et aménagé ma nouvelle chambre.

Les jeunes du Sud ont parfois peur de prendre des initiatives à cause du « qu'en dira-t-on ». Ils craignent d'échouer. Le poids des traditions et le respect des anciens qui n'acceptent pas volontiers les changements sont de sérieux freins à toute velléité d'entreprise nouvelle.

Bitkine compte quelque 11'000 habitants. Mon père, comme la majorité des chefs de famille de la ville, cultive quelques champs : sorgho, mil, arachides. En outre, il est couturier. Depuis que je suis né, je l'ai vu travailler derrière une machine à coudre. J'ai toujours aimé le regarder faire. Très vite, il m'a envoyé au marché pour acheter des boutons, des fermetures éclair et autres petites fournitures. Plus je grandissais, plus il me confiait de nouvelles tâches. J'ai été très fier quand il m'a confié la première couture à faire. Jusque-là, je m'étais entraîné en faisant des habits pour de petites poupées en terre cuite. J'utilisais des restes de tissu que je cousais et je réussissais à vendre mes confections entre 25 et 100 francs CFA (entre 5 et 25 centimes suisses / 3 et 12 centimes d'euros).

A côté de cette activité de couture, je traînais toujours avec une bande de copains dans le quartier et j'aimais jouer au foot et aux billes avec eux. J'allais bien sûr aussi à l'école, mais je n'y mettais pas toujours toute mon énergie. J'avais envie de gagner un peu d'argent et il y avait plusieurs possibilités. L'une de celles que je pratiquais était d'aller acheter un grand paquet de bonbons au marché. Je les divisais ensuite en petits tas que j'étais devant la maison sur un petit caisson en bois. Et je les vendais ! Je connaissais aussi quelqu'un dans un village à 20 km d'ici, à Boubou. Là-bas, ils ont beaucoup d'eau et font de la culture maraîchère. Avec une charrette, nous transportions des patates douces, des mangues ou du bois. Tout cela, nous le vendions ensuite au marché de Bitkine.

Avec mes parents, je partais, déjà petit, aux champs près du village de Doli. Je cultivais les arachides. Je recevais

en tant qu'enfant un demi-koro (grand bol en métal) d'arachides à semer. Avec cela, je récoltais environ un demi-sac d'arachides que je vendais pour acheter des cahiers d'école, des stylos ; je mettais aussi de l'argent de côté pour acheter des habits de fête. Un sac d'arachides correspond à environ 40 koros.

Quand j'ai eu 13 ans, mon père m'a fait comprendre qu'il me fallait être non seulement autonome le plus rapidement possible, mais aussi gagner de l'argent pour le bien de la maisonnée. J'avais 15 ans quand mon père m'a offert un grand boubou blanc, le vêtement africain ample, porté aussi bien par les hommes que par les femmes. J'ai même reçu des chaussures neuves et fermées. Cela a provoqué comme un déclic dans ma tête : j'ai su que je me lancerais dans la confection d'habits pour hommes. Dès que je me suis débrouillé seul avec la machine à coudre, je me suis confectionné mes propres vêtements. A la maison, mon père ne coud que des habits pour femmes. Moi, c'est différent. Je suis d'ailleurs parti quelques mois dans la capitale N'Djamena : j'y ai logé chez un oncle et j'ai appris avec lui à tailler et à coudre des chemises et des pantalons.

Mon premier vrai client a été un ami, Yakoub, qui voulait une tenue pour l'école et un pantalon. Je me rappelle avoir fait ce travail pour 3'000 francs CFA. Il y a eu ensuite d'autres commandes. Quelques personnes n'étaient parfois pas satisfaites, car je faisais des erreurs. Après, elles ont marchandé le prix du costume qui n'était pas exactement conforme à leurs attentes. J'ai été déçu ; et puis un peu honteux de ne pas être parvenu à faire du

premier coup l'habit qu'elles voulaient. J'ai pensé arrêter ce travail, mais... j'ai quand même continué ! Il faut croire que j'aimais ça !

Aujourd'hui, j'ai 20 ans et je veux passer mon BEPC (certificat d'école secondaire) cette année. Quand vous arrivez devant notre concession familiale à Bitkine, passez la porte : il y a maintenant plusieurs maisons en terre pour les différents membres de la famille, comme d'ailleurs dans les autres concessions. Mais chez nous, il y a en plus plusieurs machines à coudre. Parce que moi, mon père, mais aussi ma mère et ma sœur, faisons tous de la couture. Et ça rapporte !

## *« J'ai conçu des habits originaux »*

Voilà Tarisson. Il se mariera bientôt et il lui faut un complet. Au marché, il a trouvé un joli tissu noir pour un veston et un pantalon. Un autre jour, il m'apportera le tissu pour la chemise. Mais aujourd'hui, nous regardons comment il veut son complet. Chez les tailleurs des grandes villes, on trouve des affiches dont on s'inspire, et puis des patrons en papier. Mais moi, je travaille sans patron : je prends quelques mesures, la taille de la personne, quelques longueurs, et cela me suffit. Tarisson m'explique ce qu'il veut : il me précise la forme de l'habit, le nombre de poches, la grandeur du col. J'essaie de retenir le maximum d'informations, et je lui assure qu'il sera un très beau marié. Et notre discussion dévie vite sur son mariage, sa future épouse et sur tout ce qu'il a dû acheter

et préparer ! Il n'a pas encore fait coudre les robes pour les nombreuses cuisinières, comme c'est la coutume chez nous, et je lui conseille d'aller demander de l'aide à ma maman. C'est davantage son domaine et nous nous soutenons en famille ! Ma sœur, elle, a moins de temps, car elle va à l'école comme moi. Et à son retour, elle doit s'occuper de son bébé.



Dès que Tarisson est parti, je me mets au travail. J'étaie le tissu sur la natte et je coupe les différentes parties de son habit. Ça y est, tout est prêt à être cousu. Comme je n'ai pas de fil foncé, j'envoie mon petit frère en acheter. Pendant ce temps, un copain vient me dire bonjour et m'invite à aller chez lui pour écouter une nouvelle musique. J'hésite un peu, mais pas longtemps : j'ai déjà avancé dans mon travail et je peux confectionner la suite demain après l'école. J'ai aussi besoin de m'amuser un peu, n'est-ce pas ?

Trois jours après, Tarisson revient et il essaie son complet. Je suis fier car j'ai bien réussi. Je dois juste faire quelques adaptations. Je suis vraiment content parce que je n'ai pas encore fait beaucoup de vestons et celui-ci tombe très bien. Les pantalons et les chemises ne me posent pas de problème.

J'ai récemment eu l'idée de combiner des tissus différents comme des motifs africains et des pièces unies. J'ai conçu des habits originaux que mes amis ont beaucoup appréciés ! Les plus âgés ici, pas trop : ils ont trouvé cela trop nouveau et trop voyant. Mais grâce à mes nouvelles confections, j'ai été repéré par les amis de Reto

Lampert, un Suisse soutenu par la coopération de son pays. Il est en train de créer ici à Bitkine une école professionnelle... et commence en fait déjà à former des maçons par la construction même de ce nouveau centre ! Comme de coutume ici, étudiants et apprenants portent des uniformes. Ces apprentis maçons ne vont pas faire exception. Et les responsables de ce nouveau centre, soutenu par la Mission évangélique au Tchad (MET), m'ont commandé une vingtaine de pièces d'habits. Une aubaine ! C'est à la fois un défi de réaliser ces costumes et une magnifique occasion pour moi de me faire connaître. Et cela correspond bien à ce que je souhaite : développer la confection masculine... Je suis sûr que cela va marcher vraiment bien !



# Luiz Henrique

## Enfant des favelas, il prépare la prochaine Coupe du monde de foot



**Des Blancs, étrangers et en uniforme, sont venus s'occuper de moi dans les bas quartiers de Recife. Ils m'ont appris la piété et l'amour de Dieu. Une manière d'être au monde que j'ai adoptée et que j'entends incarner à mon tour en m'occupant des plus pauvres.**

Je suis un enfant des favelas. C'est ainsi que les « gringos » appellent les quartiers de maisons où nous habitons. Je m'appelle Luiz Henrique et j'ai 20 ans. La favela a bercé toute mon enfance. C'est à Torre que j'ai grandi, un quartier de Recife, une ville de plus de trois millions d'habitants, au nord-est du Brésil. Recife attire beaucoup

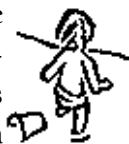
de touristes à la belle saison ; le bord de mer est magnifique avec son sable clair, ses palmiers et ses hôtels de luxe. Ce que les étrangers apprécient aussi, c'est le va-et-vient surprenant de la marée qui s'amuse sur la plage. Un peu plus au large, on peut voir de grands récifs, d'où le nom de la ville, et on raconte que jadis, beaucoup de navires s'y sont échoués.

Les favelas ne sont pas comparables avec ce que je viens de vous raconter. Elles se trouvent au cœur de la ville. Ce sont des bidonvilles où se concentrent les plus démunis. Elles sont constituées de cabanes ou de petits cagibis sombres et délabrés, agglutinés les uns aux autres et construits avec des morceaux de bois et des tôles ondulées. A l'intérieur, la lumière et l'aération font cruellement défaut. Les sanitaires sont en général à l'extérieur et servent à plusieurs familles. Il y a également une alimentation commune en eau, mais souvent, pour des raisons obscures, l'eau ne coule pas. Il n'y a alors rien d'autre à faire que de s'en passer.

Il est parfois difficile de se frayer un passage parmi les planches de bois pourries, posées en équilibre les unes sur les autres et, quand la nuit est tombée, mieux vaut ne plus s'y aventurer si on ne veut pas avoir d'accident ! Une des caractéristiques des favelas, c'est l'odeur ou plutôt le mélange d'odeurs qui s'en échappe, d'autant plus que, souvent, les maisons sont construites au bord de l'eau ; les effluves de vase et d'égouts empestent l'air. Mais ces odeurs ne m'ont jamais gêné, j'y suis habitué. Ce sont les odeurs de mon enfance, des odeurs rassurantes, en quelque sorte.

Aujourd'hui, je suis adulte et bien dans ma peau. On me dit même assez séduisant, avec ma peau basanée, mes cheveux noirs et mes yeux tirant sur le vert émeraude... Un copain m'a assuré que j'avais un physique de surfeur : pas très grand, mais costaud, bien bâti. Cela ne m'empêche pas de me montrer souriant ! Ce que j'adore, c'est raconter des histoires pour faire rire les gens. Et ça marche, bien que mes récits sont parfois fortement exagérés ou même inventés de toutes pièces !

Pourtant, quand je repense aux histoires de mon enfance, je n'ai pas toujours envie de rigoler. J'ai douze frères et sœurs. Nous avons tous le même père mais pas forcément la même mère. Je suis le seul enfant de ma maman ; elle s'appelle Alcidesia. Petite fille, ma mère a été adoptée par une de ses cousines. Elle a toutefois beaucoup souffert, ce qui explique peut-être pourquoi sa propre vie n'a été ni facile ni heureuse. Ma mère a toujours eu de la peine à s'assumer et à m'élever, c'est pourquoi nous avons souvent déménagé et habité avec d'autres membres de la famille, dont ma tante Niedja et plusieurs cousins. Maman semblait parfois malheureuse et je me rappelle que, souvent, elle sortait le soir avec ses copines ou allait boire un coup au bistrot. A l'âge où les autres gamins jouent aux billes devant la maison, moi j'allais à la recherche de ma mère et la trouvais le plus souvent couchée par terre, sur le sol du bistrot, complètement soûle.



Je voyais de temps en temps mon père. J'avais 7 ans quand il est décédé. Lui en avait 45. Mes souvenirs le concernant restent assez flous. Je me rappelle pour-

tant avec tristesse combien il était dur avec moi. Il était policier et arrondissait ses fins de mois en faisant du commerce ; il achetait et revendait des voitures. Il élevait aussi des bêtes et en vendait la viande. Il obligeait mon frère aîné à tuer ces animaux sans montrer aucune émotion, sinon il le frappait durement. « C'est ainsi qu'on devient un homme », expliquait-il.

Après la mort de mon père, je dormis régulièrement chez ma grand-mère qui habitait à deux pas de chez nous. Sa maison était plus que rudimentaire. Elle était faite de bois et d'argile, avec un toit de paille. Il n'y avait qu'une seule chambre pour nous tous. D'emblée, mes cousins, qui demeuraient là aussi, m'ont pris en grippe. Ils trouvaient que j'étais de trop et me le faisaient bien comprendre. Ils ne cessaient de m'agacer et ne savaient plus qu'inventer pour me tourmenter. Certains jours, ils défaisaient mon lit à mon insu afin que ma mère me frappe en me traitant de paresseux. Pendant toute cette période, j'ai été maltraité et malheureux dans cet endroit. Quand une difficulté surgissait, je m'interdisais de pleurer. Cela leur aurait fait trop plaisir ! Je serrais les dents et me persuadais intérieurement que j'allais surmonter le problème.

Ma grand-mère n'était pas vraiment mauvaise ; cependant, elle développait des pratiques curieuses. Sa maison était un centre de *macoumba*, un genre de sorcellerie. Ma grand-mère trafiquait avec les esprits. Un jour, elle nous fit venir, nous, ses petits-enfants, et nous demanda d'avancer les uns après les autres. Sur chacun de nous, elle déposa quelques gouttes de miel en marmonnant des paroles incompréhensibles. Lorsque mon tour arriva,

elle s'arrêta net et, me fixant dans les yeux, elle dit : « Non, pas toi. Toi, tu as déjà un maître. » Sur le moment, je ne compris pas à quoi elle faisait allusion, je fus même très frustré de ne pas être traité comme les autres. Cependant, ma grand-mère avait peut-être compris que j'étais destiné à un tout autre avenir.

## « *Toi, tu as déjà un maître* »

Pendant toutes ces années d'enfance et d'adolescence, j'avais pu établir et garder un précieux contact avec ma tante Niedja. Elle gardait un œil sur moi et me consolait quand mon cœur, trop gros, semblait éclater. C'est chez elle que nous avons finalement tous élu domicile.

Ce fut la période la plus heureuse de mon enfance. Ma tante et sa fille Dyedja m'ont aimé comme leur fils. Il y avait aussi davantage de confort : 2 pièces, cuisine, salon et arrière-cour. Un vrai luxe... que nous étions dix personnes à partager ! C'était dans la favela José de Holanda. Cette maison existe encore et je la revois toujours avec un sentiment de reconnaissance.

Les plus graves problèmes des favelas sont la violence, la drogue, la criminalité et la prostitution. Pour survivre, chacun doit se débrouiller. Chacun a son truc pour trouver de l'argent. C'est ainsi qu'aucun jour ne se passe sans que de nouvelles brutalités ne surviennent : vol à main armée, racket, bain de sang, meurtre crapuleux. Recife a pendant longtemps joui de la réputation peu enviable de « ville la plus violente du Brésil ».

Conscient de ce fléau et de ses tragiques conséquences, le gouverneur Edouardo Campos a, depuis peu, pris les choses en mains. Les favelas ou communautés, comme on les appelle plus volontiers ici, sont peu à peu abandonnées au profit de maisons construites en maçonnerie et mises à disposition par le gouvernement. Grâce à cette nouvelle situation, la criminalité a quelque peu diminué, mais la violence est encore très présente. Certes, c'est une bonne chose de retirer les gens des favelas et de leur offrir plus de confort, mais la mentalité des favelas perdure dans leur tête et cela prendra encore beaucoup de temps pour gommer cet état d'esprit si fortement ancré en eux. Pour essayer de contenir la violence, un plus grand nombre de policiers patrouille dans les quartiers pauvres, de jour comme de nuit, avec plus ou moins de succès !

Selon le gouverneur Campos, le plus grand problème à Recife est le crack. Cette drogue, dérivée de la cocaïne, est un stupéfiant dont l'usage régulier entraîne des hallucinations, une agitation et un comportement violent. Lorsqu'on en fume trop, on devient dépendant et on ferait n'importe quoi pour avoir l'argent nécessaire pour s'en procurer. A cause de cela, le crack génère et entretient en grande partie la violence dans tout l'Etat du Pernambuco.

Au niveau national, un grand pas a été franchi grâce au programme « Bolsa Familia – bourse-famille » développé par le gouvernement Lula. Ce programme permet aux familles pauvres, grâce à une petite subvention mensuelle, d'envoyer leurs enfants à l'école. Ce qu'il faut pourtant savoir, c'est qu'au Brésil, l'école ne peut se fréquenter

qu'à la demi-journée; le reste du temps, les enfants et les jeunes, désœuvrés, traînent dans les ruelles des favelas. Alors, inoccupés, ils deviennent la proie de toutes sortes d'influences. Conscient de ce problème, le gouvernement met en place un programme scolaire pour la journée entière ; quelques écoles profitent déjà de ce système, mais elles sont rares. Il faudrait construire des écoles supplémentaires; cela coûte beaucoup d'argent et prend du temps, et il semble encore loin le jour où ce projet deviendra réalité pour tous.

Moi-même, j'ai bien failli mal tourner, comme bon nombre de copains. Je me souviens d'un gars qui avait volé un vélo. Je me rappelle encore cet incident comme si c'était hier. Interpellé par un policier alors qu'il fuyait, juché sur la bicyclette, il s'est pris une balle de revolver dans le bas du dos. Depuis, il est paralysé et se déplace en chaise roulante. A 17 ans, c'est dingue !

## *« la mentalité des favelas perdure dans leur tête »*

Pour ma part, j'ai eu beaucoup de chance de pouvoir fréquenter le Centre communautaire de l'Armée du Salut. Ce centre se trouve juste à côté de la favela où je demeurais à cette époque.

Ma tante Niedja en avait entendu parler et elle pensait que ce serait bien pour moi de bénéficier des activités proposées. Elle en a parlé à ma mère qui a accepté. J'avais environ 4 ans lorsque j'y suis allé pour la première fois.

Mes souvenirs ne sont pas très nets, j'étais petit, mais je me rappelle encore l'accueil, bruyant mais joyeux, que m'ont fait les autres enfants. J'ai passé la matinée à jouer, à écouter des histoires, à rire... et lorsque après le repas de midi Niedja est venue me chercher, je ne voulais pas partir. «Tu reviendras demain», m'a-t-elle promis. Rassuré, je l'ai suivie. Et je suis revenu effectivement le lendemain, puis le surlendemain et de nombreux jours encore ; j'avais 18 ans lorsque j'ai quitté définitivement ce centre.

J'ai toujours aimé y aller, parce que j'y trouvais un deuxième chez-moi et des copains de quartier avec qui m'amuser. Nous étions répartis en neuf classes d'environ vingt enfants, encadrés par des monitrices et des professeurs. Il y avait aussi une psychologue avec qui on pouvait parler quand on avait le cœur gros. Les activités qu'on nous proposait étaient variées : danse, activités créatrices, éducation sexuelle, cours de musique, de cuisine, d'informatique et de gestion émotionnelle. Il y avait aussi des moments consacrés aux divertissements et à la détente. Dans ces instants-là, je me précipitais dans la salle de jeux avec trois autres copains ! C'est ainsi que je suis devenu un vrai pro du baby-foot ! Dans ce centre, les enfants qui avaient de la peine à suivre à l'école recevaient l'appui d'un professeur qui les encourageait à persévérer.

Une assistante sociale du centre visitait nos parents dans les favelas. C'était, disait-elle, afin de mieux se rendre compte de nos problèmes et de nos besoins. Elle était parfois accompagnée des « majors » Rosa et Roland, deux Suisses qui dirigent ce lieu depuis plus de douze ans. Lorsqu'ils viennent dans la favela, ils n'ont rien à

craindre : malgré leur peau claire et leurs yeux très bleus, ils sont des nôtres. Grâce à leur intérêt pour le Brésil et à leur amour pour les Brésiliens, ils ont été adoptés par les habitants des favelas. Le signe distinctif qu'ils portent sur leur T-shirt indique leur appartenance à l'Armée du Salut et agit comme un « laissez-passer ». C'est grâce à eux que j'ai appris à connaître Dieu et que j'ai réalisé que ma vie avait un sens. Au Centre communautaire, il nous a toujours été possible de suivre un enseignement biblique et de poser des questions relatives à la foi. Beaucoup de mes camarades ne s'y intéressaient pas. Moi, cela m'a bien convenu et j'ai appris à aimer Dieu et mes semblables.

*« Aujourd'hui,  
venir en aide aux autres  
est pour moi une évidence »*

Lors de mon départ du centre et grâce aux cours que j'y ai suivis, j'ai pu faire un apprentissage et trouver un emploi en tant qu'installateur d'antennes de télévision. Ce job m'a permis de subvenir à mes besoins. Actuellement, et grâce au parrainage d'une Organisation non gouvernementale partenaire du Centre communautaire, j'ai commencé des études de théologie. Eh oui ! J'aimerais devenir pasteur... Je continue pourtant à distribuer de la soupe ou des vêtements dans les rues des favelas. Aujourd'hui, venir en aide aux autres est pour moi une évidence, un principe : cela fait partie de ma manière de vivre. Je me sentirais, je crois, très égoïste et désobéissant si, après avoir tant reçu, je ne rendais pas la pareille à ceux qui m'entourent.

Une nouvelle opportunité s'offre d'ailleurs à moi et j'ai décidé d'y mordre à pleines dents. Le Brésil se prépare en effet à célébrer de grands événements dans les années à venir : la Coupe du Monde de foot en 2014 et les Jeux olympiques en 2016. Ce sera *great*... A ces occasions, des gens du monde entier vont converger vers notre pays. Pour les accueillir dignement, plusieurs hôtels vont se construire et une importante infrastructure sera mise en place. Le gouvernement a défini un programme d'occupation et de formation pour les Brésiliens avec les objectifs suivants : préparer des jeunes à des professions liées à l'accueil, l'hôtellerie, le télémarketing, la gastronomie, l'encadrement des personnes âgées et la conciergerie ; et, en même temps, les occuper afin de diminuer la violence et la criminalité dans les favelas en leur donnant un moyen de se débrouiller dans leur vie future grâce à la formation qu'ils auront acquise.

Le gouvernement a sollicité le concours de l'Armée du Salut pour la prise en charge de 200 personnes, âgées de 16 à 29 ans. Le Centre communautaire de Recife a répondu positivement. Après un entretien personnel approfondi, des jeunes ont été recrutés dans les favelas avoisinantes. La priorité a été donnée à des personnes de condition sociale modeste. Le projet a commencé en mars 2010 et se poursuivra pendant une année. 34 professionnels (éducateurs sociaux, professeurs, psychologues, pédagogues, cuisiniers, portiers, etc.) font partie de l'équipe de formation et d'encadrement. Les jeunes participent à des ateliers qui les aident à retrouver l'estime d'eux-mêmes, à découvrir et à faire valoir leur propre potentiel. Ils apprennent aussi les règles de base

pour se comporter convenablement dans la société. Des éducateurs sociaux rendent visite aux jeunes chez eux, dans la favela, et les suivent dans leur formation.

Il manquait encore une personne pour le sport et les activités culturelles. Un job fait pour moi ! L'occasion s'est enfin présentée de donner aux jeunes de mon pays la chance qui m'a été donnée à moi de m'en sortir ! Dans les six prochains mois, tous les matins, je vais me rendre au Centre pour encadrer les jeunes dans des activités sportives (foot, volleyball, escalade) et culturelles (visites de musées, de manufactures, d'usines, excursions, concerts, etc.). Mon souhait est de renouveler ce contrat jusqu'à la fin de ce programme de formation.

Cela me permet de continuer mes études théologiques, de mettre en pratique et d'incarner des valeurs que j'entends bien défendre toute ma vie : l'aide aux plus démunis et la foi en un avenir meilleur.



# Gisèle

## Etre battue, exploitée... et s'en relever !



**La plupart des gens ne pensent qu'à eux-mêmes ! C'est du moins mon expérience. Je m'appelle Gisèle, j'ai 17 ans, j'habite au Bénin. J'ai connu des années très difficiles. Mais maintenant, je suis dans un internat et je vais à l'école : le rêve !**

Mon nom : Gisèle Midokpè Hounsa. Je viens d'une famille de six personnes. J'ai un frère, Eric, une petite sœur, Françoise-Xavière, et une sœur aînée, Jeannette. Mon père était pêcheur. Ma mère a toujours vendu de la bouillie de maïs et divers autres aliments dans la rue. Je vis au Centre Anfani dans la capitale économique Porto Novo depuis 5 ans et cela me fait beaucoup de bien ! Surtout parce que j'ai été à l'école dès mon arrivée ici, ce que j'ai toujours souhaité. Je mange à ma faim, j'ai aussi des temps de repos et de distraction...

Avant de venir ici au Centre d'accueil Anfani, j'ai passé six années dans la maison de ma tante maternelle. Cette dernière aurait réclamé ma garde avant même ma naissance. Ma mère m'a conduite chez elle un peu avant le décès de mon papa. Je dois préciser aussi que je n'ai jamais eu d'acte de naissance avant mon arrivée au Centre d'accueil (comme la plupart de mes camarades ici) et ne connais donc pas exactement mon âge. Les dates indiquées au cours de mon récit ne seront pas très précises, mais les faits que je mentionne le sont parfaitement.

Au Bénin, beaucoup de personnes vivent chez leur tante ou chez leur oncle. J'entends souvent parler du phénomène des enfants placés qu'on appelle chez nous *Vidomegon*. Parfois, les enfants souffrent beaucoup; surtout s'ils n'ont pas la chance d'aller à l'école. Ce fut mon cas.

Je peux scinder l'histoire de ma vie jusqu'à aujourd'hui en trois parties:

Dans les pays du Sud, beaucoup d'enfants sont battus régulièrement. L'éducation est souvent basée sur la violence.

Lire et écrire permettent aux jeunes d'éviter d'être à la merci de ceux qui veulent profiter d'eux. Cela leur donne la possibilité d'avoir un travail et de défendre leurs droits.

En 2015, on estime que tous les enfants de la planète pourront aller à l'école primaire.

La première, de ma naissance jusqu'à l'âge de 4 ou 5 ans. Mes souvenirs sont très vagues. C'est une période passée dans mon village natal Aguégué, au bord de l'océan. Je me souviens peu de mon père, si ce n'est qu'il m'a corrigée, un jour, pour avoir, je crois, taquiné ma petite sœur. Ma sœur aînée a eu pendant ces premières années de ma vie une forte influence sur moi.

La deuxième période de mon enfance a débuté un matin où, je ne puis dire exactement pour quelle raison, ma propre mère m'a emmenée hors de notre village pour me placer auprès de sa sœur dans le village de Sèkandji, sur la route de Cotonou. Je ne m'étais pas opposée à cette décision. En fait, je n'ai pas eu le choix : on ne m'a rien demandé ! Avec du recul, je pense qu'on devrait au moins expliquer aux enfants ce qui se décide à leur sujet. Dans mon cas précis, je n'ai rien eu à dire, et j'ai dû aller habiter du jour au lendemain auprès de ma tante. Nous vivions pourtant bien, tous les six, même si de temps en temps ma mère devait se rendre au Nigeria pour mener à bien ses activités commerciales.

Pour l'enfant que j'étais, le fait de quitter le village pour habiter avec ma tante me paraissait un privilège. Dans ma nouvelle résidence, je n'ai pourtant pas tardé à connaître la solitude. Je ne mangeais pas au même moment que les autres. Je devais me coucher tard et me réveiller plus tôt que les autres membres de la maisonnée. J'ai néanmoins appris de nombreuses choses que j'aurais mis beaucoup plus de temps peut-être à apprendre auprès de mes parents. J'ai appris par exemple à préparer de grandes quantités de nourriture comme de la pâte de maïs, de

l'*akassa*. J'ai appris à frire le poisson et surtout à vendre dans les rues et de porte en porte.

Beaucoup d'enfants béninois doivent vendre dans la rue, de porte en porte. D'ailleurs ce ne sont pas seulement les enfants *Vidomegon* qui sont utilisés pour la vente à la criée dans les rues, dans les ateliers et les garages. D'autres parents envoient leurs propres enfants faire cela, en raison de leur pauvreté.

Bref. Ces nouvelles responsabilités m'ont permis de me préparer sur plusieurs plans. Mais, je l'ai compris après, elles m'ont fortement exposée et fragilisée. Curieusement, je n'ai pas tardé à irriter le mari de ma tante, qui ne s'est pas privé de me corriger durement. Je n'ai pas encore compris exactement pourquoi, mais les châtiments corporels sont devenus mon lot quotidien. J'ai été sauvagement battue pour la moindre « faute ». Quand j'y pense, je me sens encore très révoltée. Je n'oublierai jamais cet homme, tout comme je ne peux oublier les sévices auxquels il m'a soumise, de jour comme de nuit. Ma tante aussi m'a durement maltraitée. Les injures étaient courantes. Elle me traitait d'« incapable » et surtout, elle disait que je ne pourrais jamais réussir dans la vie... Pour me frapper, ils se servaient de tous les objets ou ustensiles qu'ils trouvaient à la cuisine. Mais souvent, ils utilisaient une chicote spéciale, récoltée sous les cocotiers, un peu comme une baguette. Et aussi une corde utilisée par les pêcheurs. Tout ce qui était à leur portée pour me faire du mal faisait l'affaire : chicotes, bâtons, lanières, tigette... J'ai été souvent attachée aux bras et aux pieds comme un animal qu'on amène à l'abattoir. J'ai passé plusieurs

nuits ainsi attachée. Quand ils me liaient avec la corde de pêche, ils l'arrosaient pour qu'elle rétrécisse et serre mes bras davantage encore. Aujourd'hui, j'en garde les traces visibles à mes deux poignets. Le matin, j'étais réveillée par de violents coups de chicotes et de lanières. Les marques sont encore visibles sur mon dos.

## *« J'ai été sauvagement battue »*

On me frappait souvent pour avoir mangé un poisson ou pour avoir perdu de l'argent ou encore parce que je n'étais pas revenue assez vite à la maison. Mais souvent, on me frappait pour des fautes que je n'avais pas commises. Voici en particulier un cas que je ne pourrai jamais oublier : je suis rentrée un soir après une journée de vente de poisson frit et d'akassa. Ce jour-là, mon compte était bon et j'étais contente. Mais autre chose m'attendait. Ma tante avait perdu une somme de 500 francs CFA (1,20 franc suisse / moins d'un euro) pendant mon absence. Elle m'a à peine parlé et, sans attendre, s'est jetée sur moi avec chicote et lanière. Les coups ont été très violents et je n'arrivais plus à pleurer.

Alors que j'y repense, j'ai la gorge serrée et sèche. Et j'éprouve un réel sentiment de vengeance... Mais j'apprends à remettre toutes ces choses à Dieu pour me sentir en paix. J'ai passé toute la nuit attachée sans rien manger. Pas de pitié pour une petite « voleuse », une « incapable » de surcroît ! Comme s'il était nécessaire de me justifier encore maintenant, il me plaît de vous clamer mon innocence : je n'avais vraiment pas pris cet argent. J'avoue cependant que je volais souvent du poisson et une boule

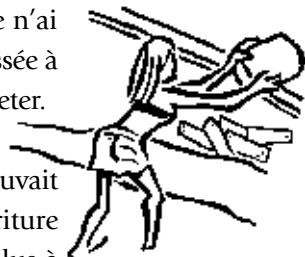
d'*akassa* pour manger à midi quand j'avais faim. Il faut dire qu'on m'envoyait vendre dans la rue sans rien prévoir pour ma nourriture. Je n'avais pas le droit de voler, même si je sais maintenant que la Convention relative aux droits des enfants dit que chaque enfant a droit « à une alimentation saine et équilibrée ».

A son réveil le lendemain matin, ma tante m'a demandé une fois encore si j'étais prête à avouer que j'avais volé son argent. J'avais à peine répondu qu'elle a commandé à l'une de ses filles une lame neuve. Elle a alors saisi ma main droite et m'a coupé de deux coups le revers de la main. Puis elle a écrasé du piment rouge sur la plaie avec satisfaction, en disant : « Tu t'en souviendras toujours et tu le montreras à tes enfants ». Quand elle a mis le piment sur ma blessure, la douleur a été trop vive et je n'ai plus réagi. Il faut l'avoir vécu pour le comprendre : c'est inexprimable. A la fin de cet épisode, j'ai dû reprendre mes travaux domestiques, comme si de rien n'était...

Ma nièce Diane, à peine plus jeune que moi et qui vivait aussi sous le toit de ma tante, m'a avoué le lendemain qu'elle était l'auteur de ce vol d'argent pour lequel j'avais été maltraitée. Cela ne lui a rien coûté : elle faisait partie du cercle des intouchables, dans la famille. Elle avait plus de privilèges que moi. Et elle allait à l'école !

Moi, je voulais tant aller à l'école... Mais qui s'en serait préoccupé ? Chaque fois que les enfants de ma tante revenaient de l'école, je les accueillais et leur donnais à manger. Je m'intéressais à ce qu'ils faisaient, mais eux ne prenaient pas très au sérieux leurs études.

Dans cette même période, j'ai vécu une autre mésaventure avec un vieil homme, dans le petit village où je vendais de porte en porte. Les filles de mon âge qui sont obligées de vendre dans les rues, dans les garages et les ateliers, sont fortement exposées aux abus, surtout sexuels, des adultes et des adolescents ou jeunes garçons plus âgés qu'elles. Je n'ai pas été épargnée. Un jour, j'ai rencontré un homme de l'âge de mon père. Il avait lui-même une fille un peu plus âgée que moi qui, elle, vendait aussi de la nourriture mais pour son propre compte. Il était environ midi et je venais à peine de remplir mon panier d'akassa et de poissons frits. L'homme m'a interpellée devant sa maison. Je n'étais jamais entrée chez lui. Il m'a fait remarquer que j'étais très gentille et qu'il l'avait remarqué la première fois qu'il m'avait vue chez un de ses amis, dans le quartier. Je n'ai pas fait attention à ce qu'il disait. J'étais plutôt intéressée à savoir combien d'akassa et de poissons il voulait acheter.



La maison était très vaste, mais déserte. Sa case se trouvait tout au fond d'une rue. Il m'a dit combien de nourriture il voulait, mais quand j'ai voulu le servir, il n'était plus à côté de moi. Il était entré dans sa chambre et m'a demandé de lui apporter ses commissions et de venir chercher l'argent. Naïvement, je suis entrée dans la chambre. Ce vieil homme était déjà torse nu et se mit à enlever sa ceinture et à défaire les boutons de son pantalon, avec précipitation. J'ai su alors qu'il voulait abuser de moi ou me faire du mal. J'ai lâché rapidement le bol de nourriture et je me suis précipitée dehors. Il s'est mis à me poursuivre mais, heureusement, sa fille est entrée dans la maison à ce moment précis... Elle a payé ce que son père me devait, a ouvert le portail pour me laisser sortir.

Qu'avait-elle compris ? Je me suis dit par la suite qu'elle devait être aussi souvent victime de tels abus, tout comme d'autres filles qui pratiquent ce porte-à-porte, jusqu'à ce qu'elles se retrouvent enceintes ou malades. Les parents devraient faire quelque chose pour protéger leurs filles !

Comment j'ai échappé à tout cela ? Un jour, ma grande sœur Jeannette est venue me chercher chez ma tante, en compagnie de Xavière et d'un cousin. Des voisins s'étaient organisés pour dénoncer ma tante à la gendarmerie. Elle n'était pas contente de me laisser partir et elle ne cessait de répéter que j'étais une fille incapable. Je crois même que ses paroles sont le fondement de ma détermination à réussir dans la vie, quoi qu'il m'en coûte !

J'ai été placée dans le Centre d'accueil Anfani<sup>1</sup> qui s'occupe d'enfants en difficulté. Et j'ai eu le bonheur de voir se réaliser mon rêve le plus beau : aller à l'école. J'ai été inscrite en classe d'initiation (CI). J'étais la plus âgée des élèves, j'avais 13 ans, et mes camarades m'appelaient « Maman CI » pour se moquer de moi. Tant pis ! Moi, j'avais ce que je voulais et c'est pour moi la preuve qu'il n'est jamais trop tard. Un jour, Papa Lucien, qui a créé ce centre, est intervenu dans ma classe, en présence de la directrice et de ma maîtresse, pour dire fermement qu'il allait punir toute personne qui répéterait cette expression « Maman CI ».

Mais, quelques mois ont suffi pour que je m'intègre bien et pour que les autres finissent par me respecter. Il faut dire que j'avais toujours les meilleures notes ! J'ai pu accéder rapidement à la classe supérieure, puis j'ai acquis le programme de deux niveaux par année jusqu'à réussir

l'examen du Certificat d'études primaires (CEP). Je suis maintenant au collège, en classe de 5<sup>e</sup>. Cela signifie que j'ai accompli 8 programmes scolaires en cinq ans de scolarité. Mon secret : j'ai rapidement appris à connaître les règles de la maison Anfani et aussi de l'école. J'ai été habituée à travailler sous pression et cette nouvelle pression que je me suis parfois imposée pour mes études m'a été plutôt bénéfique. J'ai découvert aussi l'amour de Dieu pour moi. J'ai choisi de mettre ma confiance en Lui. Cela me réussit !

## *« J'ai été habituée à travailler sous pression »*

Dans ce Centre, nous bénéficions de l'aide de donateurs et de donatrices qui vivent en Belgique, en France, en Suisse ou en Amérique. Ils nous aident sans même nous connaître ! Que Dieu leur accorde une excellente santé et une longue vie, afin que nous puissions avoir l'occasion de leur manifester notre gratitude avant la fin de leur séjour sur terre !

Ce que j'aimerais faire de ma vie ? Soigner les enfants et les femmes, ici, au Bénin. Suivre les grossesses des femmes enceintes et les aider à accoucher. Ou bien aider les enfants orphelins du pays, comme on m'a aidée. Oui, c'est cela que j'aimerais faire.

---

<sup>1</sup> Le Centre Anfani – qui signifie « bien-être » – est une structure partenaire du Service d'entraide et de liaison (SEL). Il accueille des enfants et des jeunes, dont la plupart ont perdu leurs parents à cause du sida. Durant l'année scolaire 2009-2010, 147 enfants de 4 à 19 ans y ont logé.



# Conclusion

Il n'est pas essentiel de savoir très jeune ce que l'on veut exercer plus tard comme métier. A mon sens, il est beaucoup plus important de savoir quelles valeurs on entend défendre. Ensuite, tout est question de rencontres, d'opportunités à saisir, d'énergie à déployer.

Les vingt témoignages de ce livre montrent que chaque jeune a des potentiels à faire valoir. Que chacun, à son niveau, au Nord comme au Sud, a des ressources pour changer son monde à lui. S'il se bat pour son idéal, il influence non seulement sa propre existence, mais celle de sa famille, de sa communauté, voire de son pays ! Cela est vrai pour n'importe quel objectif: qu'il soit pétri d'arrogance, de soif de pouvoir et d'argent... ou qu'il soit tissé d'empathie, d'engagement et d'entraide envers les plus démunis.

En prenant contact avec les ONG suisses, dont certaines sont répertoriées dans ce livre, tu peux te mettre en mouvement dans une démarche Nord-Sud. En Suisse, tu peux aussi participer aux journées organisées par le Centre d'information, de conseil et de formation pour les professions de la coopération internationale (CINFO). Ses collabora-

teurs t'informeront et te conseilleront volontiers sur les possibilités de travail qui existent sur le terrain.

Le royaume de la souffrance et de la pauvreté est une démocratie dont nous faisons tous partie. Nous n'y possédons rien, si ce n'est notre humanité sous sa forme la plus élémentaire. La bonne nouvelle, c'est que nous pouvons tous aider notre prochain d'une manière ou d'une autre. Ces pages en sont la preuve : les vingt jeunes qui y prennent la parole ont été bousculés dans leur vie par l'entraide et l'amour qu'ils ont rencontrés ! Les gestes et actes concrets dont ils ont bénéficié les ont sortis de l'ornière d'une existence parfois sans dignité et sans véritable perspective d'avenir.

J'ai moi-même perdu deux enfants. J'ai connu la souffrance de la séparation. Je me suis confronté aux « pourquoi » qu'on ne parvient jamais à élucider. Mais j'ai aussi connu le partage avec des proches, comme des moins proches. Ces soutiens, parfois très discrets, ont su me rétablir dans ma personne et m'ont remis debout.

Je crois au partage. Je crois à la richesse de la relation humaine, quand elle est solidarité. A l'image de ce Galiléen qui, il y a quelque 2000 ans, s'est assis au bord des puits pour écouter son prochain. Pour partager son humanité. Pour donner place à la révolte contre l'injustice et apporter la paix.

A stylized, handwritten signature in black ink, consisting of a large, sweeping 'A' followed by a series of loops and a long horizontal stroke.

Jean-Daniel ANDRÉ



## Postface

Je veux croire que compter sur les jeunes, sur cette majorité dont une immense partie est silencieuse, c'est déjà changer le monde d'aujourd'hui. C'est déjà donner de la voix aux « sans-voix » et considérer le monde d'aujourd'hui comme le leur.

L'adulte veut toujours changer le monde de demain. Est-il trop bien installé dans le monde d'aujourd'hui pour vouloir qu'il change ? Préfère-t-il ce « demain » qui momentanément lui laisse ses privilèges, plutôt qu'un « maintenant » qui l'engagerait à s'en séparer ?

Les jeunes ne sont pas des anges. Mais leur capacité à s'émouvoir est moins émoussée que celle de leurs aînés. Les discours alambiqués de l'autojustification ont fait un sillon moins profond chez eux que chez l'adulte. Leur sens inné de la justice peut facilement être nourri. Leur propension à fonctionner par des coups de cœur, et le mépris qu'ils ont parfois des contingences de « la réalité » les poussent à changer leur monde ! Et ils en sont capables. Même s'ils sont gangrenés par l'illettrisme ou qu'ils baignent dans un environnement qui n'a cure de leur opinion.

En Suisse, combien de jeunes n'ai-je pas entendu dire vouloir aller travailler dans un orphelinat, creuser un puits, découvrir d'autres cultures, soigner des malades, devenir travailleur social... Mais combien d'opportunités leur sont données concrètement en ce sens ? Ce livre leur ouvre des possibilités encourageantes.

Notre responsabilité d'adultes, à mon avis, c'est de les aider à maintenir éveillée leur conscience collective d'enfant et de les pousser dans la réalisation de leurs désirs les plus justes.

C'est pourquoi je me réjouis de cet ouvrage qui leur donne la parole, non seulement à ceux qui vivent ici et qui, au détour d'un engagement, ont trouvé un sens profond à leurs actions solidaires, mais aussi à ceux qui vivent là-bas et qui témoignent de leur engagement.

Je crois que nous tenons là des histoires qui feront de nous des conteurs passionnés, vecteurs de changement. Non seulement dans notre manière de considérer la voix de ces jeunes qui prennent la parole, mais aussi dans notre manière d'impliquer les jeunes et les moins jeunes à la lumière de ces trajectoires !

A stylized, handwritten signature in black ink, appearing to read 'A. Juvet'.

Alexandre JUVET

Un «vieux» né en 1978, animateur jeunesse à DM-échange et mission, volontaire auprès des Fabricants de joie et fondateur de l'association suisse Apostolat

# Répertoire alphabétique des partenaires de ce livre

## **Armée du Salut**

- Pays d'intervention : Suisse, Autriche, Hongrie, Congo RDC, Congo-Brazzaville, Rwanda, Zimbabwe, Haïti, Brésil, Equateur, Myanmar (Birmanie), Pakistan, Inde, ainsi qu'une vingtaine d'autres pays en Afrique, Asie et Amérique du Sud
- Secteurs d'activité : domaine social, santé, éducation et formation, évangélisation, aide d'urgence en cas de catastrophe
- Site internet : [www.armeedusalut.ch](http://www.armeedusalut.ch)
- Adresse : Armée du Salut, Quartier Général, Laupenstrasse 5, case postale 6575, CH – 3001 Berne
- E-mail : [info@swi.salvationarmy-org](mailto:info@swi.salvationarmy-org)
- Tél. : 031 388 05 91

## **Betsaleel**

(Association)

- Pays d'intervention : Tchad
- Secteur d'activité : enfance, orphelins
- Site internet : [www.betsaleel.ch](http://www.betsaleel.ch)
- Adresse : Association Betsaleel,  
route de Seyon 18,  
CH-2056 Dombresson
- Personne de contact : Jean-Pierre Liechti
- E-mail : [jpliechti@net2000.ch](mailto:jpliechti@net2000.ch)
- Tél. : 032 853 77 26

## **CEMADEF – ASSAFI**

(Centre Multidisciplinaire d'Appui  
au Développement de la Femme)

- Pays d'intervention : Congo RDC
- Secteur d'activité : éducation et appui aux activités  
génératrices de revenus par les microcrédits
- Site internet : [www.cemadef.org](http://www.cemadef.org)
- Adresse : Passage de la Fin 6,  
CH-1217 Meyrin, Genève
- Personne de contact : Fanny Ukety
- Tél. : 022 777 70 02

## **DM – échange et mission**

- Pays d'intervention : 13 pays en Afrique, Océan Indien, Amérique latine et Proche-Orient
- Secteurs d'activité : coopération au développement, échange de personnes, formation, relation d'Eglises à Eglises. Poursuite de la dynamique œcuménique « justice, paix et sauvegarde de la création »
- Site internet : [www.dmr.ch](http://www.dmr.ch)
- Adresse : DM – échange et mission,  
chemin des Cèdres 5,  
CH-1004 Lausanne
- E-mail : [info@dmr.ch](mailto:info@dmr.ch)
- Tél. : 021 643 73 73

## **Esther**

(Association)

- Pays d'intervention : Burkina Faso
- Secteur d'activité : enfance, scolarisation
- Site internet : [www.esther.org](http://www.esther.org)
- Adresse : chemin de Florency 10,  
CH-1007 Lausanne
- Personne de contact : Olivier Fivat
- E-mail : [info@esther.org](mailto:info@esther.org)
- Tél. 021 617 85 84

## **Fabricants de Joie**

(Département de Jeunesse en Mission)

- Pays d'intervention : entre 60 et 70
- Secteurs d'activité : programmes d'animation et de prévention, voyages missionnaires à court terme, camps et groupes d'accompagnement pour les enfants, les jeunes et les familles, formation d'animateurs jeunesse
- Site internet : [www.fabricantsdejoie.ch](http://www.fabricantsdejoie.ch)
- Adresse : rue de la Plaine 55,  
CH-1400 Yverdon-les-Bains
- Personne de contact : Didier Crelier
- E-mail : [info@fabricantsdejoie.ch](mailto:info@fabricantsdejoie.ch)
- Tél. : 024 426 56 07

## **FH – Suisse, Espoir pour ceux qui ont faim**

- Pays d'intervention : Burundi, Congo RDC, Rwanda, Ouganda, Haïti, Guatemala, Cambodge
- Secteurs d'activité : développement communautaire, agriculture, santé, aide à l'enfance, éducation, eau et assainissement, formation de leaders
- Site internet : [www.fhsuisse.org](http://www.fhsuisse.org)
- Adresse : FH – Suisse,  
Dr Alfred-Vincent 8,  
CH-1201 Genève
- Personne de contact : Roger Zurcher
- E-mail : [info@fhsuisse.org](mailto:info@fhsuisse.org)
- Tél. : 022 755 35 75

## Hi Kidz

(Fondation)

- Pays d'intervention : Albanie, Argentine, Arménie, Azerbaïdjan, Biélorussie, Bahreïn, Colombie, Emirats arabes unis, Espagne, France, Guadeloupe, Hongrie, Irak, Jordanie, Kazakhstan, Koweït, Liban, Madagascar, Moldavie, Oman, Ouzbékistan, La Réunion, Roumanie, Russie, Serbie, Suisse, Syrie, Tadjikistan, Ukraine
- Secteurs d'activité : camps et clubs pour enfants de 6 à 14 ans, formation de responsables, création de spectacles avec et pour enfants, suivi social d'enfants en situation critique
- Site internet : [www.hikidzinternational.org](http://www.hikidzinternational.org)
- Adresse : chemin des Trois-Rois 5 bis, CH-1005 Lausanne
- Personne de contact : Anne-Christine Bataillard
- E-mail : [hikidz@graindeble.org](mailto:hikidz@graindeble.org)
- Tél. : 021 318 74 27

## Interserve

- Pays d'intervention : Asie, monde arabe
- Secteurs d'activité : presque toutes les professions et le monde de commerce
- Site internet : [www.interserve.org/ch](http://www.interserve.org/ch)
- Adresse : Les Vies de Coeuve 18, CH-2942 Alle
- Personne de contact : Murna Bigler
- E-mail : [nd2.isch@gmail.com](mailto:nd2.isch@gmail.com)
- Tél. : 032 471 23 62

## **Jéthro**

(Association)

- Pays d'intervention : Burkina Faso
- Secteur d'activité : agriculture
- Site internet : [www.association-jethro.org](http://www.association-jethro.org)
- Adresse : case postale 1606,  
CH-2001 Neuchâtel
- Personne de contact : Claude-Eric Robert
- E-mail : [claud-eric.robert@association-jethro.org](mailto:claud-eric.robert@association-jethro.org)
- Tél. : 032 926 98 55

## **Jeunesse en Mission**

- Pays d'intervention : 149 pays sur les 5 continents
- Secteurs d'activité : évangélisation, formation et aide humanitaire
- Site internet : [www.jeunesse-en-mission.ch](http://www.jeunesse-en-mission.ch)
- Adresse : JEM bureau romand,  
Clamogne 27,  
CH-1170 Aubonne
- Personne de contact : Olivier Fleury
- E-mail : [info@jeunesse-en-mission.ch](mailto:info@jeunesse-en-mission.ch)
- Tél. : 021 826 13 33

## MEB

(Mission Evangélique Braille)

- Pays d'intervention : Bénin, Burkina Faso, Cameroun, Centrafrique, Congo RDC, Congo-Kinshasa, Côte d'Ivoire, Madagascar, Tchad, Togo
- Secteurs d'activité : handicap visuel, alphabétisation braille, éducation, social, spirituel, sécurité alimentaire
- Site internet : [www.mebaille.ch](http://www.mebaille.ch) et [www.braille-sans-frontiere.org](http://www.braille-sans-frontiere.org)
- Adresse : MEB, 20 avenue Louis-Ruchonnet, CH-1800 Vevey
- Personne de contact : Heinz Rothacher
- E-mail : [info@mebaille.ch](mailto:info@mebaille.ch)
- Tél. : 021 921 66 88

## MECL

(Mission Evangélique Contre la Lèpre,  
France : Mission Lèpre)

- Pays d'intervention : 16 pays en Afrique, 14 pays en Asie
- Secteurs d'activité : médical, social et spirituel
- Site internet : [www.lepramission.ch](http://www.lepramission.ch)  
(France : [www.missionlepre.org](http://www.missionlepre.org))
- E-mail : [mecl@bluewin.ch](mailto:mecl@bluewin.ch)
- Tél. : 021 801 50 81

## **MET**

(Mission Evangélique au Tchad)

- Pays d'intervention : Tchad
- Secteurs d'activité : soutien aux Eglises, travail médical, engagement social, projets de développement
- Site internet : [www.missiontchad.org](http://www.missiontchad.org)
- Adresse : rue centrale 60,  
CH-2740 Moutier
- Personne de contact : Christian Simonin
- E-mail : [met.emt@bluewin.ch](mailto:met.emt@bluewin.ch)
- Tél. : 032 493 25 46

## **Morija**

(Association)

- Pays d'intervention : Burkina Faso, Cameroun, Tchad, Togo
- Secteurs d'activité : nutrition, santé, réhabilitation d'handicapés, éducation, accès à l'eau et assainissement, formation professionnelle
- Site internet : [www.morija.org](http://www.morija.org)
- Adresse : En Reutet D,  
case postale 114,  
CH-1868 Collombey-le-Grand
- Personne de contact : Mikaël Amsing
- E-mail : [relat.publique@morija.org](mailto:relat.publique@morija.org)
- Tél. : 024 472 80 70

## **OM**

(Opération Mobilisation)

- Pays d'intervention : dans plus de 110 pays. OM œuvre également au moyen d'un navire de haute mer, le « Logos Hope »
- Secteurs d'activité : formation et aide humanitaire, travail en lien avec les Eglises locales, formation de collaborateurs de toutes cultures

OM Suisse

- Site internet : [www.ch.om.org](http://www.ch.om.org)
- Adresse : case postale 148, CH-2016 Cortaillod
- E-mail : [info@ch.om.org](mailto:info@ch.om.org)
- Tél. : +41 (0)32 841 75 50

OM France

- Site internet : [www.fr.om.org](http://www.fr.om.org)
- Adresse : BP 57, F-77341 Pontault-Combault Cedex
- E-mail : [info@f.om.org](mailto:info@f.om.org)
- Tél. : +33 (0)1 60 18 18 18

## **Partage la Vie**

(Association)

- Pays d'intervention : Cambodge
- Secteurs d'activité : parrainage d'enfants, formation, développement économique, eau et nutrition, santé et hygiène
- Site internet : [www.partagelavie.org](http://www.partagelavie.org)
- Personne de contact : Sarah Venditti Maye
- E-mail : [info@partagelavie.org](mailto:info@partagelavie.org)
- Tél. : 076 417 51 28

## **REA Cameroun**

(Association)

- Pays d'intervention : Cameroun
- Secteurs d'activité : réhabilitation, éducation, aide sociale
- Site internet : [www.rea-cameroun.ch](http://www.rea-cameroun.ch)
- Adresse : case postale 1, CH-2525 Le Landeron
- Personne de contact : Guillaume Ndam
- E-mail : [rea@rea-cameroun.ch](mailto:rea@rea-cameroun.ch)
- Tél. : 079 600 80 84

## **S.E.L.**

(Service d'Entraide et de Liaison)

- Pays d'intervention : Arménie, Bangladesh, Bénin, Bolivie, Brésil, Burkina Faso, Cameroun, Colombie, Congo Brazzaville, Côte d'Ivoire, Egypte, Equateur, El Salvador, Ethiopie, Ghana, Guatemala, Haïti, Honduras, Inde, Indonésie, Kenya, Liban, Madagascar, Mali, Mexique, Nicaragua, Niger, Ouganda, Pérou, Philippines, Congo RDC, République Dominicaine, Rwanda, Sénégal, Tanzanie, Tchad, Thaïlande, Togo
- Secteurs d'activité : parrainage d'enfants, aide alimentaire, santé, agriculture, microcrédit, eau, secours d'urgence, sensibilisation
- Site internet : [www.selfrance.org](http://www.selfrance.org)
- Personne de contact : Daniel Hillion
- E-mail : [contact@selfrance.org](mailto:contact@selfrance.org)
- Tél. : 0033 1 45 36 41 51

## **SME**

(Service Missionnaire Evangélique)

- Pays d'intervention : Congo RDC, Tchad, Niger, Sénégal, les pays du Maghreb et du Moyen-Orient, Laos, Bangladesh, Mongolie, Roumanie
- Secteurs d'activité : envoi de volontaires, santé, éducation, formation, enseignement, sériciculture
- Site internet : [www.sme-suisse.org](http://www.sme-suisse.org)
- Adresse : En Glapin 8, CH-1162 Saint-Prex
- E-mail : [secretariat@sme-suisse.org](mailto:secretariat@sme-suisse.org)
- Tél. : 021 823 23 23

## **StopPauvreté.2015**

(France : Défi Michée)

- Pays d'intervention : international
- Secteurs d'activité : sensibilisation à la lutte contre la pauvreté et plaidoyer

StopPauvreté.2015 (Suisse)

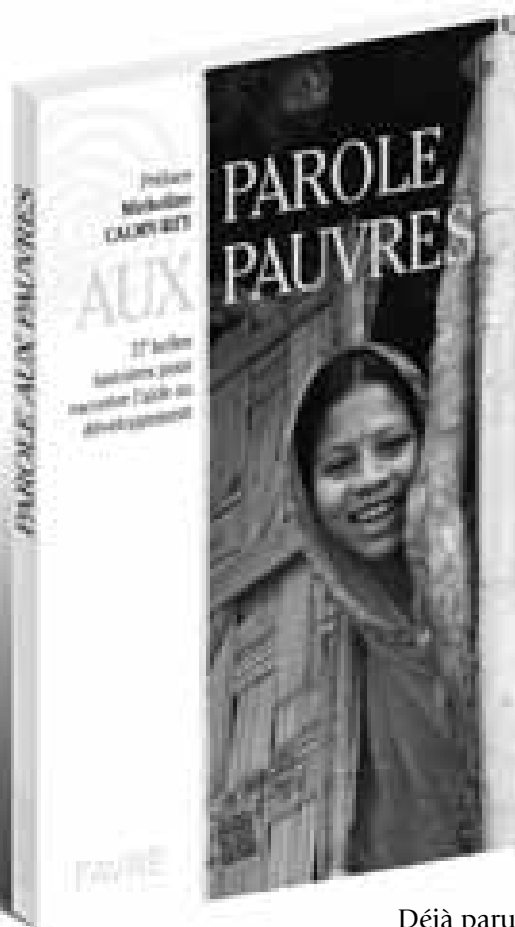
- Site internet : [www.stoppauvrete.ch](http://www.stoppauvrete.ch)
- Personne de contact : Jean-Daniel André
- E-mail : [jdandre@bluewin.ch](mailto:jdandre@bluewin.ch)
- Tél. : 021 801 01 68

Défi Michée (France)

- Site internet : [www.defimichee.org](http://www.defimichee.org)
- Personne de contact : Thierry Seewald
- E-mail : [contact@defimichee.org](mailto:contact@defimichee.org)
- Tél. : 0033 1 64 65 51 68

## Wycliffe

- Pays d'intervention de Wycliffe International: 93, dont 13 en Afrique francophone
- Pays d'intervention des envoyés de Wycliffe Suisse: 23
- Secteurs d'activité: recherche linguistique et publication des résultats; recensement et/ou description des langues menacées de disparition; alphabétisation fonctionnelle touchant notamment à la sensibilisation aux soins et hygiène de base, à la lutte contre le sida, aux droits civiques; traduction de textes bibliques sous forme écrite et sonore; formation du personnel national dans tous ces domaines
- Site internet: [www.wycliffe.ch](http://www.wycliffe.ch)
- Adresse: Wycliffe Suisse,  
rue de la Poste 16,  
CH-2504 Bienne
- E-mail: [info@wycliffe.ch](mailto:info@wycliffe.ch)
- Tél.: 032 342 02 45



Déjà paru  
aux Editions Favre en 2008,  
en vente sous [www.stoppauvrete.ch](http://www.stoppauvrete.ch)